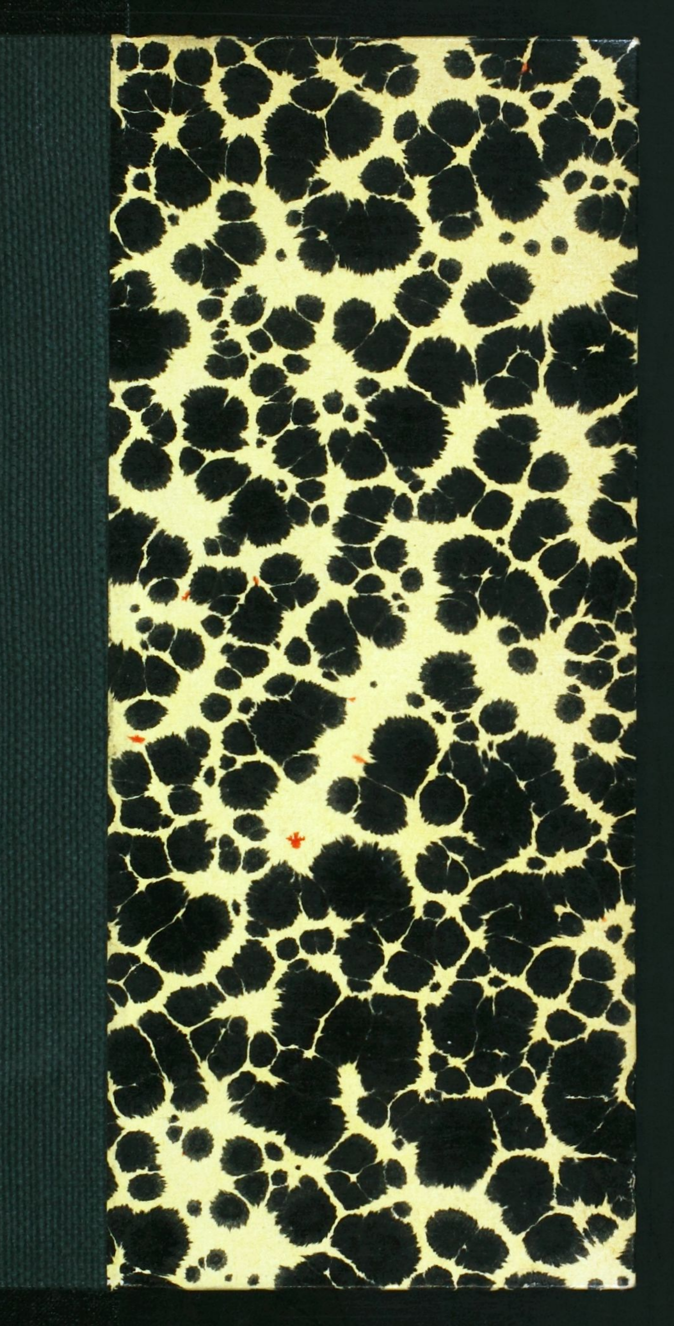
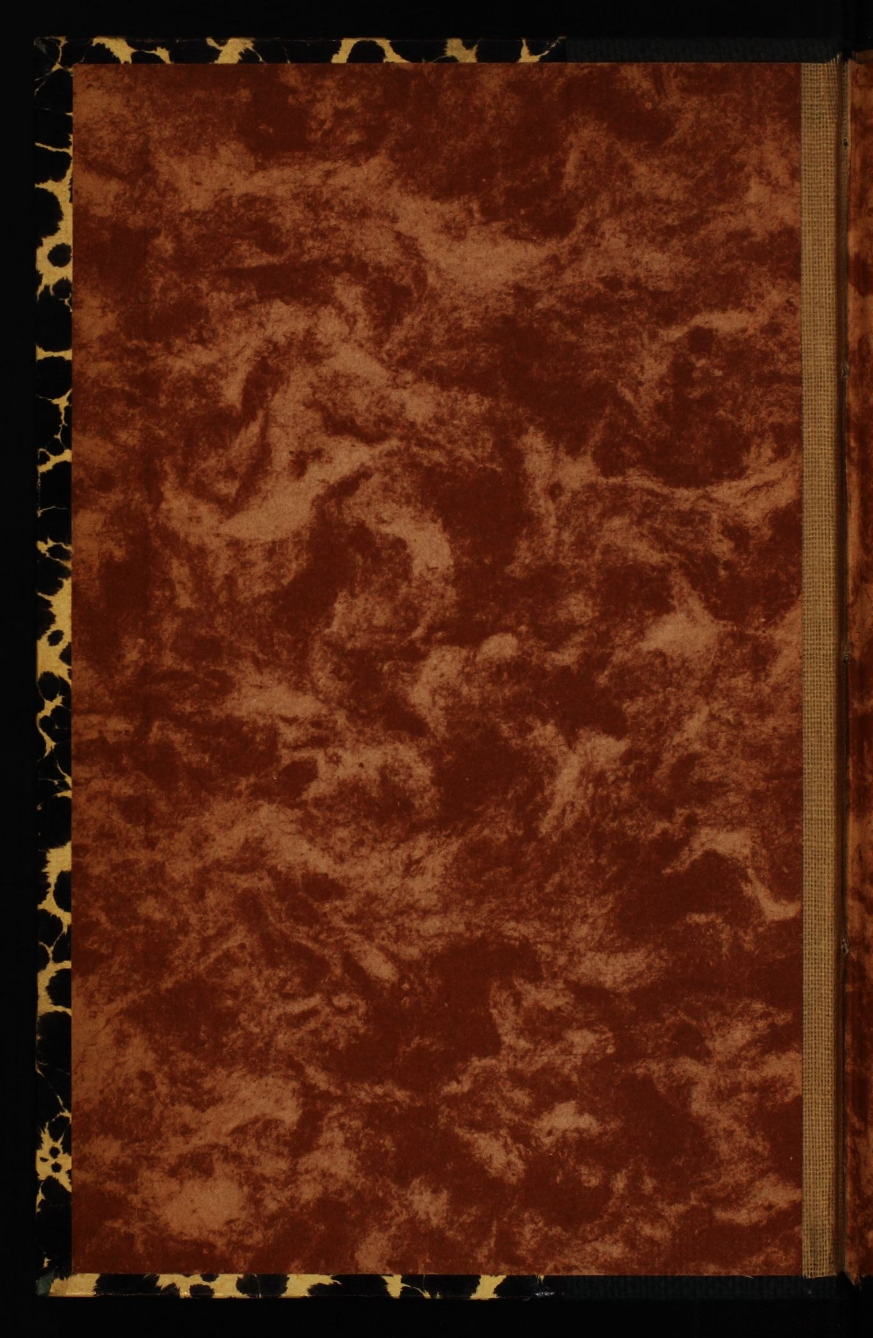
CONTES
ET
CHANSONS
POPULAIRES

20

E. JACOTTET
—
CONTES
POPULAIRES
DES
BASSOUTOS












BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

COLLECTION

DE

CONTES ET CHANSONS POPULAIRES

XX

CONTES POPULAIRES

DES BASSOUTOS

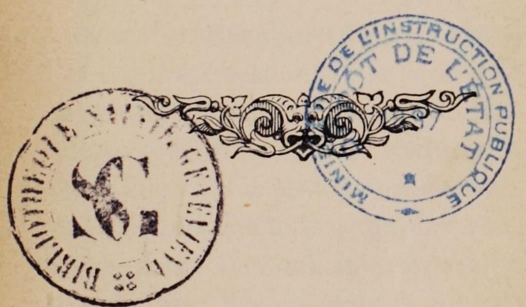
LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE R. MARCHESSOU.

CONTES POPULAIRES
DES BASSOUTOS
(AFRIQUE DU SUD)

RECUEILLIS ET TRADUITS

PAR

E. JACOTTET
DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1895



INTRODUCTION

Les contes que renferme ce volume ont tous été recueillis, de la bouche même des indigènes, soit par moi, soit par des amis (parmi lesquels je tiens à citer M. et Mme Dieterlen, auxquels je dois quelques-uns des plus intéressants). Ils sont donc en réalité tous inédits. Vivant depuis bientôt dix ans au milieu des Bassoutos, en contact journalier avec eux, parlant leur langue, connaissant leurs mœurs et leurs coutumes, j'ai eu, soit pour

les recueillir, soit pour les traduire et les expliquer, des facilités exceptionnelles. Ma vocation de missionnaire m'a été aussi d'un grand secours.

C'est uniquement à un point de vue pratique que j'ai d'abord entrepris de collectionner des contes populaires. Désirant apprendre à fond la langue du pays, la pénétrer complètement, en explorer les recoins les plus cachés, je me suis dit que le meilleur moyen était sans doute de me faire raconter par des Bassoutos des contes en sessouto (*sessouto*, la langue des *Bassoutos; séchuana*, la langue des *Béchuana*). Au point de vue linguistique je n'ai eu qu'à m'en féliciter ; j'avais là, en effet, la langue même telle qu'on l'a toujours parlée, sans aucun mélange d'éléments étrangers ou d'idées venues du dehors. Petit à petit le charme de ces récits, simples mais

pittoresques, m'a saisi ; je suis devenu, sans m'en douter d'abord, un folkloriste convaincu.

Malheureusement je ne suis guère encore qu'un amateur en la matière. Avant mon départ pour l'Afrique la littérature populaire m'était presque entièrement inconnue et ne m'intéressait pas. Aujourd'hui je suis trop loin de toute bibliothèque, trop occupé aussi, pour espérer jamais pouvoir regagner le temps perdu. En fait de folklore je n'en connais guère d'autre que celui des Bassoutos et des peuples qui, soit géographiquement, soit ethnographiquement, sont en rapport avec eux. On le verra assez par les notes ajoutées à ma traduction ; je n'ai pas pu indiquer, comme il l'aurait fallu, les rapports qui existent entre ces contes et ceux d'autres pays. Je dois laisser ce soin à

ceux qui font du folklore comparé leur spécialité.

Voici en quelques mots la méthode que j'ai suivie : je me faisais raconter par des Bassoutos, de vieilles gens surtout, leurs contes populaires (nommés par eux *ditsomo*) ; je les écrivais mot à mot sous leur dictée, les corrigeant ensuite soit avec eux, soit avec d'autres indigènes. Le maître d'école de ma station, Salomon Tau, m'a été tout particulièrement utile pour cela. De cette façon je suis arrivé à posséder un texte sûr et correct. C'est ainsi que petit à petit ma collection a grandi, s'enrichissant jour après jour de nouveaux récits ; aujourd'hui, sans parler des versions différentes d'un même conte, j'en possède plus de soixante-dix. Il me serait facile, avec un peu plus de temps à ma disposition, d'en recueillir encore un plus

grand nombre. La littérature orale des Bassoutos semble être en effet très riche. De ces contes ainsi recueillis sept ont été publiés de 1888 à 1890 dans la *Revue des Traditions Populaires;* d'autres le sont ici même. Plusieurs, tout aussi intéressants, restent en portefeuille. Ils pourront fournir matière à une seconde série, si l'accueil fait à ce volume est de nature à m'encourager à tenter une nouvelle publication.

Il est temps, d'ailleurs, de s'occuper de rassembler le folklore du sud de l'Afrique. La civilisation et le christianisme tendent à le modifier, sinon à le supprimer complètement. Les mœurs des indigènes ont beaucoup changé depuis quelques années, leurs coutumes traditionnelles ont en partie disparu ; bientôt il n'en restera presque plus rien. C'est le cas pour les Bas-

soutos plus encore peut-être que pour les autres tribus. Quoiqu'ils aient su mieux que celles-ci conserver leur nationalité et leur vie politique, ils se montrent plus accessibles à notre civilisation et le christianisme a fait chez eux de grands progrès. Leur littérature populaire serait ainsi bientôt perdue. Il faut donc se hâter de la rassembler ; la tâche est déjà difficile ; dans quelques années elle serait peut-être impossible. Les jeunes gens ne connaissent presque plus leurs anciens contes populaires; pour les avoir dans leur pureté primitive il faut s'adresser aux vieux et surtout aux vieilles.

Un symptôme encourageant à noter, c'est que quelques indigènes instruits semblent, en ces derniers temps, prendre intérêt à leurs anciennes traditions. Il seront pour les folkloristes de précieux auxiliaires. L'un d'eux,

Azariel Sekese, naguère instituteur dans une des écoles de notre mission, actuellement employé dans un magasin du pays, publie aujourd'hui même à l'imprimerie missionnaire de Morija un intéressant volume de 200 à 300 pages. Ce volume est tout entier consacré au folklore ; il s'occupe des mœurs, coutumes et superstitions des Bassoutos, de leurs proverbes et de leurs contes. Il contient entre autres une riche collection de plus de mille proverbes et locutions proverbiales, et un certain nombre de contes dont la plupart ne m'étaient pas connus. Ce livre étant écrit en sessouto ne sera malheureusement accessible qu'aux Bassoutos et aux rares Européens qui comprennent leur langue. C'est, avec ce volume-ci, le premier recueil consacré au folklore des tribus bassoutos ou béchuanas. Jusqu'ici

quelques rares contes en avaient seuls été publiés, soit dans des Revues, soit dans des livres de voyage ou de mission (voir la Bibliographie).

J'aurais désiré pouvoir donner à la fois le texte sessouto des contes et la traduction en regard, comme l'évêque anglican Callaway l'a fait dans son beau volume de *Nursery Tales of the Zulus*. La valeur documentaire et scientifique du recueil en eût été plus grande. Comme le prix du livre en eût été de beaucoup augmenté, et que l'entreprise eût présenté de grandes difficultés, j'ai dû y renoncer, quoique à contre-cœur. J'ai tenu cependant, pour des raisons que tous les folkloristes comprendront, à donner du texte sessouto une traduction aussi littérale que possible. Le style sans doute en a souffert, mais la fidélité de ma transcription n'en

est que plus grande. Sauf dans un ou deux cas, j'ai même conservé les longueurs parfois interminables et les répétitions de l'original. C'est ainsi seulement que le lecteur français peut avoir quelque idée de la manière de raconter des indigènes. Malheureusement ce qu'il y a de plus pittoresque est perdu dans une traduction ; la saveur locale, qui est un des plus grands charmes de ces contes, disparaît presque entièrement.

On remarquera que la plupart d'entre eux sont entremêlées de vers. Ces parties-là sont toujours chantées. Ceux que cela pourrait intéresser trouveront un spécimen de musique indigène dans la *Revue des Traditions Populaires* de 1889. Je n'ai pu donner ici la notation des parties chantées. Originairement tous les contes en avaient sans doute

aujourd'hui plusieurs ont perdu les leurs. En cherchant bien on réussirait peut-être à les retrouver. Il semble dans certains cas que la chanson ait été comme le noyau autour duquel tout le conte se serait formé; d'autres fois elle n'a qu'une importance très secondaire.

Il serait désirable que les Européens vivant au milieu des différentes tribus africaines, les missionnaires surtout, s'occupassent à rassembler des contes et des proverbes. La science du folklore en recevrait une forte impulsion. Jusqu'ici l'Afrique a été très négligée à ce point de vue, du moins l'Afrique noire. Pour ne parler que du domaine ethnique des Bantous, trois ou quatre tribus à peine nous ont fourni des contes. Et pourtant il est certain que le folklore de tous ces peuples est extrêmement riche. Nous avons de

l'évêque Steere une assez bonne collection des contes *souaheli*, puis quelques contes *herero, dualla, lounda* et *kimboundou*, dus à différents missionnaires ou explorateurs. C'est là, avec la riche collection de folklore *cafre* et *zoulou* rassemblée par MM. Callaway et Theal, tout ce que nous possédons aujourd'hui (voir Bibliographie).

Il faut avouer que c'est peu, surtout quand l'on sait que les tribus bantou se comptent par centaines, que plusieurs sont connues depuis longtemps et que chez nombre d'entre elles ont été établies de florissantes missions chrétiennes. Me serait-il permis d'émettre ici le vœu que les sociétés de folklore de France, d'Angleterre et d'Allemagne s'occupent sérieusement de cette question, qu'elles encouragent leurs nationaux établis en Afrique à en explorer le folk-

lore, à en rassembler les traditions, et surtout qu'elles leur facilitent la publication de leurs recherches ? Il me semble que c'est là une tâche qui leur revient tout naturellement. Il y a là pour notre science des richesses inconnues, dont la découverte pourrait éclairer d'un jour nouveau les problèmes qu'elle se pose sans arriver encore à les résoudre. Les peuples bantou, si importants au point de vue de la linguistique, ne le sont guère moins sans doute au point de vue du folklore comparé. La société américaine de folklore est à la veille de publier un important recueil des contes de l'Angola (texte *kimboundou* avec traduction anglaise en regard), rassemblés par M. Héli Chatelain, ancien missionnaire et consul américain à Loanda. C'est là un excellent exemple qui devrait être imité un peu partout.

Quelques mots sur le peuple de qui proviennent ces contes sont encore nécessaires.

Les Bassoutos font partie de la grande race des peuples bantou, qui du Cameroun et du Victoria Nyanza au Nord s'étendent au Sud sur toute la surface de l'Afrique, à l'exception de la partie du Sud-Ouest qui appartient au domaine ethnique des Hottentots et des Bushmen. Il est impossible à l'heure qu'il est d'indiquer, même approximativement, les subdivisions de cette grande famille de peuples qui peut compter de 50 à 60 millions d'individus. Seule l'étude comparée de leurs dialectes, encore dans son enfance, pourra permettre de le faire.

Dans l'Afrique australe proprement dite, c'est-à-dire au Sud du Zambèze et du Counéné, la race des Bantou se

subdivise (si l'on en excepte les Ma-Shona ou Ba-Nyai et les Ma-Kalanga du Mashonaland encore trop peu connus) en trois familles principales, très distinctes les unes des autres par les mœurs, la langue et le costume. Sur la côte Ouest nous avons les *Hereros* et les *Ov-Ambos*, qui habitent les contrées sur lesquelles en 1884 l'Empire d'Allemagne a étendu son protectorat. Au centre, entre le désert du Kalahari et les Drakensberg, se trouve la grande famille de *Béchuana* et des *Bassoutos*. Enfin, sur la côte Est, aussi loin au Sud que Grahamstown, vivent les peuples *Cafres* (Zoulous, Xosas, Pondos, Tongas, etc.) et leurs congénères.

Quant aux Hottentots et aux Bushmen qui, avant la conquête blanche, possédaient la plus grande partie des territoires formant aujourd'hui la

colonie du Cap, ils appartiennent à des groupes ethniques tout à fait différents.

Le groupe bantou du centre se subdivise lui-même en deux branches principales, les *Béchuana* et les *Bassoutos*. Les *Béchuana* (divisés en différents clans indépendants les uns des autres, comme les Ba-Tlaping, les Ba-Rolong, les Ba-Mangouato, les Ba-Kathla, etc.) se trouvent à l'Ouest ; ils habitent la moitié occidentale du Transvaal, le Bechuanaland et une partie de l'État Libre d'Orange. Les *Bassoutos* habitent à l'Est des Béchuana ; ils occupent la moitié orientale du Transvaal et de l'État Libre d'Orange, et tout le Basutoland. Ils se subdivisent aussi en différents clans, que l'on peut ranger sous deux groupes principaux, les Ba-Pédi au Nord (dans le Transvaal) et les Bas-

soutos proprement dits au Sud (dans le Basutoland ou Le-Souto). C'est de ces derniers qu'il est question ici.

Ces divisions remontent probablement très haut. Il y a des siècles qu'elles ont dû se produire. Cependant l'origine connue de toutes ces tribus est encore visible. Leurs dialectes, quoique sensiblement différents les uns des autres, sont assez semblables par la structure grammaticale et le vocabulaire pour qu'il soit relativement aisé à ceux qui en connaissent un de comprendre les autres. Le séchuana est plus guttural, plus dur, mais aussi plus primitif que le sessouto ; le se-pédi forme la transition entre les deux. Quant aux mœurs, coutumes, traditions et superstitions de ces diverses branches de la famille bassouto ou béchuana elles sont presque identiques. Ce que je connais

personnellement du folklore des Béchuana me prouve qu'il est très semblable à celui des Bassoutos.

Les Bassoutos sont une des tribus les plus fortes et les mieux connues du Sud de l'Afrique [1]. C'est aussi une des seules qui ait une histoire au sens propre du mot, histoire intéressante et qu'il vaut la peine de connaître. On y voit comment, grâce au génie et à la haute diplomatie de Moshesh, un chef remarquable par son courage dans la guerre et sa sagesse dans la paix, ce petit peuple a pu sortir plus fort et mieux uni des terribles désastres qu'avaient causés les guerres du fameux conquérant zoulou, Tchaka; comment il a su résister aux atta-

1. Pour les mœurs, coutumes, industries des Bassoutos, consulter E. Casalis : *Les Bassoutos*, Paris, 1860. C'est une exposition complète et définitive du sujet.

ques des Anglais, puis des Boers de l'État Libre d'Orange, et maintenir malgré tout son indépendance et son unité nationale. Quand enfin, en 1868, après vingt ans de luttes, les Bassoutos, pour échapper à la destruction à laquelle les Boers victorieux allaient les livrer, ont dû accepter le protectorat de la colonie du Cap, leur indépendance n'a pas été perdue. Ils ont su jusqu'aujourd'hui la conserver, même dans les circonstances spéciales où ils se trouvent placées. Ils l'ont bien montré en 1880, quand ils ont résisté avec succès aux efforts de la colonie, qui voulait leur enlever leurs fusils. Elle a dû finir, non seulement par leur laisser leurs armes, mais même par les remettre au gouvernement direct de la métropole. Celle-ci exerce depuis lors dans le pays une sorte de protectorat mal défini, réel cepen-

dant, qui, tout en laissant aux chefs et à la tribu une autonomie à peu près complète, empêche les agressions du dehors et maintient la paix intérieure. De toutes les tribus sud-africaines celle des Bassoutos a seule su conserver à la fois son unité nationale, son territoire et une large mesure d'indépendance.

Il est à désirer que ce soit pour longtemps. Peu d'indigènes montrent en effet de telles aptitudes à se civiliser et à se faire aux conditions nouvelles où ils se trouvent. Tandis qu'ailleurs quelques individus seulement sortent de la masse et arrivent à un degré supérieur, ici c'est la masse elle-même qui, insensiblement mais d'autant plus sûrement, s'élève et se civilise. Le christianisme, représenté parmi les Bassoutos par la mission protestante française, a été et

est encore pour beaucoup dans cette évolution ; comme partout où des forces hostiles ne l'ont pas empêché de faire son œuvre, il a contribué à donner à la tribu la cohésion et l'esprit de progrès qui l'ont sauvée.

Fondée en 1833 par MM. Casalis et Arbousset, la mission du Sessouto (ou Basutoland) s'est développée et a grandie jusqu'aujourd'hui. Elle a joué un rôle important dans l'histoire de la tribu et dans sa vie sociale; elle y a remporté des succès considérables. C'est là une œuvre qui fait honneur au nom français, et qui mériterait d'être mieux connue en France. Qu'on dise dans les journaux ou les revues ce que l'on veut de la mission chrétienne, il est un fait certain pour ceux qui l'ont vue de près, c'est qu'elle est l'unique force qui soit aujourd'hui capable de sauver et de

relever les peuples primitifs et de leur permettre de se maintenir en face de la civilisation européenne. Ce que Dieu a fait par elle aux VIe et VIIe siècles pour les peuples barbares de l'Europe, il le fait par elle encore aujourd'hui pour les tribus africaines.

En terminant, je tiens à exprimer mes remerciements à M. Sébillot, le vaillant secrétaire de la Société des Traditions populaires, et à Miss L. C. Lloyd de Mowbray, près Capetown, dont les belles recherches sur le folklore des Bushmen sont connues de tous les traditionnalistes. C'est à leurs encouragements et à leurs conseils que je dois d'avoir entrepris et mené à bien cette collection de contes des Bassoutos.

La publication de ce volume ayant été retardée pour des raisons indépendantes de ma volonté, et le manu-

scrit étant depuis longtemps hors de mes mains, il ne m'a pas été possible d'y faire les adjonctions ou corrections que j'aurais voulu. La distance où je suis de Paris ne me permet également pas d'en revoir moi-même les épreuves. Dans ces conditions on voudra bien excuser les erreurs et les inadvertances qui pourraient s'y trouver; elles sont inévitables.

Pour la transcription des noms propres j'ai suivi en général l'orthographe usuelle du sessouto. J'ai cependant préféré me conformer à l'usage du français, en remplaçant par *ou* et *é*, *u* et *e* du sessouto. Quant aux autres signes, il faut remarquer que *s* a toujours le son dur de ç, jamais le son doux de *z*; *ch* a le même son qu'en anglais dans *church* (en français on le reproduirait par *tch*); *ph* est un *p* aspiré, et n'a jamais le son

de *f*; *th* est également un *t* aspiré et n'a rien de commun avec le *th* de l'anglais. Trois autres sons sont plus difficiles pour des lèvres françaises, ce sont *kh*, *hl* et *q*. *Kh* est une gutturale très forte, semblable au *ch* fort allemand (comme dans *Buch*) précédé de *k*. *Hl* ressemble plus ou moins au *ch* doux allemand (comme dans *ich*) suivi de *l*. *Q* représente le curieux clappement (ou *click*) si commun dans les dialectes des Hottentots et des Bushmen. Parmi les langues bantou le cafre seul (Zoulou, Xosa, etc.) et le sessouto le possèdent. On produit ce son de clappement en faisant claquer la langue contre le palais ; il ressemble un peu au claquement d'un fouet. Il est moins difficile à prononcer qu'il ne semble.

Thaba Bosiu (Basutoland).
Août 1893.



NOTE

SUR LES MOTS SESSOUTOS

EMPLOYÉS DANS CES CONTES

J'ai essayé de n'employer les mots indigènes que pour autant qu'il n'a pas été possible de faire autrement. On comprendra que dans certains cas il a été nécessaire de les introduire pour désigner des objets qui n'ont pas de noms en français. Partout où j'ai dû me servir d'un de ces mots, je l'ai expliqué dans une note au bas de la page.

Mais pour éviter de trop nombreuses répétitions, j'indique ici le sens de ceux qui reviennent le plus fréquemment.

Lapa : petite cour demi-circulaire qui se

trouve devant chaque hutte indigène ; elle est entourée d'une légère paroi de roseaux. C'est là que l'on fait le feu et que l'on se réunit pour manger.

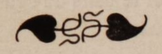
Khotla : place circulaire au centre du village, entourée d'une cloison de roseaux ou de branchages. C'est là que siège le chef, entouré de ses conseillers et des hommes de son village ; c'est là aussi qu'on reçoit les étrangers et qu'on traite les affaires du village ou de la tribu.

Yoala et *léting* : les deux espèces de bière de sorgho fermenté que boivent les Bassoutos. La première est très forte et enivrante ; la seconde l'est beaucoup moins.

Tséha : ceinture ou caleçon de peau que portent les hommes ; c'est leur vêtement indispensable, sans lequel, au contraire des Cafres, ils ne se montrent jamais.

Thari : couverture de peau dans laquelle les femmes enveloppent leurs petits enfants pour les porter sur leur dos.

Enfin le mot *kraal,* emprunté au patois hollandais du sud de l'Afrique, désigne l'enclos circulaire de grosses pierres brutes dans lequel on parque le bétail pendant la nuit.





LE PETIT LIÈVRE[1]

I

Un jour une femme dit à son mari : « J'ai une grande envie de manger du foie de

1. C'est un des contes que les Bassoutos racontent de préférence; on en trouve de nombreuses variantes. M. Casalis (*Les Bassoutos*, p. 360-370) en a donné une version assez complète, qui diffère par certains côtés de celle que je donne ici. Dans la version qu'il suit c'est l'éléphant qui est le roi des animaux, tandis qu'ici c'est le lion, comme dans l'épopée animale des peuples du moyen âge. La légende du petit lièvre semble être le patrimoine commun des peuples Bantou de l'Afrique australe; M. Theal (*Kaffir Folklore*, p. 168-174) en donne une version cafre, et beaucoup de traits identiques se retrouvent aussi dans l'histoire d'Uhlakanyana (Cal-

nyamatsané[1]; si tu m'aimes, tu vas te mettre à la recherche des *nyamatsanés*, tu en tueras un et m'en apporteras le foie; c'est à cela que je reconnaîtrai que tu m'aimes véritablement. » Son mari lui répondit : « Cuis du pain, prends-en la croûte et remplis-en un petit sac. » La femme se mit à cuire du pain, elle en prit les croûtes et en remplit un sac; quand tout fut prêt elle dit à

laway, p. 3-40, et Theal, p. 84-110). Le conte zoulou de Ugungqu-Kubantisana (Callaway, p. 164-178) reproduit presque trait pour trait toute la première partie de ce conte; les *nyamatsanés* y prennent le nom d'*izingogo*. La première partie du conte de *Sémoumou* et *Sémoumounyané* (*Revue des Traditions populaires*, 1888, p. 654-662) a également beaucoup en commun avec l'histoire des *nyamatsanés*, qui portent là le nom de *nanaboulélés*. Il est remarquable que dans le folklore des peuples Bantou du sud de l'Afrique c'est le lièvre qui joue le rôle que le renard joue dans le folklore européen ; chez les Hottentots et les Bushmen c'est, au contraire, le chacal, cousin-germain de notre renard d'Europe.

1. Les *nyamatsanés* sont, comme les *nanaboulélés*, des animaux purement imaginaires.

son mari : « Aujourd'hui le sac est rempli. » Alors son mari lui dit : « Bien ! je pars maintenant et vais te tuer un *nyamatsané.* »

Il marcha longtemps, bien longtemps, se nourrissant des croûtes de pain qui étaient dans son sac ; enfin, bien loin, il arriva dans le pays des *nyamatsanés*, auprès d'un grand marais où ils vivaient en grand nombre. Mais quand il y arriva, les *nyamatsanés* n'y étaient pas : ils avaient été fourrager au loin, ne laissant au logis que leur vieille grand'mère toute décrépite. Notre homme se hâte de la tuer, l'écorche, prend son foie, et vite se cache dans sa dépouille aussi bien qu'il peut. A peine est-il caché qu'arrivent les *nyamatsanés,* anxieux de revoir leur vieille grand'mère ; ils se précipitent dans leur hutte et s'écrient : « Nous sentons la chair fraîche ! il y a un homme par ici. » La vieille *nyamatsané* leur répondit (c'était l'homme caché dans sa dépouille qui parlait, en contrefaisant sa voix) : « Non, mes enfants, il n'y a pas d'homme par ici. » Mais ils n'en continuaient pas moins à fureter partout en disant : « Il y a un homme par ici ; nous sentons la chair fraîche. » Enfin, ils ces-

sèrent leurs recherches et s'endormirent.

Le lendemain, à leur réveil, au moment de partir, comme ils étaient encore loin d'être tranquillisés, ils dirent : « Grand'mère, viens paître avec nous aujourd'hui. » Ils sortirent avec leur vieille grand'mère et se mirent à avaler des cailloux. Notre homme se baissa lui aussi et ramassa des cailloux, qu'il faisait semblant d'avaler, tandis qu'en réalité il mangeait les croûtes de pain qu'il avait dans son sac. Les *nyamatsanés* crurent alors qu'en effet c'était bien là leur grand'mère. Ils retournèrent ensemble au logis et s'endormirent. Le lendemain, ils dirent : « Allons ensemble nous exercer à sauter par dessus un large fossé. » Ils le franchirent d'un seul bond; puis ils dirent : « Grand'mère, saute toi aussi. » La vieille grand'mère prit son élan et franchit le fossé. Cette fois les *nyamatsanés* furent si complètement rassurés, que le lendemain ils partirent pour aller fourrager au loin, laissant notre homme seul au logis.

Dès qu'ils se furent éloignés, notre homme se hâta de prendre le foie du *nyamatsané* dans la cachette où il l'avait déposé, se

dépouilla de la peau qu'il avait revêtue et se mit à fuir à toute vitesse, après avoir ramassé une petite pierre brillante et polie qu'il déposa dans son sac à côté du foie du *nyamatsané*. Vers le soir, les *nyamatsanés* revinrent au logis, anxieux de revoir leur vieille grand'-mère. Cette fois ils s'apercurent que leur grand'mère était morte et qu'il n'en restait plus que la peau. En proie à une violente colère ils se disaient les uns aux autres : « N'avions-nous pas raison de soupçonner quelque chose ? C'était bien l'odeur de l'homme que nous sentions. » Ils flairèrent le sol et relevèrent la direction que leur ennemi avait prise, puis se mirent à le poursuivre. Notre homme était déjà bien loin quand, en se retournant, il vit une colonne de poussière qui montait jusqu'au ciel ; il s'écria : « Hélas ! je suis perdu ; voilà les *nyamatsanés*, ils vont me dévorer. » Les *nyamatsanés* s'approchaient avec une effrayante vélocité, et croyaient déjà le saisir et le déchirer. L'homme prit dans son sac la petite pierre brillante et polie qu'il y avait déposée et la jeta à terre ; la pierre devint un grand rocher aux flancs escarpés et glissants, au sommet

duquel il s'assit. Les *nyamatsanés* eurent beau essayer de l'escalader, ils ne faisaient que glisser sur ses flancs escarpés. Ils continuèrent leurs efforts jusqu'au soleil couchant, puis, épuisés de fatigue, s'endormirent au pied du rocher.

La nuit, pendant que les *nyamatsanés* dormaient, notre homme se remit à fuir aussi vite qu'il le pouvait. A leur réveil, les *nyamatsanés* s'aperçurent qu'il était déjà loin; ils flairèrent le sol de leurs naseaux et relevèrent ses traces, puis se remirent à le poursuivre avec une effrayante vélocité. En un instant ils l'avaient presque atteint; notre homme, qui se tenait sur ses gardes, prit sa pierre, dès qu'il les vit approcher, et la jeta à terre; elle devint un grand rocher sur lequel il s'assit. Les *nyamatsanés* essayèrent en vain de l'escalader; après de longs efforts ils durent y renoncer et, vers le soir, ils s'endormirent épuisés de fatigue.

Dès qu'il fit nuit notre homme reprit sa fuite précipitée. Pendant plusieurs jours les *nyamatsanés* le poursuivirent ainsi sans se lasser, mais toujours sans succès; enfin, après un long voyage, notre homme attei-

gnit son village; les *nyamatsanés* comprirent alors que leur poursuite était inutile et retournèrent chez eux. Ils n'osent pas, en effet, s'approcher des lieux habités, à cause des chiens, qu'ils craignent beaucoup.

Quant à notre homme il entra chez lui et s'écria : « *Itchou* ! que je suis fatigué ! » Puis il dit à sa femme : « Donne-moi à boire ! » Quand il eut bu et se sentît un peu reposé, il dit à sa femme : « Va chercher de la fiente et allume le feu. » La femme sortit et revint portant de la fiente sèche avec laquelle elle alluma un grand feu. Alors le mari prit son sac et en retira le foie de *nyamatsané*, qu'il remit à sa femme en disant : « Le voilà, ton foie de *nyamatsané* ! Aujourd'hui tu peux voir que je t'aime réellement, puisque je t'apporte un foie de *nyamatsané*. » La femme lui répondit : « C'est bien ! maintenant fais sortir tous mes enfants, que je reste seule dans la hutte. » Puis elle fit cuire dans un vieux pot de grès le foie de *nyamatsané*. Son mari lui dit : « Mange-le entier à toi toute seule ; n'en donne à personne, pas même à un seul de tes enfants ; mange-le à toi toute seule. »

Alors la femme prit le foie et le mangea à elle seule.

A peine avait-elle fini de le manger qu'elle eut soif; elle prit un grand vase d'eau et l'avala d'un trait. Puis elle se rendit vers une voisine et lui dit : « Mon amie, donne-moi à boire. » La voisine lui donna une grande calebasse pleine d'eau; la femme l'avala d'un trait et dit : « Donne-m'en encore. » La voisine lui répondit : « Non, ne bois pas toute l'eau de mes enfants. » La femme alla dans une autre hutte et avala toute l'eau qu'elle put y trouver; mais plus elle buvait et plus la soif la dévorait. Elle allait ainsi, de hutte en hutte, et eut bientôt avalé toute l'eau du village; alors elle se rendit à une source, se pencha sur l'eau et l'avala à si grandes gorgées que bientôt il n'en resta plus une goutte et que la source cessa de couler. Elle se releva et alla vers une autre source, qui, elle aussi, fut bientôt tarie; une troisième, une quatrième, toutes les sources du village eurent le même sort. Elle se rendit alors au ruisseau qui coulait devant le village, à l'endroit où un autre ruisseau venait s'y jeter; elle eut bien vite

avalé toute l'eau. Elle se releva et descendit vers la rivière; elle se mit à genoux et commença à boire; elle but jusqu'à la vase, puis elle se releva, en disant : « Ma soif n'est pas encore apaisée. » Alors elle se rendit au grand étang où venaient s'abreuver les animaux des champs; elle se jeta à terre et se mit à boire si avidement qu'au bout de quelques instants il n'y restait plus une goutte d'eau. Cette fois elle ne put plus se relever, parce que son ventre était si démesurément gonflé qu'il s'élevait au-dessus de sa tête et était aussi grand qu'une colline.

Quand les animaux, pressés par la soif, arrivèrent à leur abreuvoir, ils trouvèrent que l'étang n'avait plus une seule goutte d'eau. Au bord de l'étang ils aperçurent un objet informe, immense, qui n'avait presque plus de figure humaine. Alors, Grand Lion demanda : « Qui est-ce? qui est-ce qui est couché au bord de l'étang de mon grand-père? » Grand Lion demanda une seconde fois : « Qui est-ce? qui est-ce qui est couché au bord de l'étang de mon grand-père? » Les animaux s'approchèrent et virent que c'était Molkadi-sa-Molata. Ils lui demandè-

rent : « Que fais-tu près de l'étang de notre grand-père? » Elle répondit : « J'ai beau vouloir partir, l'eau que j'ai bu m'en empêche. » Ils l'interrogèrent encore une fois et lui dirent de partir; elle répondit encore : « J'ai beau vouloir partir, l'eau que j'ai bue m'en empêche. »

Alors Grand Lion dit : « Lequel d'entre vous va aller percer le ventre de cette femme, afin que nous retrouvions notre eau? » Il appela le lapin et lui dit : « Lapin, vas-y. » Le lapin répondit : « Seigneur, je n'ose pas. » Crand Lion appela la gazelle et lui dit : « Gazelle, vas-y. » La gazelle répondit : « Seigneur, j'ai peur d'y aller. » Tous les animaux refusèrent les uns après les autres. Enfin, le petit lièvre consentit à y aller; il se dressa sur ses pattes près de Molkadi-sa-Molata et perça son ventre d'un coup de griffe. L'eau en sortit à grands flots, l'étang se remplit de nouveau, les ruisseaux et les rivières se remirent à couler et les sources à sourdre.

Alors Grand Lion défendit sévèrement de boire de l'eau avant qu'elle se fût clarifiée. Les animaux se retirèrent daus leurs taniè-

res sans avoir bu. Lorsque le petit lièvre vit qu'ils dormaient tous, il se leva sans bruit au milieu de la nuit et alla boire à l'étang de Grand Lion; puis il prit de la vase et en salit les genoux, le museau, le front et le nez du lapin, afin que l'on crût que c'était celui-ci qui avait bu l'eau pendant la nuit.

Le lendemain, à son réveil, Grand Lion se rendit à l'étang avec toute la troupe des animaux. Il s'aperçut que quelqu'un était venu en salir l'eau pendant la nuit; il demanda alors: « Qui a bu, qui a bu mon eau ? » Le petit lièvre fit une cabriole et, montrant du doigt le lapin, se hâta de lui dire : « Regardez-le! c'est lui qui a bu l'eau du roi; voyez, il a encore des traces de boue à son museau et à ses genoux. » Le lapin, tout effrayé, eut beau se justifier et dire : « Non, ce n'est pas moi qui ai bu à l'étang », Grand Lion n'en ordonna pas moins de le battre de verges.

Après que le lapin eût été ainsi pris et battu, le petit lièvre se mit dès le lendemain, à se vanter de ce qu'il avait fait et à dire tout haut : « C'est moi, c'est moi qui ai bu l'eau, mais j'ai dit que c'était le lapin. » Un

des animaux s'écria : « Hé, petit lièvre, que dis-tu là ? » Le petit lièvre se hâta de répondre : « Je te demande de me donner mon bâton. » Un peu plus tard, pensant qu'on ne l'écoutait pas, il se remit à dire : « C'est moi, c'est moi qui ai bu l'eau, mais j'ai dit que c'était le lapin. » Un des animaux alla dire à Grand Lion : « N'entends-tu pas ce que dit le petit lièvre? » Grand Lion fit venir le petit lièvre et lui demanda : « Que viens-tu donc de dire? » Il répondit : « C'est moi qui ai bu l'eau, mais j'ai dit que c'était le lapin. » Alors il s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes, poursuivi par toute la troupe des animaux. Se voyant près d'être atteint il se jeta dans une étroite fissure entre deux rochers; mais une de ses oreilles faisait saillie en dehors. Les animaux eurent beau essayer de le saisir par l'oreille, le petit lièvre se tenait si fortement attaché au rocher qu'ils ne parvinrent pas à l'en faire sortir; ils finirent par l'y abandonner, après avoir percé et déchiré son oreille à grands coups de dents et de griffes.

Quand ils furent partis, le petit lièvre sortit de sa cachette et rencontra le lapin ; il lui

dit : « Lapin, mon ami, tu vois que j'ai comme toi été battu. » Le lapin lui répondit : « Tu as fort mal agi à mon égard ; c'est toi qui avais bu l'eau de l'étang et tu m'as accusé de l'avoir fait. » Le petit lièvre se hâta de lui répondre : « Lapin, mon ami, je veux t'enseigner un secret merveilleux ; sais-tu comment nous devons faire pour ne pas mourir ? » Le lapin lui dit : « Non, je ne le sais pas. » Le petit lièvre reprit : « Creusons un trou. » Ils creusèrent un trou assez peu profond ; alors le petit lièvre dit : « Allumons un feu dans ce trou. » Ils rassemblèrent du bois sec et allumèrent un grand feu. Quand le feu flamba, le petit lièvre dit au lapin : « Lapin, mon ami, prends moi et jette moi dans le feu ; quand je dirai : *Itchi*, *itchi*, et que tu entendras le crépitement de mon poil qui brûle, vite tu me retireras du feu. » Alors le lapin prit le petit lièvre et le jeta au milieu du feu ; le petit lièvre avait à peine commencé à sentir la chaleur du feu qu'il prit des baies vertes dont il s'était muni et les jeta dans le brasier où elles se mirent à crépiter ; aussitôt il s'écria : « *Itchi*, *itchi*, lapin mon ami, retire-moi ; est-ce que tu

n'entends pas comme ma peau crépite déjà? » Le lapin l'en retira.

Le petit lièvre lui dit alors : « A ton tour maintenant. » Il jeta le lapin dans le feu; quand celui-ci sentit le feu l'atteindre, il cria au petit lièvre : « *Itchi*, *itchi*, je brûle; retire-moi du feu, mon ami. » Le petit lièvre, qui voyait que le brasier n'était pas encore suffisamment brûlant, s'empressa d'en retirer le lapin. Ils se mirent à rire de bon cœur. Alors, le petit lièvre lui dit : « Recommençons; jette-moi dans le feu. » Le lapin l'y jeta; dès que le petit lièvre se fut écrié : « *Itchi*, *itchi*, lapin, mon ami, retire-moi », le lapin le retira du feu. Il se mit de nouveau à rire de bon cœur. Alors le petit lièvre dit au lapin : « A ton tour maintenant »; puis il le jeta dans le feu, qui cette fois formait un véritable brasier. Le lapin s'écria bien vite : « *Itchi*, *itchi*, je brûle; mon ami, retire-moi du feu. » Cette fois le petit lièvre se mit à rire et dit au lapin : « Tu peux y rester; c'est bien ta faute, si tu brûles; pourquoi as-tu été assez sot pour te laisser ainsi jeter sur le feu? Ne savais-tu pas que le feu brûlait? » C'est ainsi que le lapin mourut consumé par

le feu ; bientôt il n'en resta plus que les os. Quand le feu se fut éteint, le petit lièvre descendit dans le trou, prit un des tibias du lapin et s'en fit une petite flûte, de laquelle il se mit à jouer en chantant :

« Pii, pii, petite flûte bien aimée,
Pii, pii, le lapin n'est qu'un petit gamin ;
Pii, pii, il a voulu me rôtir et ne l'a pas pu,
Pii, pii, moi je l'ai rôti et il a cuit à point. »

Il se promenait partout, se glorifiant de la mort du lapin et chantant partout cette chanson :

« Pii, pii, petite flûte bien aimée,
Pii, pii, le lapin n'est qu'un petit gamin ;
Pii, pii, il a voulu me rôtir et ne l'a pas pu,
Pii, pii, mais moi je l'ai rôti et il a cuit à point [1]. »

Ensuite, le petit lièvre se rendit chez Grand

1. Dans une autre version le petit lièvre convoite une flûte que possède le lapin, et c'est pour s'en emparer qu'il use de son cruel stratagème.

Lion et devint son serviteur. Un jour il lui dit : « Grand-père, veux-tu que je t'indique un moyen de tuer beaucoup de gibier ? » Grand Lion consentit. Le petit lièvre lui dit : « Creusons une fosse. » Ils creusèrent ensemble une fosse profonde au milieu du parc à bestiaux. Alors le petit lièvre dit : « Grand-père, couche-toi dans cette fosse et fais le mort. » Grand Lion fit ainsi qu'on le lui disait. Alors le petit lièvre monta sur le mur et se mit à souffler dans un cor et à crier :

« Pii ! Pii ! vous tous les animaux, venez et voyez ;
Grand Lion est mort, nous allons vivre en paix et
[nous réjouir [1]. »

Les animaux arrivèrent en courant. Le petit lièvre leur dit : « Entrez tous ; que nul de vous ne reste dehors. » Ils entrèrent tous dans le parc à bestiaux ; la guenon vint la

1. Dans une autre version le petit lièvre cache le lion dans la fosse, ne laissant paraître que ses dents ; il appelle alors les animaux et leur dit : « Venez voir des dents qui ont cru en terre. »

dernière, portant son petit sur le dos. Elle s'approcha de la fosse et, prenant une tige d'herbe, en chatouilla l'anus de Grand Lion. Comme l'anus de Grand Lion se contractait, la guenon s'écria : « Viens, mon petit, remonte sur mon dos ; allons-nous-en d'ici ; quel est ce cadavre dont l'anus se contracte encore ? » Elle s'éloigna avec son petit. Le petit lièvre dit alors aux autres animaux : « Maintenant fermez la porte du parc aux bestiaux. » Ils la fermèrent solidement avec de grosses pierres. A peine avaient-ils fini que le petit lièvre dit à Grand Lion : « Grand-père, lève-toi maintenant. » Grand Lion s'élança hors de la fosse et égorgea tous les animaux renfermés dans l'enceinte ; le petit lièvre l'aida ensuite à les dépecer.

Comme Grand Lion ne donnait au petit lièvre que les mauvais morceaux, gardant pour lui les viandes les meilleures, le petit lièvre chercha un moyen de se venger ; il avait, en effet, remarqué à quel point Grand Lion était sot et combien il était facile de le tromper. Il dit donc à Grand Lion : « Grand-père, bâtissons une hutte. » Grand Lion y

consentit. Quant ils eurent planté les pieux et fait la carcasse de la hutte, le petit lièvre dit à Grand Lion : « Monte sur la hutte. » Grand Lion y monta ; quant au petit lièvre il se tenait à l'intérieur. Il dit : « Grand-père, commençons. » Grand Lion passa sa baguette à travers le roseau ; le petit lièvre le prit et cria : « Maintenant, attention, je vais percer à mon tour [1]. » En parlant ainsi il passa sa baguette à travers le roseau et en perça la queue de grand lion. Grand Lion s'écria : « Qui est-ce qui me pique ? » Le petit lièvre répondit : « Ce n'est que cette branche, je vais la briser. » Il brisa une petite branche. Mais en réalité le petit lièvre avait fait exprès de percer la queue de Grand Lion, afin de le fixer à la hutte si fortement qu'il ne pût en descendre. Un moment après il perça

1. Les Bassoutos recouvrent leurs huttes ou leurs maisons de roseaux ou d'herbes, qu'ils fixent aux lattes du toit au moyen de cordelettes de paille ou de minces courroies de peau. Ces courroies sont attachées à une baguette, au moyen de laquelle celui qui se tient à l'intérieur de la hutte les passe à celui qui travaille au dehors.

de nouveau avec sa baguette pointue la queue de Grand Lion. Grand Lion s'écria : « Qui est-ce qui me pique ? » Cette fois le petit lièvre se dit : « Je vois que bientôt il va s'apercevoir de mon dessein. » Il s'écria donc : « Grand-père, mets ta queue par ici pour que les branches ne te blessent plus. » Grand Lion fit ainsi, et le petit lièvre lui lia la queue fortement aux branches de la hutte ; puis il sortit et se tint dehors. Il cria alors à Grand Lion : « Grand-père, descends maintenant. » Grand Lion voulut descendre, mais il lui fut impossible de le faire, tant sa queue était fortement attachée aux branchages de la hutte.

Alors le petit lièvre se mit à manger la viande de Grand Lion, devant ses yeux; le lion avait beau pousser des rugissements épouvantables, le petit lièvre continuait tranquillement son repas. Quand il eut fini il grimpa sur la hutte et, soufflant dans sa flûte, cria à haute voix :

« Pii, pii, tombez pluie et grêle. »

Aussitôt le ciel se couvrit de nuages, le tonnerre gronda de tous les côtés, et une

grêle épouvantable s'abattit sur la hutte. Le petit lièvre, à l'abri dans la hutte, criait à Grand Lion : « Grand-père descends donc; viens manger avec moi. » La grêle eut bientôt fait de tuer Grand Lion, toujours retenu par sa queue au sommet de la hutte. Pendant ce temps le petit lièvre faisait bombance, mangeant les viandes que le lion avait amassées.

Un certain jour, comme le petit lièvre était toujours à manger dans la hutte, un grand vent se mit à souffler et jeta à terre avec un grand bruit la dépouille de Grand Lion, déjà à demi desséchée. Le petit lièvre en bondit de frayeur; puis il s'écria : « Hé! Hé! c'est donc là mon grand-père. » En s'approchant il vit que la peau était déjà presque desséchée et que les vers avaient mangé les chairs. Il nettoya soigneusement la peau, la prépara et maintint la gueule ouverte au moyen de baguettes. Alors il se glissa dans la peau de Grand Lion, et se mit à voyager ainsi travesti [1].

1. N'est-il pas curieux de retrouver ainsi, dans une peuplade sauvage du sud de l'Afrique, la

Ainsi revêtu de la dépouille du lion il se rendit chez les hyènes. Quand celles-ci le virent arriver, elles furent saisies de frayeur et s'écrièrent : « Comment échapperons-nous à ce redoutable animal? » Le petit lièvre entra chez le roi des hyènes et s'y établit. Chacun disait : « Aujourd'hui, nous allons tous être dévorés. » Le petit lièvre, voyant un pot plein d'eau bouillante dit à une hyène : « Assieds-toi là-dedans. » L'hyène n'osa désobéir et mourut échaudée. Le petit lièvre allait de hutte en hutte, disant partout aux hyènes : « Assieds-toi dans l'eau bouillante. » Les hyènes mouraient les unes après les autres; le village se dépeuplait, il ne restait presque plus que les femelles.

Un jour que toutes les hyènes étaient allées aux champs et qu'il n'était resté qu'une petite à la maison, le petit lièvre vint dans le *lapa;* sans remarquer la présence de la petite

fable de l'âne revêtu de la peau du lion? Comme la légende du petit lièvre existait déjà longtemps avant l'arrivée des premiers Européens, il est impossible de croire à un emprunt.

hyène, il sortit de sa peau de lion et se mit à sauter et à cabrioler, en chantant :

« Je suis le petit lièvre, le vainqueur des grandes [hyènes [1]. »

La petite hyène se dit : « Quoi ! c'est cette toute petite bête qui a causé la mort de tous nos gens ! » Un souffle de vent venant à agiter les roseaux du *lapa*, le petit lièvre ne fit qu'un saut pour rentrer dans la peau du lion.

Le soir, lorsque les hyènes rentrèrent au logis, la petite dit à son père : « Mon père, notre peuple est presque entièrement exterminé ; c'est un tout petit animal caché dans la peau du lion qui nous a fait tout ce mal. » Le père lui dit : « Allons ! mon enfant tu ne sais pas ce que tu dis. » Elle répondit : « Oui, mon père, c'est un tout petit animal, je l'ai vu de mes propres yeux. » Son père alla en parler à un de ses amis ; celui-ci lui dit : « Il faut nous cacher demain matin et nous verrons si ce que ta fille nous dit est

1. Le petit lièvre chante ainsi des *thoks* ou chant de louanges.

vrai. » Le lendemain, les deux hyènes se cachèrent derrière le *lapa ;* au milieu du jour le petit lièvre sortit de la hutte, se dépouilla de sa peau de lion et se mit à sauter et à gambader en chantant :

« Je suis le petit lièvre, le vainqueur des grandes [hyènes. »

Le soir, les deux hyènes dirent aux autres : « Savez-vous que nous nous sommes laissé exterminer par un animal de rien ; nous pensions que c'était un lion, mais il n'en a que la peau. »

Lorsqu'on eut préparé le repas du soir, le petit lièvre, caché dans la peau du lion, dit à une des hyènes : « Assieds-toi dans l'eau bouillante. » Les hyènes ne bougèrent pas ; puis une d'elles prit une pierre et la jeta avec force contre la peau du lion. Le petit lièvre en sortit d'un seul saut, et se mit à fuir avec vélocité ; toute la troupe des hyènes le poursuivit en poussant de grands cris. Au tournant du chemin le petit lièvre se coupa bien vite les deux oreilles pour ne pas être reconnu et fit semblant de moudre sur une pierre plate. Les hyènes lui demandèrent :

« Dis-donc, ami, n'as-tu pas vu le petit lièvre passer par ici? » Il répondit : « Non, je n'ai vu personne. » Les hyènes se dirent : « Où peut-il être? Quant à celui-là, nous voyons bien que c'est un autre animal; ce n'est pas celui que nous cherchons. » Après avoir vainement continué leur poursuite pendant fort longtemps, elles retournèrent à leur village en disant : « Comment avons-nous pu nous laisser exterminer par ce petit animal de rien [1] ! »

1. Les Bassoutos racontent encore quelques autres tours du même genre joués par le petit lièvre; il a, entr'autres, une aventure assez drôle avec des grenouilles, mais elle est trop grossière pour être rapportée ici. Tandis que le folklore des Bushmen et des Hottentots (voir Bleek, *Bushman Folk-Lore et Hottentot Fables and Tales)* est si riche en fables et en légendes animales, le conte du petit lièvre est, *à ma connaissance,* à peu près la seule contribution qu'ont fournie les peuples bantou à cette branche du folklore. Je ne connais sans cela qu'une seule fable (celle de l'hyrax qui n'a pas de queue, voir Callaway, p. 253-356) dont l'origine bantou me semble incontestable; elle existe en zoulou et en sessouto,

et je n'en ai jamais vu aucune version hottentote. Quant aux autres que racontent les Zoulous et les Bassoutos ou les Béchuanas, il est pour le moins probable qu'ils les ont empruntées aux Hottentots ou aux Bushmen. Mais l'histoire du petit lièvre est, je crois, incontestablement d'origine bantou; chez les Hottentots c'est, en effet, toujours le chacal qui joue le rôle attribué au petit lièvre par les Cafres et les Bassoutos. Toutefois il n'est pas possible de rien affirmer avec certitude, aussi longtemps que nous ne posséderons pas une collection du folklore des autres tribus bantou du sud ou du centre de l'Afrique. Il est difficile de tirer aucun indice certain des quelques fables que cite M. Steere comme courantes à Zanzibar (*Swaheli Tales of Zanzibar*). En effet, l'influence des Arabes et des Hindous, si nombreux à Zanzibar, n'a pu manquer de se faire sentir jusque dans le folklore; il est d'autant plus remarquable de trouver dans deux de ces fables (p. 326-329 et p. 370-377) le lièvre jouant le même rôle que dans le folklore sessouto. Les Souahélis étant de la race des Bantou, cette coïncidence tend à prouver le bien fondé de l'hypothèse que j'avance plus haut.





LE CHACAL ET LA SOURCE [1].

Jadis tous les animaux des champs étaient à court d'eau ; ils ne savaient où trouver à

1. Pour les mêmes raisons que je viens d'indiquer, cette fable doit être considérée comme appartenant au folklore des Hottentots ou des Bushmen. Cependant M. Theal la cite (*Kaffir Folklore*, p. 168-174) comme faisant partie du folklore des Cafres de la Colonie; mais ceux-ci l'auront certainement empruntée à leurs voisins hottentots. Dans le *Folk-Lore Journal of South Africa* (1879, p. 69-73), on trouve une version hottentote de la même fable, en tous points semblable à la nôtre; il faut comparer aussi la fable de l'éléphant et de la tortue que Bleek a traduite d'un texte hottentot ou nama (*Hottentot Fables and Tales*, p. 27-29). Le petit lièvre, qui dans le

boire. Après bien des recherches, ils trouvèrent une source, qui coulait à peine, parce qu'elle n'avait pas été creusée. Ils dirent : « Mettons-nous tous à la creuser, pour que nous ayons de l'eau en abondance. » Mais le chacal refusa de travailler avec eux. Quand ils eurent fini de travailler, ils dirent : « Il faut maintenant monter la garde auprès de la source, pour que le chacal ne vienne pas y boire, puisqu'il a refusé de travailler avec nous. » Ils décidèrent que c'était au lapin à monter la garde ce jour-là. Alors tous les animaux se rendirent à leurs pâturages.

Quand ils furent loin, le chacal vint ; il cria au lapin : « Bonjour, lapin! bonjour, lapin. » Le lapin lui rendit son salut. Alors le chacal s'approcha, détacha le petit sac qu'il portait au côté, et, y portant la main, en tira des rayons de miel qu'il se mit à manger. Il dit au lapin : « Tu vois, lapin, moi je n'ai pas soif; je mange quelque chose d'excellent. » Le lapin lui dit : « Donne-m'en un peu. » Le chacal lui en donna un tout petit peu; le lapin

folkore sessouto est le plus rusé de tous les animaux, se laisse ici sottement jouer par le chacal.

s'écria : « Oh! que c'est bon. » Il ajouta : « Donne-m'en davantage, mon ami. » Le chacal lui dit : « Si tu veux en avoir davantage, il faut te laisser lier les pattes derrière le dos et te coucher sur ton dos; alors je pourrai t'en verser dans la bouche. » Le lapin se laissa faire; quand il eut les pattes liées et fut couché sur le dos, le chacal alla à la source et but de l'eau à son saoûl. Quand il eut fini, il retourna tranquillement chez lui.

Vers le soir, quand les animaux revinrent tous, ils dirent au lapin : « Lapin, comment t'es-tu laissé prendre? » Le lapin répondit : « C'est la faute du chacal; il m'a lié les pattes derrière le dos, disant qu'il allait me donner quelque chose de bon à manger; ce n'était qu'une ruse pour boire notre eau. » Les animaux lui dirent : « Lapin, tu n'es qu'un sot, d'avoir ainsi laissé le chacal boire notre eau, alors qu'il avait refusé de travailler avec nous. » Puis ils dirent : « Qui montera la garde maintenant? Il nous faut quelqu'un d'intelligent. » Le petit lièvre répondit bien vite : « Ce sera moi. »

Le lendemain, les animaux partirent, laissant le petit lièvre pour garder la source.

Quand ils furent loin le chacal revint, et cria : « Bonjour, petit lièvre! bonjour! » Le petit lièvre lui rendit son salut. Le chacal ajouta : « Donne-moi un peu de tabac. » Le petit lièvre répondit : « Je n'en ai pas. » Le chacal s'approcha et s'assit tout près du petit lièvre, puis il détacha sa petite sacoche, et y plongeant la main, en tira des rayons de miel qu'il se mit à manger. Il se lècha les lèvres et dit : « Oh ! petit lièvre, si tu savais comme c'est bon ce que je mange. » Le petit lièvre demanda : « Qu'est-ce? » Le chacal répondit : « Cela humecte si agréablement mon gosier; chaque fois que j'en mange, je n'ai plus soif. Quant à vous autres, petit lièvre, je suis sûr que la soif vous tourmente toujours. » Alors le petit lièvre lui dit : « Laisse-m'en goûter un peu, mon ami. » Le chacal lui répondit : « Pas ainsi, petit lièvre! si tu veux en goûter et en manger à satiété, il faut que tu te laisses lier les pattes derrière le dos et que tu te couches sur le dos, afin que je puisse t'en verser dans la bouche. » Le petit lièvre dit : « Tu peux le faire, mon ami. » Alors le chacal lui lia les pattes derrière le dos ; puis il descendit tranquillement à la

sourée et y but à son saoûl, après quoi il s'en retourna chez lui.

Le soir les autres animaux revinrent à la source; ils demandèrent au petit lièvre : « Petit lièvre, comment t'es-tu laissé prendre? Ne nous as-tu pas dit que tu étais rusé? Tu t'es vanté de bien garder notre eau; maintenant montre-nous où elle est, notre eau, dis nous où nous devons boire. » Le petit lièvre leur répondit : « C'est la faute du chacal; il m'a dit qu'il me donnerait quelque chose de bon à manger, si je voulais me laisser lier par lui les pattes derrière le dos. » Alors les animaux demandèrent : « Qui va maintenant monter la garde? » La panthère répondit : « Ce sera la tortue. »

Le lendemain les animaux partirent, laissant la tortue pour garder la source. Le chacal vint quand ils furent partis et aperçut la tortue. Il lui cria : « Bonjour, tortue! bonjour. » La tortue ne lui répondit rien. Il recommença : « Bonjour, tortue! bonjour. » La tortue ne lui répondit rien. Alors le chacal se dit : « Aujourd'hui c'est une grande sotte qui garde la source. Je vais m'approcher et la jeter de côté d'un coup de pied,

puis je boirai à la source. » Il s'approcha doucement de la tortue et recommença à à l'appeler à voix basse : « Tortue! tortue ! » La tortue ne lui répondit rien. Alors il s'approcha et d'un coup de pied la jeta de côté, puis il se pencha sur l'eau et se mit à boire; mais à peine avait-il commencé à boire que la tortue le saisit à la jambe. Le chacal cria : « Oh ! oh ! tu vas me casser la jambe. » Mais la tortue ne fit que serrer davantage. Le chacal prit sa sacoche et voulut faire sentir à la tortue le parfum du miel qui y était renfermé; mais la tortue détourna la tête et ne sentit rien. Le chacal dit à la tortue : « Je veux te donner ma sacoche et tout ce qu'il y a dedans! » Mais la tortue ne répondit rien et ne fit que serrer davantage la jambe du chacal. Enfin, les autres animaux revinrent à la source; quand il les vit, le chacal fit un violent effort et réussit à retirer sa jambe, puis il se sauva aussi vite qu'il put. Alors les animaux dirent à la tortue : « C'est bien, tortue; nous voyons que tu es courageuse! Aujourd'hui nous pourrons boire notre eau, puisque tu as empêché le chacal de nous la voler comme auparavant.»



LE CHACAL, LA COLOMBE ET LA PANTHÈRE [1].

Une colombe avait une nichée de trois petits; un chacal vint vers elle et, se

1. Cette fable est très probablement d'origine hottentote ou bushmen. La première partie est, en effet très semblable à deux fables citées par Bleek, la *Colombe et le Héron*, et le *Coq* (*Hottentot Fables and Tales*, p. 21-23). D'ailleurs les vieux Bassoutos ne la connaissent pas; les jeunes qui la racontent la tiennent sans doute des Griquas et des Bastaards, qui sont assez nombreux dans le pays. En général le chacal ne joue aucun rôle dans le folklore bantou; l'histoire du chacal et du lion que donne M. Theal (*Kaffir Folklore*, p. 175-179) est également citée par lui comme étant vraisemblablement d'origine hottentote.

tenant au bas du rocher, lui cria : « Ohé! colombe! colombe ! » La colombe lui demanda : « Que veux-tu? » Le chacal répondit: « Donne-moi un de tes petits ou je saute jusqu'à ton nid. » La colombe lui jeta un de ses petits, que le chacal mangea; puis il s'en retourna chez lui. La colombe resta dans son nid à se désoler. Un héron vint à passer ; il lui demanda : « Qu'as-tu à pleurer ainsi, colombe? » Elle lui répondit : « Le chacal m'a demandé de lui donner un de mes petits; il m'a dit que si je refusais, il sauterait jusqu'à mon nid et les mangerait tous. » Le héron lui dit : « Il ne l'aurait pu faire, c'est un menteur; il ne saurait sauter si haut; il t'a trompée afin de manger tes petits. » Puis il continua sa route. A peine était-il parti que le chacal était de retour; il cria à la colombe : « Ohé! colombe, donne-moi un de tes petits, ou je saute jusqu'à ton nid. » La colombe lui répondit : « Je n'en ferai rien. » Le chacal essaya de sauter, mais ne réussit qu'à se blesser au rocher, et recommença à dire : « Ohé! colombe, dépêche-toi de m'en donner un ou je vous tue tous. » Elle lui répondit : « Je n'en ferai rien; tu ne saurais

arriver jusqu'à nous ». Le chacal lui dit alors : « Dis donc, colombe, qui t'a rendue si intelligente depuis ce matin? » La colombe répondit : « Le héron vient de me dire que tu ne saurais sauter jusqu'à mon nid. » Le chacal lui demanda : « Où-est il allé, ce héron-là? » La colombe répondit : « Le voilà là-bas au milieu des roseaux. »

Alors le chacal la quitta et alla vers le héron; quand il fut près de lui, il lui demanda : « Dis-moi, héron, quand le vent vient de là-bas, de quel côté te tournes-tu? » Le héron répliqua : « Et toi de quel côté te tournes-tu? » Le chacal répondit : « Moi, je me tourne de ce côté-ci. » Le héron ajouta : « Moi aussi je me tourne du côté où tu te tournes toi-même. » Le chacal demanda de nouveau : « Et quand le vent vient de cette direction, de quel côté te tournes-tu? » Le héron répliqua : « Et toi, de quel côté te tournes-tu? » Le chacal répondit : « Moi, je me tourne de ce côté-là. » Alors le héron dit : « Moi aussi je me tourne du côté où tu te tournes toi-même. » Le chacal demanda de nouveau : « Quand la pluie vient de là-bas, de quel côté te tournes-tu? » Le héron

répliqua : « Et toi de quel côté te tournes-tu ? » Le chacal répondit : « Moi, je me tourne de ce côté-ci. » Alors le héron dit : « Moi aussi, je me tourne du côté où tu te tournes toi-même. » Le chacal demanda de nouveau : « Quand la pluie tombe tout droit, comment fais-tu ? » Le héron répliqua : « Et toi-même comment fais-tu ? » Le chacal répondit : « Moi je fais ainsi ; je me couvre la tête de mes pattes. » Alors le héron lui dit : « Moi aussi je fais comme toi, je me couvre la tête de mes ailes. » Comme le héron faisait ainsi, et avait recouvert sa tête de ses ailes, le chacal le saisit par le cou. Le héron le supplia d'avoir pitié de lui, mais le chacal lui répondit : « Je te dévorerai, parce que tu as appris à la colombe à se jouer de moi. » Alors le héron lui dit : « Si tu me laisses la vie, je te montrerai l'endroit où une panthère a mis bas. » Le chacal lui répondit : « Montre-moi bien vite l'endroit. » Le héron le lui montra ; alors le chacal le laissa s'envoler, en lui disant : « Maintenant tu peux t'en aller, mon ami, puisque tu m'as conduit à un endroit où je trouverai beaucoup de viande à manger. »

Le chacal vint vers la panthère et lui dit : « Panthère, veux-tu que je prenne soin de tes enfants, pendant que tu es à la chasse [1] ? » La panthère lui répondit : « C'est bien, prends-en soin ; ils pleurent toujours pendant que je suis à la chasse. » Alors le chacal entra dans la tanière de la panthère ; il s'y trouvait dix petits. Le chacal se hâta d'en dévorer un. Le soir la panthère revint de la chasse et se tint devant sa tanière, en dehors ; elle dit : « Chacal, fais sortir mes petits. » Le chacal en fit sortir un ; quand la panthère l'eut allaité, il le fit rentrer, et en fit sortir un second, puis un troisième, un quatrième, etc., jusqu'au neuvième, qu'il fit sortir deux fois, afin que la panthère crût que ses dix petits étaient toujours là.

Le lendemain, quand la panthère fut à la chasse, le chacal dévora un autre des petits de la panthère ; il n'en resta plus que huit. Le soir, à son retour de la chasse, la panthère dit : « Chacal, fais sortir mes petits. » Le

1. Un tour du même genre est joué par Uhlakanyana à un léopard (Callaway, *Nursery Tales of the Zulus*, p. 25-27).

chacal en fit d'abord sortir un, puis le fit rentrer quand sa mère l'eut allaité; puis il en fit sortir un second, un troisième, un quatrième, etc. jusqu'au huitième, qu'il fit sortir trois fois, pour parfaire la dizaine.

Le lendemain, le chacal dévora un autre des petits de la panthère, qu'il réussit toujours à tromper de la même manière. Il mangeait chaque jour un nouveau petit, sans que la panthère s'aperçût de sa ruse. Enfin, quand il n'en resta qu'un il le fit sortir dix fois de suite pour téter sa mère. Le lendemain, quand la panthère fut à la chasse, le chacal dévora le dernier des petits dès le matin, et pendant le reste du jour il s'occupa à percer un trou sur le derrière de la tanière. Le soir, à son retour de la chasse, la panthère lui dit : « Chacal, fais sortir mes petits. » Le chacal répondit : « Tu les as tous mangés, et ensuite tu viens me dire : Chacal, fais sortir mes enfants. » La panthère répéta une seconde fois : « Chacal, fais sortir mes enfants. » Comme elle ne recevait pas de réponse, elle finit par entrer dans la tanière, d'où le chacal venait de sortir par l'ouverture qu'il avait pratiquée. Elle cher-

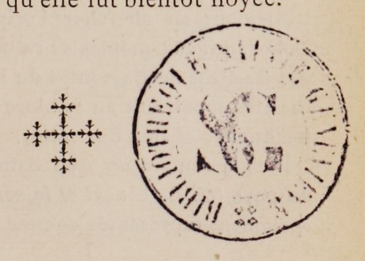
cha partout ses petits et ne les trouva pas ; alors elle sortit par la même ouverture que le chacal et se mit à le poursuivre.

Tout en fuyant, le chacal découvrit un essaim d'abeilles qui avaient déposé leur miel dans une fente de rocher. Il s'arrêta là ; la panthère l'y rejoignit et lui demanda : « Chacal, où sont mes petits ? » Le chacal lui répondit : « Ils sont là-dedans ; c'est là que je leur fais l'école [1]. » La panthère répliqua : « Où donc ? je ne les vois pas. » Le chacal lui dit : « Viens seulement par ici ; tu entendras comme ils chantent bien. » La panthère s'approcha de la fente de rocher et écouta ; le chacal lui dit : « C'est là que sont tes enfants, ne les entends-tu pas ? » Puis il s'esquiva rapidement, laissant la panthère occupée à écouter le chant de ses petits.

Un babouin s'approcha d'elle et lui demanda : « Que fais-tu là, panthère ? » La panthère lui répondit : « J'écoute mes

1. La dernière partie de cette fable est-elle d'origine moderne ? La mention de l'école le ferait croire ; mais ce n'est peut-être qu'un enjolivement d'une tradition antérieure.

enfants chanter ; c'est là que le chacal leur fait l'école. » Alors le babouin prit un bâton et l'agita en tous sens dans la fente du rocher, en disant : « C'est bien ; je vais les voir aujourd'hui, tes enfants. » Les abeilles sortirent en essaim serré et s'élancèrent furieuses contre la panthère ; quant au babouin il grimpa prestement le long des rochers et fut bien vite hors d'atteinte. De là-haut il cria à la panthère : « Les voilà donc, tes enfants ! » De loin le chacal excitait les abeilles et leur criait : « Piquez-la bien, ne lâchez pas prise. » La panthère s'enfuit à toutes jambes et se précipita dans un étang qui se trouvait là ; mais chaque fois qu'elle élevait la tête hors de l'eau, les abeilles recommençaient à la piquer ; elle était obligée de plonger la tête dans l'eau à chaque instant, de sorte qu'elle fut bientôt noyée.





LA LÉGENDE DE LA TORTUE [1].

On raconte qu'un jour tous les animaux s'assemblèrent pour un grand

1. Cette légende provient probablement du Nord du Transvaal. Je la tiens d'une jeune fille d'ici, mais aucune autre personne du pays ne la connaît. Un jeune homme du Transvaal, de la tribu des Ba-Tokoa, m'a raconté dans sa langue une légende presque identique. Il faut donc probablement en chercher l'origine chez les Ba-Tokoa, qui eux-mêmes se rattachent au rameau des Ba-Pedi ou Bassoutos du Nord-Est. En tous cas elle appartient au folklore de la famille des Béchuanas et des Bassoutos.

Il est à remarquer que dans d'autres contes du pays (cf. *Le chacal et la source*) la tortue est également représentée comme un animal rusé et

pitso [1]. Il y avait là un grand arbre couvert de fruits qu'ils désiraient manger. Le lion, roi des animaux, envoya un des animaux pour demander au propriétaire quel était le nom de cet arbre. Le propriétaire de l'arbre se nommait *Koko* [2]. Le messager lui dit : « Le roi m'envoie te demander quel est le nom de cet arbre ? »

Koko lui répondit : « C'est : Motlatladiané-motlatla-le-se-ye-le-siée-kala-ea-mochate-hodimo [3].

intelligent. La même chose se remarque dans quelques contes cafres et héréros ; je la retrouve aussi dans un conte du Bas-Ogooué, publié dans le *Journal des Traditions populaires*, décembre 1889. J'ai déjà publié la légende de la tortue dans le *Journal des Traditions populaires*, p. 373-375.

1. Le *pitso* est l'assemblée populaire de la tribu, où l'on discute librement les affaires courantes. On peut le comparer à la *landsgemeinde* des petits cantons suisses.

2. *Koko* (avec des *o* très sourds) signifie grand'mère dans le dialecte des Ba-Tokoa.

3. *Motladiané-motlatla* ne signifie rien, ce sont de simples assonances. *Le-se-ye-le-siée-kala*

Le messager se remit en route en chantant:

« Koko a dit que c'est : Motlatladiané-motlatla-le-se-ye-le-siée-kala-ea-mochate-hodimo. »

Une termitière se trouvait au milieu du chemin; l'envoyé s'y heurta sans l'apercevoir, et dans son trouble oublia les paroles qu'il venait d'entendre. Le lion lui demanda : « Que t'a-t-on dit? » Le messager répondit : « C'est... eu-eu-eu! »

Alors le lion envoya un second messager; celui-ci arriva vers le propriétaire de l'arbre et lui dit : « Le roi m'envoie te demander le nom de ton arbre. »

Koko répondit : « C'est : Motlatladiané-motlatla-le-se-ye-le-siée-kala-ea-mochate-hodimo. »

Le messager se remit en route en chantant:

« Koko a dit que c'est: Motlatladiané-motlatla-le-se-ye-le-siée-kala-ea-mochate-hodimo. »

Lui aussi se heurta à la termitière et

ea-mochate-hodimo, signifie : « Vous pouvez en manger, mais ne touchez pas à la branche du faîte. »

oublia les paroles qu'on lui avait dites.

Après avoir vainement envoyé plusieurs autres messagers, le lion y alla lui-même ; le propriétaire de l'arbre lui répondit comme à tous les autres. En chemin le lion se heurta aussi à la termitière et oublia également les paroles qu'on lui avait dites.

Alors il envoya la tortue. Elle revint en chantant comme les autres ; elle aussi se heurta à la termitière, mais elle s'écria bien vite : « Tlatladi-a-tha [1]. »

Elle arriva près du lion et lui dit :

« Koko a dit que c'est : Motlatladiané-motlatla-le-se-ye-le-siée-kala-ea-mochate-hodimo. »

Le lion fut vexé de voir que tandis que lui n'avait pu se souvenir du nom de l'arbre, un animal infime comme la tortue l'avait su mieux que lui. Il fit creuser un grand trou et on y enterra la tortue. Puis tous les animaux allèrent ensemble manger les fruits

1. Le conteur veut indiquer par là la présence d'esprit de la tortue qui, bien que troublée par le choc, répète, ou à peu près, les paroles mêmes de sa chanson.

de l'arbre. La nuit, comme ils dormaient, la tortue sortit de son trou et dévora tous les fruits qu'ils avaient laissés, ceux de la branche de faite.

Le lendemain le propriétaire de l'arbre leur demanda : « Pourquoi avez-vous si mal agi, de manger les fruits que je vous avais dit de ne pas toucher ? » Les animaux lui répondirent : « Ce n'est pas nous qui y avons touché; nous ne savons qui a pu les manger. » On déterra la tortue et on lui demanda ce qui en était; elle leur répondit : « Comment aurais-je pu les manger, puisque vous m'aviez si bien enterrée? »





MASILO ET MASILONYANÉ [1].

On raconte qu'un jour Masilo et Masilonyané partirent de chez eux pour aller à la chasse ; ils arrivèrent près des ruines d'un

1. Ce conte est un des plus connus et celui que l'on aime le mieux à raconter. Parmi les nombreuses versions que j'en possède, j'ai choisi celle qui m'a paru la plus ancienne, et que m'a fournie un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, nommé Moshé Mosetsé, auquel je suis redevable de beaucoup des contes qui paraissent dans ce volume. M. Casalis (*Les Bassoutos*, p. 355-359) en a donné en français une version un peu différente ; dans le *Folk-Lore Journal* (1879, p. 139-145) édité à Cape-Town par Miss Lloyd, on en trouve également en anglais et en séchuana une version fort intéressante. Enfin, M. Callaway

grand village abandonné. Masilonyané entra dans le village et se mit à le traverser, pendant que son frère en faisait le tour [1]. Tout en marchant Masilonyané s'occupait à redresser de grands vases renversés, qu'il trouvait au milieu du village; enfin il en vit un plus grand que les autres; il le poussa, il le poussa, mais en vain, le vase ne cédait pas. Il se redressa et appela Masilo : « Viens m'aider à redresser ce vase; il ne veut pas céder à mes efforts. » Masilo lui répondit : « Laisse-le seulement, qu'as-tu à faire à redresser des vases renversés? » Mais Masilonyané se baissa de nouveau, recommença ses efforts et enfin le vase céda avec bruit. Une vieille [2] femme en sortit aussitôt;

(p. 217-220) a donné le texte et la traduction d'une légende similaire, telle qu'on la raconte chez les Zoulous.

1. Dans toutes les autres versions c'est Masilonyané qui découvre le village abandonné et les pots renversés, longtemps après s'être séparé de son frère.

2. Dans la version de M. Casalis c'est un vieillard; une de ses jambes est démesurément grande.

comme Masilonyané voulait renverser le vase sur elle, elle lui dit : « Mon petit-fils, tu me délivres et tu voudrais de nouveau me recouvrir! tu vois que j'étais occupé à moudre de l'orge rouge. »

Puis elle lui dit : « Porte-moi sur ton dos. » A peine avait-elle fini de parler qu'elle avait pris son élan et était déjà sur le dos de Masilonyané. Celui-ci appela Masilo à son aide. Masilo lui répondit : « Je t'avais bien dit de laisser ces vases en paix. » Puis il se moqua de lui et s'éloigna en ricanant. Masilonyané le suivit de loin, portant la vieille sur son dos. Il lui dit encore : « Oh! mon frère, aide-moi donc un peu à porter cette vieille. » Mais la vieille protesta : « Non ! non! mon petit-fils ; c'est à toi à me porter. »

Un peu plus loin, Masilonyané vit une troupe d'antilopes-caamas qui passaient ; il dit à la vieille « Grand'mère, descends un peu ; je vais vite tuer un de ces animaux à longues jambes, pour t'en faire un *thari*, dans lequel je te porterai. » La vieille se laissa glisser à terre, et Masilonyané se mit à la poursuite des antilopes ; quand il fut hors de vue il se cacha dans un trou. Lorsque

la vieille femme vit qu'il ne revenait pas, elle se mit à le poursuivre en disant : « Voici la marque d'un des petits pieds de mon petit-fils, voici la marque de l'autre. » Elle fut vite arrivée à l'endroit où il était caché et d'un saut se remit sur son dos.

Ils continuèrent leur route, l'un portant l'autre. Un peu plus loin Masilonyané vit une gazelle passer au loin ; il dit : « Grand'mère, descends un peu, que j'aille tuer cet animal à longues jambes pour t'en faire un *thari,* dans lequel je te porterai. » La vieille se laissa glisser à terre; Masilonyané s'enfuit et se cacha du mieux qu'il put. La vieille le poursuivit comme la première fois en disant : « Voici la marque d'un des petits pieds de mon petit-fils, voici la marque de l'autre. » Quand elle fut près de lui, Masilonyané appela ses chiens et leur dit : « *Saa!* dévorez-la tout entière, mais réservez-moi le gros orteil. [1] » La vieille avait, en effet, un orteil

1. Suivant une des variantes que j'ai recueillie, c'est la vieille femme elle-même qui ordonne aux chiens d'épargner son gros orteil. Dans le conte zoulou de M. Callaway, la vieille n'est pas

aussi gros que la jambe d'un homme. Les chiens s'élançèrent sur elle et la saisirent de leurs crocs; elle s'écria : « Mon petit-fils, aie pitié de moi. » Mais les chiens la tuèrent et la dévorèrent bien vite, ne laissant d'elle que son gros orteil.

Masilonyané s'approcha, prit sa hache et en frappa le gros orteil. Il en sortit une vache bigarrée comme une pintade [1]. Il frappa une seconde fois, et une vache toute pareille en sortit. Alors Masilo, qui avait tout vu de loin, arriva en courant et dit à son frère : « Donne-moi ma part. » Masilonyané lui répondit : « Certes non! tu as refusé de m'aider. » Il continua sa route, suivi de son

tuée, mais elle conduit les jeunes gens à un arbre enchanté, qu'ils abattent à coups de hache et d'où sort tout un troupeau de vaches.

1. Le texte sessouto dit : *khaka'malané*, c'est à dire couleur de pintade, soit une vache bigarrée. Dans les versions qu'ont suivies MM. Casalis et Callaway la vache serait blanche; mais il y a ici une difficulté qui provient de la langue elle-même. Dans d'autres versions c'est tout un troupeau de vaches qui sort de l'orteil de la vieille; en dernier lieu apparaît la vache merveilleuse.

frère qui le suppliait toujours de lui donner une de ses vaches; mais Masilonyané ne voulut pas y consentir. Au bout d'un moment il dit : « Ah! que j'ai soif! où trouverons-nous de l'eau? » Masilo lui répondit : « Il y a justement près d'ici une excellente source. » Ils y allèrent; c'était une source recouverte d'une grande pierre plate. Ils introduisirent leurs assagaies sous la pierre et la soulevèrent. Alors Masilo dit à son frère : « Soutiens la pierre pendant que je boirai, je la soutiendrai ensuite, pendant que tu boiras. » Mais comme Masilonyané était penché sur l'eau pour boire, Masilo laissa tomber la pierre, qui écrasa Masilonyané et le tua.

On raconte qu'alors le cœur de Masilonyané sortit de son corps et s'envola jusqu'à son village, où il se mit à chanter; « *Tsuidi! tsuidi!* Masilo a tué Masilonyané à cause de la belle vache couleur de pintade [1]. » De tous côtés on s'écria : « Écoutez

1. Littéralement : « la vache couleur de pintade d'entre ses vaches blanches; » ce sont peut-être ces mots qui ont donné lieu au malentendu

cet oiseau, il dit : Masilo a tué Masilonyané à cause de sa belle vache couleur de pintade. » Les gens attendaient avec impatience, ne sachant pas ce que cela voulait dire. Quand Masilo arriva avec ses deux vaches, les gens de s'écrier : « Ah! quelles bêtes merveilleuses! » Puis on lui demanda : « Où est Masilonyané? » — « Je ne sais pas; nous avons été chacun notre route, lui d'un côté, moi d'un autre. » Alors on interrogea l'oiseau, qui n'était autre que Masilonyané. Celui-ci leur dit : « J'ai été tué par Masilo ; vous pouvez aller à telle fontaine, vous y trouverez mes vêtements. »

Les gens coururent à la fontaine et trouvèrent les vêtements de Masilonyané, qu'ils ramenèrent au village. Alors Masilonyané reprit : « Masilo, est-ce que tu prétends réellement que ces vaches sont à toi? » Celui-ci répondit : « Oui ! — Si vraiment elles sont à toi, pourquoi m'as-tu tué? » Alors les gens du village s'écrièrent : « C'est vrai! c'est vrai! c'est le cœur de Masilonyané qui nous a le

sur la couleur de la vache merveilleuse. En tous cas le texte n'est pas très clair.

premier dit tout ce qui en était. » Masilonyané était redevenu un homme comme auparavant [1].

1. Dans d'autres versions Masilo est condamné à mort par son père et exécuté. Une autre version raconte tout au long et d'une manière assez ennuyeuse ce qui arrive ensuite au père et à la mère de Masilonyané.





MASILO ET THAKANÉ [1].

Masilo désirait épouser sa sœur Tha-

1. Ce conte est également très connu et aimé des Bassoutos. La version que je donne ici m'a été fournie par le vieux Moshé Mosetsé. Elle diffère passablement de celles que d'autres indigènes m'ont fournies; dans les autres, en effet, Masilo se sert d'un moyen bien différent pour se venger de sa sœur. Il la mène avec ses compagnes à une danse de l'autre côté de la rivière; une violente pluie gonfle la rivière, qu'on ne peut plus traverser qu'avec peine. Masilo fait passer tout le monde; quand vient le tour de Thakané, il l'abandonne au milieu du fleuve; elle est emportée par les eaux, mais réussit cependant à aborder à une petite île qu'elle ne peut plus quitter. C'est là que Masilo vient la

kané [1]; mais celle-ci refusait en lui disant : « Je suis ta sœur; comment pourrais-tu m'épouser? » Mais elle avait beau refuser, Masilo revenait toujours à la charge en disant : « Dans le monde entier il n'y a pas une autre jeune fille aussi belle que toi. »

Un certain jour, lors d'une fête, comme les garçons étaient aux champs avec le bétail, les jeunes filles du village sortirent ensemble pour chercher du bois. Alors Masilo dit à sa sœur : « Viens avec moi; je vais te con-

voir et la persécuter chaque jour; dans cette version, il chante ainsi :

« Thakané, fille de ma mère, Thakané ma sœur,
Là où les eaux t'ont emportée, avec les crabes,
Comme un gros hippopotame au milieu de ses petits. »

La réponse de Thakané est trop inconvenante pour qu'on puisse la citer. Il est intéressant de comparer avec cette version le commencement du conte de *Monyohé*, qu'on trouvera plus loin.

1. Cela est choquant pour les Bassoutos tout autant que pour nous; ils regardent comme coupables les mariages contractés entre parents rapprochés et vont même, sous ce rapport, plus loin que beaucoup d'Européens.

duire dans un endroit où tu trouveras de très beau bois, digne de la fille d'un chef. » Thakané suivit seule son frère, qui défendit aux autres jeunes filles de les accompagner.

Masilo conduisit sa sœur dans un endroit écarté, où se trouvait entre deux rochers une crevasse étroite et profonde. Une fois là, Masilo dit à Thakané : « Est-ce que c'est pour de bon que tu as refusée de m'épouser? » Sa sœur lui répondit : « Certainement! je ne consentirai jamais à épouser mon frère. — Oses-tu le dire encore maintenant? Ne vois-tu pas que tu es seule avec moi et que je puis te tuer si je le veux? » Thakané lui répondit : « Quand bien même tu me tuerais, je ne consentirai jamais à t'épouser. » Alors Masilo se jeta sur elle et lui lia les mains et les pieds, puis il lui dit : « Ne comprends-tu pas que si tu refuses toujours il ne te reste plus qu'à mourir? » Thakané lui répondit encore : « Quand bien même je devrais mourir à l'instant même, je ne consentirai pas à t'épouser, toi qui es mon frère. » Alors Masilo se saisit d'elle et la précipita au fond de la crevasse, puis il s'en

alla, livrant ainsi sa sœur à une mort certaine.

Le soir, quand le bétail fut rentré au village et qu'on vit que Thakané ne revenait pas, on la chercha partout; on interrogea ses compagnes; mais celles-ci avaient peur de dire tout ce qu'elles savaient; elles se disaient les unes aux autres : « Si nous n'avions pas peur de Masilo, nous raconterions que Masilo l'a appelée et l'a conduite dans les taillis, en nous défendant de la suivre et que depuis nous ne savons plus ce qu'elle est devenue; lorsque Masilo est revenu vers son bétail, Thakané n'était plus avec lui. » On chercha longtemps Thakané, on parcourut vainement tous les villages environnants; on alla même jusqu'à celui qu'habitait sa grand'mère, mais en vain; nulle part on ne l'avait vue, personne ne pouvait dire où elle était allée.

Quant à Masilo, il continuait à garder ses bestiaux, comme si rien ne s'était passé; mais chaque jour il disait à ses compagnons : « Restez ici avec les bestiaux; il y a là-bas un oiseau que je veux essayer d'attraper, » et il les quittait pour le reste de

la journée. Il se rendait ainsi à la crevasse au fond de laquelle il avait précipité Thakané; il s'asseyait en haut près de l'ouverture, prenait un gros quartier de basalte et en frappait violemment le rocher en chantant :

« Thakané, fille de Madi-a-Khomo [1], parle, parle
[que je t'entende. »

Alors Thakané lui répondait :

« Puisqu'il faut parler, je parlerai, mais que me
[faut-il dire?
Masilo, mon frère, a voulu m'épouser, mais je
[l'ai refusé. »

Ce qu'entendant Masilo s'en allait tout joyeux.

Comme Masilo quittait ainsi chaque jour ses bestiaux, son frère cadet se dit : « Je voudrais bien savoir quel est cet oiseau qui ne se laisse pas prendre. » Un jour, alors que Masilo venait de dire comme d'habitude : « Restez ici avec les bestiaux; il y a là-bas un oiseau que je veux essayer d'at-

1. *Madi-a-Khomo* signifie littéralement « Sang-de-bœuf ».

traper », le frère cadet s'échappa sans être remarqué et le suivit à la dérobée. Quand Masilo fut arrivé à la crevasse de rochers, le petit garçon se cacha derrière un buisson. Masilo déposa à terre son bouclier [1], saisit un gros quartier de basalte et en frappa violemment le rocher en chantant :

« Thakané, fille de Madi-a-Khomo, parle, parle [que je t'entende. »

Thakané lui répondit comme d'habitude, mais sa voix était devenue si faible qu'on pouvait à peine l'entendre; cependant le frère cadet réussit à comprendre ce qu'elle disait. Il se dit : « Ouais! Masilo prétend chasser des oiseaux et en réalité il a tué ma sœur. » Puis il s'en alla sans être vu et, retournant vers son troupeau, il s'assit en

1. Jadis, quand les guerres de tribu à tribu et de village à village étaient une occurence journalière, les jeunes gens n'allaient au pâturage qu'armés de leurs assagaies et munis de leurs boucliers. Le bouclier des Bassoutos est fait de peaux de bœuf grossièrement tannées et est relativement petit.

pleurant. Quand Masilo fut revenu lui aussi, les autres garçons lui dirent : « Voilà ton frère, qui ne fait que pleurer; nous ne savons ce qu'il a. » Masilo lui demanda : « Qu'as-tu, petit frère ? — J'ai mal au ventre. — Vrai? — Oui! » — Alors Masilo dit à deux de ses compagnons de reconduire chez lui le petit garçon. Quand il arriva au village, toujours pleurant et les yeux rouges, sa mère fut saisie de douleur et se mit à pleurer elle aussi. Elle lui demanda : « Qu'as-tu, mon enfant? pourquoi pleurer? Moi aussi je ne cesse de verser des larmes sur la perte de ta sœur Thakané. » Le petit lui répondit : « Appelle mon père. » La mère lui demanda : « Pourquoi l'appeler? » Le petit dit : « J'ai de violents maux d'entrailles. »

Lorsque le père fut là, le petit dit : « Mon père, ma mère, entrons dans la hutte. » Il y entra toujours pleurant; ses parents l'y suivirent pleurant eux aussi. Ils lui demandèrent : « Tu souffres donc beaucoup? » Il répondit : « Mon père, ma mère; Thakané a été tuée par Masilo. » Ils demandèrent : « De quelle manière l'a-t-il tuée? Comment

le sais-tu? » Le petit garçon répondit : « Thakané a été tuée par Masilo, n'en doutez pas; je puis vous mener à l'endroit où elle se trouve.» A la nuit noire le père et la mère se mirent en route, conduits par leur fils cadet.

Lorsqu'ils furent arrivés, le petit dit : « Mon père, prends cette grosse pierre, trop lourde pour que je puisse moi-même la soulever, et frappes-en violemment le rocher au haut de la crevasse en chantant :

« Thakané, fille de Madi-a-Khomo, parle, parle
[que je t'entende. »

Le père prit la pierre et fit ainsi qu'on le lui avait indiqué; il faisait si sombre qu'on ne pouvait rien voir. Il entendit la voix de sa fille, mais si faible, si faible qu'on pouvait à peine comprendre ce qu'elle disait. Alors il se coucha à terre, se pencha sur le rebord de la crevasse et cria : « Thakané! Thakané. » Thakané répondit : « Mon père? — Comment se fait-il que tu te trouves là, ma pauvre enfant? — C'est Masilo qui m'y a précipitée. » Le père tout ému se de-

mandait : « Que faut-il faire? Comment l'en sortir? » Il avait beau chercher, il ne trouvait aucun moyen pour l'en tirer de là; enfin, il dit à sa femme : « Aurais-tu peur de rester seule ici, pendant que je vais au village chercher du secours? » La femme répondit : « Non ! tu peux aller, je n'ai aucune crainte; à ton retour tu me retrouveras ici-même; dis aux gens de notre village que la crevasse est très profonde et qu'ils doivent venir munis de lanières de cuir et de graisse de bœuf. »

Au bout d'un certain temps le mari revint avec vingt hommes de son village; il se pencha de nouveau sur le bord de la crevasse et cria à sa fille : « Est-ce que tu peux lier à tes pieds et à tes bras, sous les aisselles, les lanières que nous te tendrons ? » Thakané répondit : « Oui, je puis le faire, mais la crevasse est si petite que j'ai peine à me servir de mes mains. » Alors on lui tendit les lanières de cuir, elle les lia à ses pieds et se les passa sous les aisselles, puis elle dit : « Maintenant c'est fait. » Son père lui dit : « Lorsque nous essaierons de te soulever, ne reste pas couchée, mais tâche de te

tenir debout. » Thakané répondit : « Il m'est impossible de me tenir debout. » Alors les gens se dirent : « Puisqu'elle ne peut pas se tenir debout, il faut faire fondre de la graisse et la faire couler le long des parois de la crevasse pour qu'elles deviennent lisses et glissantes. » Ainsi fut fait. Lorsque son père et les gens tirèrent sur les courroies pour la sortir de la crevasse ; comme la graisse en avait rendu les parois lisses et glissantes et adouci leurs aspérités, elle n'eut pas même une égratignure, et arriva en haut en bon état, mais excessivement amaigrie. On la laissa se reposer un instant, puis on la transporta dans la hutte de ses parents, où on lui fit avaler une grande quantité de graisse fondue pour humecter et distendre son gosier.

Le lendemain, Masilo alla, comme de coutume, faire paître son bétail, sans se douter de ce qui s'était passé. Parmi les jeunes gens qui l'accompagnaient se trouvait un de ceux qui avaient, la nuit précédente, retiré Thakané de la crevasse où Masilo l'avait précipitée ; il se dit en lui-même : « Il faut que je sache si c'est bien réellement Masilo qui

a voulu tuer sa sœur. » Il se rendit en secret près de la crevasse et s'y cacha derrière un buisson ; un instant après il vit arriver Masilo. Celui-ci déposa à terre son bouclier, prit le quartier de basalte et le jeta violemment à terre : *thou !* en chantant :

« Thakané, fille de Madi-a-Khomo, parle, parle
[que je t'entende. »

Pas de réponse. Il reprit : « Tu boudes donc aujourd'hui ? » Puis il frappa une seconde fois le rocher plus violemment encore qu'auparavant, en chantant :

« Thakané, fille de Madi-a-Khomo, parle, parle
[que je t'entende. »

Toujours pas de réponse ; aucun son ne se faisait entendre. Alors Masilo brandit son bouclier et sauta de joie en criant : « Ah ! tu es morte maintenant, tu vas pourrir, toi qui n'as pas voulu de moi. » Puis il retourna vers son troupeau, tout joyeux, et jouant gaiement de sa flûte, et disant : « Aujourd'hui elle est morte ! » Lorsqu'il

arriva vers ses compagnons, ceux-ci se dirent les uns aux autres : « Masilo est un mauvais frère; voyez comme il est joyeux, bien que sa sœur soit morte! »

Ce jour-là son père avait tué un mouton pour faire du bouillon pour Thakané. Le soir, quand il fut de retour avec son bétail, Masilo attendit longtemps; mais personne ne lui apportait de la viande. Enfin il demanda : « Où est la tête du mouton? pourquoi ne me l'apporte-t-on pas? » Puis il envoya dire à son père : « Envoie-moi la tête du mouton, que je la mange. » Le père répondit : « Dites lui que je l'ai déjà mangée moi-même. » C'est ainsi que Masilo dut se passer de viande.

Il continua pendant plusieurs jours à garder son bétail, sans se douter que l'on avait retrouvé Thakané. Tout le monde était étonné et honteux de la joie qu'il montrait; on disait : « Comment peut-il être si joyeux quand sa sœur Thakané est morte? » Pendant ce temps les parents continuaient chaque jour à laver Thakané avec de l'eau chaude et à l'oindre de graisse. Au bout d'un certain temps elle put enfin se lever en

s'appuyant contre les murs de la hutte; alors ses muscles longtemps contractés se détendirent avec bruit. Alors aussi elle put commencer à parler et raconta à ses parents comment Masilo l'avait traitée. On continua encore quelques jours à lui apprêter des mets succulents, on lui tuait des moutons, on en arrangeait les peaux pour elle. De nuit elle sortait avec sa mère pour se promener.

Elle redevint bien vite aussi grasse et bien portante qu'auparavant. Alors son père et sa mère coupèrent leurs cheveux qu'ils avaient pendant leur deuil laissé croître démesurément; ils recommençèrent à s'oindre de graisse et reprirent l'apparence de gens bien portants [1]. Les gens disaient : « Ils ont pleuré, maintenant ils sont consolés ; les voilà qui quittent leur deuil. » Alors le père envoya un de ses serviteurs vers ses beaux-parents pour leur dire : « Hâtez-vous de venir, car j'ai préparé une fête; surtout que mon beau-père soit là. » On tua nombre

1. Pendant un deuil il est inconvenant de se couper les cheveux, de se laver, de se graisser le corps, en un mot de faire sa toilette.

de bœufs, on prépara un repas colossal.

Lorsque l'on fut réuni pour la fête et que l'on commença à distribuer la nourriture aux invités, le père de Masilo dit à ses beaux-parents : « J'ai longtemps pleuré, aujourd'hui je suis consolé! » Puis il ordonna d'étendre sur le sol, au milieu du village, des nattes de jonc. Pendant ce temps la foule était assise à terre, mangeant et buvant. Alors le père, la mère et la grand'mère de Thakané lui crièrent : « Maintenant, sors de la hutte. » Elle sortit de sa hutte ; à peine était-elle dehors que le soleil s'obscurcit [1]. Le peuple tout entier s'écria : « Comment! c'est Thakané! Elle vit encore! » Ce fut une joie générale. Quant à Masilo, il s'enfuit au plus vite et se réfugia dans un autre pays éloigné [2].

1. Le conteur veut dire sans doute que la jeune fille était d'une beauté si éclatante que le soleil en fut comme obscurci. Le même trait se retrouve dans plusieurs autres contes; parfois il semblerait qu'on ait en vue une véritable éclipse de soleil. Le sessouto peut signifier l'un comme l'autre.

2. Dans les autres versions le propre père de Masilo le tue d'un coup d'assagaie.



TSÉLANÉ [1].

Les gens dont il est question dans ce conte sont, dit-on, d'une couleur très claire, leurs cheveux sont longs comme la chevelure de maïs ; ils mangent la viande avec des longues épingles, ils mangent la face contre terre. Ils ont des maisons toutes blanches ; on peut les voir de fort loin, des bœufs les traînent

1. Des deux versions que j'ai pu recueillir, je donne ici celle qui me semble la plus antique, telle que me l'a racontée le vieux Moshé Mosétsé, Le conte zoulou d'Usitungusobenhle (Callaway, p. 74-78) lui ressemble beaucoup, ainsi que deux contes cafres publiés par M. Theal : *Demane et Demazana,* et *L'oiseau merveilleux du Cannibale* (*Kaffir Folklore*, p. 111-114, 125-128).

avec leurs queues. Ils ont beaucoup d'objets dans leurs maisons, toutes leurs maisons sont pleines d'objets précieux, ils ont des vases de fer, ils possèdent beaucoup de cuivre et d'objets en perles [1].

Un jour, les habitants d'une de ces maisons partirent et allèrent habiter dans un autre lieu ; leur belle maison resta toute vide. La fille de la maison refusa de s'en aller et resta là toute seule ; elle se nommait Tsélané. Sa mère venait tous les matins lui apporter à manger. Comme la maison était tout à fait

1. Cette introduction n'a, semble-t-il, rien de commun avec le conte ; les vieux Bassoutos ne racontent cependant jamais l'un sans l'autre. Les gens dont il est question sont sans doute les Blancs ; le vieux Moshé m'affirme l'avoir entendu raconter à sa mère avant que les Bassoutos connussent l'existence des Européens. Il est évident qu'il faut y voir la trace des rapports demi-légendaires sur les Boers de la Colonie du Cap.

Les maisons que des bœufs traînent avec leurs queues désignent les lourds wagons à bœufs dont on se sert encore aujourd'hui dans le Sud de l'Afrique.

isolée, un cannibale [1] y vint un certain jour, chargé d'un grand sac. Il appela Tsélané, en essayant de contrefaire la voix de sa mère, et chanta :

« Tsélané, mon enfant, prends, prends ton pain
[et mange. »

1. Le cannibalisme a certainement existé au Sud de l'Afrique, quoi qu'en aient dit certains voyageurs qui n'avaient que superficiellement étudié la question. Quand, en 1833, MM. Casalis et Arbousset pénétrèrent pour la première fois dans le Bassoutoland, le cannibalisme venait à peine de cesser; peut-être même se pratiquait-il encore dans certains lieux reculés. Je connais encore un vieillard qui fut cannibale dans sa jeunesse. C'est à la suite de la longue famine causée par les dévastations et les guerres dont le Sud de l'Afrique fut le théâtre au commencement de ce siècle, que le cannibalisme commença, ou recommença, dans une partie de l'État libre de l'Orange et du Bassoutoland. C'est au chef Moshesh que revient le mérite d'avoir mis fin à cette abominable coutume. Mais les cannibales de ces contes sont antérieurs à ceux-ci; ce sont des êtres à part, légendaires, qui rappellent les ogres des contes des fées. Il est à remarquer que dans presque tous les contes où ils paraissent, on leur fait parler zoulou.

Tsélané s'approcha de la porte et voyant que ce n'était pas sa mère qui l'appelait, mais un cannibale, ferma la porte. Le cannibale fit à plusieurs reprises le tour de la maison, mais, ne trouvant aucune ouverture par où il pût entrer, il s'en alla.

Un moment après, comme le cannibale était déjà parti, la mère de Tsélané vint à son tour ; elle se mit à chanter :

« Tsélané mon enfant, prends, prends ton pain
[et mange. »

Alors Tsélané lui répondit :

« Écoute, ma mère ! ma mère, tu parles d'une
[voix douce comme celle du passereau.
Comme celle du chardonneret qui se pose dans
[les champs. »

Sa mère lui donna à manger et chercha à lui faire quitter cette maison, en lui disant : « Nous avons bâti une maison bien plus belle que celle-ci. » Mais Tsélané refusa net de la quitter.

Le cannibale essaya de revenir à plusieurs reprises, toujours sans succès ; enfin un jour il trouva une ruse excellente. Il prit le fer

d'une pioche et le chauffa au feu, puis il le saisit avec des pinces et l'avala. Alors il vint vers Tsélané et l'appela en chantant :

« Tsélané, mon enfant, prends, prends ton pain [et mange. »

Cette fois sa voix ressemblait à celle de la mère de Tsélané. Tsélané, pensant que c'était sa mère, lui répondit et parut à la porte ; le cannibale la saisit aussitôt et la jeta dans son sac. Tout joyeux il disait : « Aujourd'hui j'ai trouvé de la viande. » Il jeta le sac sur son dos et partit de là. Au bout d'un certain temps il eut faim et se sentit fatigué ; il entra dans un village, déposa son sac devant une hutte et entra dans le *lapa*. Une fillette sortit un instant après de ce *lapa* et, voyant le sac, s'approcha pour le considérer.

Il se trouvait que dans cette hutte habitait précisément l'oncle maternel [1] de Tsélané ; mais le cannibale n'en savait rien. La petite

1. Les Bassoutos distinguent très soigneusement l'oncle maternel et l'oncle paternel.

fille, qui était sortie de la hutte, aperçut un doigt de femme qui sortait d'un trou du sac. Elle rentra dans le *lapa* et dit à sa mère : « Viens ici ! il y a là un doigt qui ressemble à celui de Tsélané. » Sa mère sortit et s'approchant du sac demanda : « Qui es-tu ? » Une voix répondit de l'intérieur du sac : « C'est moi, c'est Tsélané ; un cannibale m'a prise. » La femme rentra dans le *lapa* et raconta à son mari ce qui se passait. Ils prirent un chien, délièrent le sac, en sortirent Tsélané et mirent le chien à sa place ; ils y mirent aussi des grosses fourmis venimeuses, puis le lièrent de nouveau et le remirent à sa place [1].

Un moment après, le cannibale sortit de la hutte, prit son sac, le jeta sur ses épaules

1. Dans d'autres versions, les enfants reconnaissent la voix de Tsélané ; pour la retirer du sac du cannibale sans que celui-ci s'en aperçoive, l'oncle de Tsélané envoie le cannibale puiser de l'eau à la rivière dans une calebasse fendue, dont les fissures sont bouchées avec de l'argile. L'argile se fend au contact de l'eau et la gourde ne peut se remplir.

et continua sa route. Un peu plus loin il s'arrêta, posa son sac à terre et le secoua pour savoir si Tsélané y était encore. Il se mit à chanter :

« Sac de Dimo, parle, parle que j'entende. »

Le chien répondit, en contrefaisant la voix de Tsélané :

« Que veux-tu, que je dise, hélas ! Dimo.
Les bestiaux de mon père sont aussi nombreux
[que les étoiles, hélas ! Dimo [1]. »

Alors le cannibale rejeta le sac sur ses épaules et continua sa route. Bientôt il arriva chez lui. Il dit à sa femme et à ses enfants : « Ce gibier que je ne pouvais prendre, j'ai réussi à m'en saisir aujourd'hui ; prenez ce sac et portez-le dans la hutte. » Les enfants prirent le sac et le déposèrent dans un coin

1. *Dimo*, c'est ici un nom propre. C'est la racine du mot *ledimo* (pl. *madimo*), qui veut dire cannibale. Il est curieux de constater que le mot qui signifie Dieu (*modimo*, pl. *badimo* ou *medimo*) a une racine absolument identique.

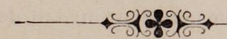
de la hutte. Le cannibale leur dit : « Demain quand on préparera le repas du matin, nous délierons le sac. »

Le lendemain matin, le cannibale dit à sa femme : « Prends mon sac et cuis le gibier qu'il renferme. » Lorsque la femme voulut saisir le sac, le chien qui y était renfermé la mordit. Elle sortit de la hutte et dit à son mari : « Dimo, ton sac mord; viens donc voir. » Mais le cannibale se mit en colère et s'écria : « Aujourd'hui, tu ne mangeras pas de ma chasse; bien que je t'en ai toujours donné jusqu'ici, tu n'y toucheras pas aujourd'hui? » Puis il dit à sa fille aînée : « Va délier mon sac; ta mère n'en aura rien. » La fille du cannibale entra dans la hutte, mais quand elle voulut prendre le sac, le chien la mordit elle aussi. Elle essaya de le saisir par l'autre bout; les fourmis la mordirent. Alors elle sortit et dit : « Mon père, ton sac mord. »

Le cannibale s'écria, tout en colère : « Toi non plus, tu n'en auras pas. » Alors il entra dans la hutte et prit son sac, le chien le mordit; il voulut le prendre par l'autre bout, les fourmis le mordirent. Alors il cria à ses

enfants et à sa femme : « Fermez la porte. » Ils la fermèrent et la barricadèrent à l'aide de grosses pierres. Le cannibale se mit alors en devoir d'ouvrir le sac ; le chien s'élança hors du sac et saisit le cannibale de ses crocs, les fourmis aussi en sortirent et commencèrent à le mordre. Le cannibale pleurait et criait : « Ouvrez-moi. » Mais on lui répondit : « Nous t'avions bien dit que le sac mordait ; mais tu n'as pas voulu nous croire. » Il jeta la porte à terre d'un coup de tête, et s'élança dehors ; le chien s'élança à sa suite et le déchira, les fourmis le déchirèrent aussi. C'est ainsi qu'il mourut [1].

1. Dans l'autre version, ainsi que dans les contes cafres et zoulous de MM. Theal et Callaway, le cannibale se précipite la tête la première dans un marécage et est changé en arbre. Des abeilles viennent s'y établir et y déposer leur miel. Tsélané découvre ce miel et veut en manger, mais il ne lui est plus possible de retirer sa main ; elle n'y parvient qu'après une cérémonie magique.





MOSÉLANTJA[1]

Il y avait une fois un chef; son village était très grand, mais il n'avait que trois enfants,

1. *Mosélantja* ou *Mosélampsha* signifie en sessouto « queue de chien ». Le même nom se retrouve sous la forme zoulou de *Umsilawesinja* dans un conte donné par M. Callaway dans ses *Nursery Tales of the Zulus* (p. 296-315), conte qui est en grande partie semblable à celui que nous traduisons ici. *Mosélantja* est un animal semi-légendaire, qui peut, paraît-il, prendre la forme humaine quand il lui plaît, mais qui conserve toujours la longue queue à laquelle il doit son nom, et avec laquelle il s'empare de tous les vivres qui sont à sa portée, surtout du lait dont il est spécialement friand. Dans les contes des Zoulous cet animal se nomme aussi *imbulu ;* c'est un gros

un fils et deux fllles. L'aîné des filles se maria; il ne resta à la maison que la cadette Fényafényané et son petit frère. Une année, comme on travaillait aux champs, le petit garçon, resté à la maison, allait au bord de l'étang de la rivière et criait : « Koyoko, dépêche-toi, viens me manger. » Koyoko [1]

iguane vert tout à fait inoffensif, assez commun à Natal et dans le Zoulouland, mais inconnu dans le pays des Bassoutos. La seconde partie du conte zoulou d'Ukcombekcantsini (Callaway, p. 118-130) est également à comparer au conte sessouto, ainsi que celui que M. Theal a traduit dans son livre sur le *Kaffir Folklore* (p. 135-138). La version que je donne plus haut a été recueillie pour moi par M. Dieterlen; j'en possède deux autres, auxquelles j'ai fait quelques emprunts pour rédiger ces notes.

1. *Koyoko* est un animal purement fabuleux. Dans les contes zoulou et cafre, ainsi que dans une de mes variantes, ce n'est pas Koyoko qui tue le petit garçon, mais bien le propre père de celui-ci (ou son frère) qui le dévore et n'en laisse que la tête. La jeune fille est avertie par une mouche de la mort de son frère. Dans une seconde variante tout le commencement de ce conte est emprunté à celui de Monyohé, qu'on trouvera plus bas.

sortait de l'eau et venait le poursuivre, et vite, vite le petit garçon de se précipiter dans la hutte. C'était là son jeu de chaque jour. Une fois, tout le monde était parti pour aller bêcher le champ du chef. Le petit garçon alla à la rivière selon son habitude et se mit à crier : « Koyoko, dépêche-toi, viens me manger. » Cette fois Koyoko sortit de l'eau avec rapidité et s'empara du petit garçon ; il le dévora tout entier, ne laissant que la tête.

Cependant la mère du petit garçon avait dit à sa fille : « Va bien vite à la maison, chercher de la semence. » La jeune fille, en arrivant au village, découvrit la tête de son petit frère. Alors elle s'écria en pleurant : « Hélas ! mon frère a été dévoré par Koyoko. » Elle monta sur une petite éminence et appela sa mère à haute voix en chantant ainsi :

Mère, mère, toi qui travailles au loin (*bis*),
Mon frère Solo a été dévoré par Koyoko ; mère,
[mère, toi qui travailles au loin (*bis*),
Solo, le fils de ma mère, a été dévoré par Ko-
[yoko ; mère, mère, toi qui travailles au loin (*bis*),
Mon frère Solo a été dévoré par Koyoko ; mère,
[mère, toi qui travailles au loin (*bis*).

Sa mère l'entendit chanter, et dit à ceux qui travaillaient avec elle : « Taisez-vous, que je puisse entendre. » Ils déposèrent leurs bêches et s'arrêtèrent. La jeune fille se remit à chanter :

Mère, mère, toi qui travailles au loin (*bis*),
Mon frère Solo a été dévoré par Koyoko ; mère,
[mère, toi qui travailles au loin (*bis*),
Solo, le fils de ma mère, a été dévoré par Ko-
[yoko ; mère, mère, toi qui travailles au loin (*bis*),
Mon frère Solo a été dévoré par Koyoko ; mère,
[mère, toi qui travailles au loin (*bis*).

Alors la femme prit sa bêche, en frappa tous ses compagnons et les étendit morts [1]. La jeune fille continuait à chanter :

Mère, mère, toi qui travailles au loin (*bis*),
Mon frère Solo a été dévoré par Koyoko ; mère,
[mère, toi qui travailles au loin (*bis*),
Solo, le fils de ma mère, a été dévoré par Ko-
[yoko ; mère, mère, toi qui travailles au loin (*bis*),
Mon frère Solo a été dévoré par Koyoko ; mère,
[mère, toi qui travailles au loin (*bis*).

1. D'après une des variantes, la mère tue ses compagnons, non pas à coups de bêche comme ici, mais par sorcellerie, en agitant sa bêche devant leurs yeux.

Alors sa mère recommença à frapper avec sa bêche les corps de ses compagnons; il n'en resta pas un vivant. Puis elle partit et retourna au village; tout en marchant elle ramassait des scorpions, des mille-pieds, des perce-oreilles, des fourmis et des araignées venimeuses et les mettait dans son sac. Quand elle arriva chez elle, elle y trouva Koyoko si repu qu'il ne pouvait plus bouger. Elle plaça devant sa hutte le sac qu'elle avait rempli de scorpions et d'insectes venimeux; puis elle entra et se mit à chercher dans ses effets; elle rassembla ses plus beaux colliers de perles et ses anneaux de métal et les plaça de côté. Puis elle sortit de la hutte, rassembla de l'herbe desséchée, en fit de grandes bottes qu'elle lia avec des cordes d'herbes et les entassa contre les murs de la hutte.

Alors elle dit à Koyoko : « Viens ici, que je te rase la tête. » Quand Koyoko se fut approché, elle prit une lancette et se mit à lui déchirer les chairs de la tête; puis elle délia son sac. Les scorpions et les insectes venimeux qui y étaient rassemblés en sortirent et entrèrent dans les oreilles, la bou-

che et les yeux de Koyoko, qu'ils mordirent et piquèrent jusqu'à ce qu'il en mourut.

Alors elle appela sa fille et lui dit : « Viens ici. » Elle prit ses colliers de perles et ses anneaux de métal et l'en para; puis elle lui dit : « Maintenant, mon enfant, pars et va chez ta sœur Hlakatsabalé, femme de Masilo; surtout garde-toi bien de regarder derrière toi; quoi qu'il arrive, poursuis ta route et marche toujours devant toi. » La jeune fille partit et marcha longtemps, bien longtemps. Alors elle se dit : « Je voudrais bien savoir pourquoi ma mère m'a défendu de regarder derrière moi; il faut que je voie ce que c'est. Peut-être qu'elle veut mettre le feu à la hutte et y périr. » Elle se retourna et vit une grande fumée qui montait vers le ciel; alors elle s'écria : « Hélas! ma mère a mis le feu à sa hutte et se brûle toute vive. » Elle entendit tout près d'elle une voix répéter : « Hélas! ma mère a mis le feu à sa hutte et se brûle toute vive. » Elle regarda et vit un animal étrange; elle se demanda tout étonnée : « D'où cet animal peut-il bien sortir? » La voix reprit : « Prête-moi un peu tes colliers de perles et tes habits, que je voie

comme ils me vont. » Alors la jeune fille se dépouilla de ses vêtements et les donna à Mosélantja. Mosélantja les revêtit et donna à la jeune fille les haillons dont elle était recouverte [1].

Quand elles furent près du village, la jeune fille dit : « Maintenant, rends-moi mes habits. — Pas encore ! je te les rendrai au pâturage des bestiaux. » Quand elles arrivèrent là où le bétail passait, la jeune fille reprit : « Donne-moi maintenant mes habits. — Ouais ! veux-tu donc qu'on dise que les femmes de Masilo se disputent pour rien au milieu de la route ! [2] » Elles arrivèrent ainsi chez Hlakatsabalé, la sœur aînée de Fényafényané. Mosélantja se hâta de dire (Fényafényané, elle, se taisait, toute honteuse) : « Ma mère m'a dit de venir chez toi ; notre frère a été dévoré par Koyoko, et ma mère a mis le feu à sa hutte et s'y est

1. Une autre version explique que les vêtements de Mosélantja sont uniquement faits d'herbages tressés.

2. En allant chez Masilo, Fényafényané devait devenir sa femme, selon les idées du pays.

brûlée. » Hlakatsabalé se dit : « Qui est-ce qui a pu changer ainsi ma sœur ? Je ne la reconnais plus et cependant ses vêtements et ses ornements sont bien ceux de chez nous. » Elle finit cependant par se persuader que c'était bien là sa sœur. Moṣélantja reprit en désignant Fényafényané : « Quant à cet être-là, c'est Mosélantja ; je l'ai rencontrée en route et elle voulait absolument que je me dépouillasse de mes beaux habits pour les lui donner. » C'est ainsi que Mosélantja se fit passer pour Fényafényané.

Le soir Hlakatsabalé dit à Fényafényané d'aller coucher dans la hutte d'une vieille femme et garda Moṣélantja auprès d'elle. Mais, pendant la nuit, la queue de Moṣélantja s'allongea et alla chercher, dans tous les coins de la hutte, les vivres qui y étaient rassemblés. Masilo s'écria : « Qu'est-ce ? » Vite Moṣélantja de s'écrier : « Masilo, aide-moi, j'ai de fortes coliques, je souffre cruellement. » Le lendemain, dès qu'il fit jour, Masilo s'écria : « Oh ! oh ! qui a pris toute notre nourriture ? Qui a pu faire cela ? » Moṣélantja répondit : « C'est sans doute Mosélantja ; c'est une voleuse, elle vole partout. » Quand

on se mit à manger, on donna à Fényafényané sa nourriture dans une écuelle ébréchée si sale qu'elle ne put y toucher ; quant à Mosélantja, elle eut la sienne dans un beau vase neuf.

Le printemps s'écoula ; on sarcla les champs, puis arriva le moment de chasser les oiseaux. Hlakatsabalé ordonna alors à sa sœur, qu'elle croyait toujours être Mosélantja, d'aller à son champ pour chasser les oiseaux. Ce champ était contigu au champ de la vieille femme qui l'avait recueillie. Au milieu du jour, Hlakatsabalé envoya Mosélantja porter de la nourriture à Fényafényané ; mais Mosélantja mangea tout en route. Quand elle arriva au champ où se tenait Fényafényané, elle lui dit : « Qu'as-tu donc à dormir ainsi, paresseuse que tu es ; ne vois-tu pas que les oiseaux mangent le sorgho de mon mari, le sorgho de Masilo ? » Quand Mosélantja fut partie, Fényafényané remonta sur son tas de mottes, qui était [1] tout près de

1. Pour chasser les petits oiseaux qui, si on les laissait faire, auraient vite dévoré tout le sorgho ou le blé du pays, les Bassoutos font auprès de

celui sur lequel se tenait la vieille femme qui l'avait recueillie. Elle se dressa de toute sa hauteur et se mit à chanter :

Va-t-en, colombe! va-t-en, colombe! [1]
Aujourd'hui, on m'appelle Mosélantja, va-t-en, [colombe! va-t-en, colombe!
Auparavant, j'étais Fényafényané, la sœur de Hla-[katsabalé, va-t-en, colombe! va-t-en, colombe!
Aujourd'hui, on me donne à manger dans des [écuelles sales, va-t-en, colombe! va-t-en, co-[lombe!
Roseau, envole-toi, que je m'en aille vers mon [père et ma mère!

Alors le roseau la prit et la souleva pour l'emporter dans les airs. Mais la vieille femme accourut et se saisit d'elle. Fényafényané lui dit : « Laisse-moi seulement m'en aller vers mon père et ma mère. Ne vois-tu pas qu'au-

chaque champ un gros tas de mottes de terre (nommé *sefika*), sur lequel ils montent; de là ils effraient les oiseaux par leurs cris et leurs gestes. Chasser ainsi les oiseaux est une des grandes occupations des indigènes; c'est surtout l'affaire des femmes et des enfants.

1. Va-t-en, colombe! Fényafényané chasse les oiseaux tout en chantant cette complainte.

jourd'hui j'en suis réduite à manger ma nourriture dans des écuelles sales et ébréchées? C'est comme si Hlakatsabalé n'était pas ma sœur. » C'est alors qu'elle découvrit à la vieille femme qui elle était; elle lui dit : « Chez nous, un jour, tout le monde était aux champs ; mon petit frère alla à la rivière taquiner Koyoko, qui en sortit et le dévora. Alors ma mère me dit de venir ici et me recommanda fortement de ne pas regarder derrière moi. Mais je me suis retournée pour voir ce qui arrivait et à peine m'étais-je écrié : « Hélas ! « ma mère a mis le feu à sa hutte et s'y brûle « toute vive »,que j'entendis tout près de moi, à mes pieds, Mosélantja s'écrier : « Hélas ! ma « mère a mis le feu à sa hutte et s'y brûle toute « vive. » Puis Mosélantja m'a demandé de lui prêter mes vêtements, et j'y ai consenti, parce qu'elle me disait qu'elle allait me les rendre. C'est ainsi que nous sommes arrivés ici ; elle s'est fait passer pour moi et c'est elle qui a raconté que ma mère s'était brûlée dans sa hutte. » La vieille lui demanda : « Comment donc est-ce que ta sœur ne voit pas à sa figure que ce n'est pas sa sœur ? » Fényafényané répondit : « Je ne sais pas. » La vieille ne lui

répondit rien; elle alla chercher sa nourriture et la partagea avec Fényafényané. Ce jour-là la vieille ne dit rien ni à Masilo ni à Hlakatsabalé; elle ne parla à personne de ce qu'elle avait vu et entendu.

Le soir, on donna, comme d'habitude, à Fényafényané sa nourriture dans une vieille écuelle sale et ébréchée; mais elle n'y toucha pas. Chez Masilo on avait tué un bœuf et on en avait cuit les viandes. Pendant la nuit, la queue de Mosélantja s'allongea et se mit à manger toutes les viandes. Masilo l'entendit et dit : « Qui est-ce qui fait ainsi ce bruit dans les pots de viande ? » Il se leva pour aller voir, mais vite Mosélantja de s'écrier : « Masilo, aide-moi, j'ai de fortes coliques; aide-moi, Masilo, je n'en puis plus. »

Le lendemain Fényafényané retourna au champ de sa sœur; cette fois-ci ce fut sa sœur Hlakatsabalé, qui lui apporta sa nourriture; elle la lui donna, comme toujours, dans une vieille écuelle sale et ébréchée. Fényafényané la plaça de côté sans y toucher; la vieille femme ne disait toujours rien. Quand Hlakatsabalé se fut éloigné, Fényafényané monta sur son tas de mottes et, s'y

dressant de toute sa hauteur, se mit à chanter :

Va-t-en, colombe ! va-t-en, colombe !
Aujourd'hui, on m'appelle Mosélantja, va-t-en, [colombe ! va-t-en, colombe !
Auparavant, j'étais Fenyafényané, la sœur de Hla-[katsabalé, va-t-en, colombe ! va-t-en, colombe !
Aujourd'hui, on me donne à manger dans des [écuelles sales, va-t-en, colombe ! va-t-en, [colombe !
Roseau, envole-toi, que je m'en aille vers mon [père et ma mère.

Alors le roseau s'agita, la prit et la souleva pour l'emporter dans les airs. Mais la vieille femme accourut et se saisit d'elle. Fényafényané lui dit : « Laisse-moi seulement m'en aller vers mon père et ma mère. »

Le soir de ce jour-là la vieille femme se rendit chez Masilo et lui dit : « Demain, vas aux champs, et tu y verras ce que j'ai vu hier. » Masilo lui demanda : « Qu'est-ce que c'est ? » La vieille répondit : « Tu verras toi-même ce que c'est. » Le lendemain, Masilo alla aux champs en secret et se cacha là où la vieille lui avait dit de le faire. Hlakatsabalé envoya de nouveau Mosélantja

porter de la nourriture à Fényafényané; mais celle-ci s'assit au bord de la route et mangea tout ce qu'on lui avait donné. Quand elle arriva vers Fényafényané elle lui dit : « Paresseuse que tu es, qu'as-tu donc à dormir? Ne vois-tu pas que les oiseaux mangent tout le sorgho de mon mari? » Puis elle retourna au village.

Alors la vieille femme dit à Fényafényané : « Ne vois-tu pas les colombes là-bas dans ton champ! Va les chasser. » Fényafényané y alla, monta sur son tas de mottes et, s'y dressant de toute sa hauteur, se mit à chanter :

Va-t-en, colombe! va-t-en, colombe!
Aujourd'hui, on m'appelle Mosélantja, va-t-en, [colombe! va-t-en, colombe!
Autrefois, j'étais Fényafényané, la sœur de Hla-[katsabalé, va-t-en, colombe! va-t-en, colombe!
Aujourd'hui, on me donne à manger dans des [écuelles sales, va-t-en, colombe! va-t-en, [colombe!
Roseau, envole-toi que je m'en aille vers mon [père et ma mère!

Le roseau s'agita avec bruit et la souleva pour l'emporter dans les airs. Masilo accou-

rut et se saisit d'elle. Fényafényané lui dit : « Laisse-moi seulement m'en aller vers mon père et ma mère. Ta femme m'a traitée fort mal, bien qu'elle soit ma sœur, et que je me fusse réfugiée chez elle. » Alors la vieille femme dit à Masilo : « Tu vois bien, Masilo ; voilà ce que je te disais de venir voir ici. » Masilo resta longtemps avec Fényafényané ; ils restèrent longtemps à pleurer ensemble. Puis il remonta au village et raconta tout à sa femme. Celle-ci s'écria : « Hélas ! ma pauvre sœur ! hélas ! fille de mon père ! »

Le lendemain Masilo fit dire à tous ses gens d'aller rassembler beaucoup de bois, pendant que d'autres creuseraient un trou profond. On abattit du bétail, des moutons et des chèvres, on cuisit du pain, de la bouillie de sorgho au lait, on fit frire des croûtes de pain dans la graisse ; on prépara une grande fête. On apporta aussi une grande quantité de pots de lait caillé ; on les déposa au fond du trou qu'on avait creusé, puis on les recouvrit de tiges de maïs et de branchages légers. Pendant ce temps, les jeunes femmes du village rassemblaient du bois dans la forêt. Moșélantja, elle, ne faisait rien ;

elle se tenait accroupie près du ruisseau, où sa queue faisait la chasse aux crabes qu'elle dévorait avidement. Quand les jeunes femmes eurent fini, elles dirent : « Retournons au village. » Une d'elles demanda : « Où est la femme du chef ! Où est la femme de Masilo ? » Elles portaient chacune une botte de branches sèches ; celle de Fényafényané était plus grande que celles de ses compagnes. Quand Moṣélantja les vit venir elle se hâta de rassembler quelques pousses vertes et en fit une botte ; puis elle dit à Fényafényané : « Mosélantja, tu as pris ma botte de branchages ; rends-la moi. » Mais les autres femmes s'écrièrent : « Que dis-tu ? C'est la sienne, c'est elle qui l'a rassemblée ; quant à toi, où donc te cachais-tu pendant que nous travaillions ? Allons au village. » Lorsqu'elles s'approchèrent du village les gens se dirent les uns aux autres : « Voyez-vous la femme du chef qui n'apporte que des branches vertes ? Qu'en veut-elle faire ? »

Alors Masilo dit à toutes les femmes : « Sautez toutes par dessus ce trou. » Il leur montrait le trou profond au fond duquel on avait caché le lait caillé. Elles sautèrent

toutes les unes après les autres, et Fényafényané sauta comme elles. Quant ce fut le tour de la femme du chef et qu'elle voulut sauter, sa queue s'allongea du côté du lait caillé [1] et se mit à le manger ; alors Mosélantja tomba au fond du trou. Les gens du chef arrivèrent en courant ; ils la cernèrent de tous côtés et la tuèrent sur place.

Mais elle ne mourut pas tout entière ; à l'endroit où elle avait été tuée, il crût une citrouille sauvage [2]. Quant à Fényafényané elle devint la femme de Masilo ; au bout d'un certain temps elle mit au monde un enfant. Un jour, comme tout le monde était aux champs et que Fényafényané restait seule au logis, cette citrouille sauvage se détacha de sa tige et vint en roulant vers la hutte de

1. Le succès de la ruse de chef provient du fait que Mosélantja est si friande du lait qu'elle n'en peut voir sans que sa queue s'allonge de ce côté ; le poids de sa queue la fait tomber au fond du trou.

2. En sessouto *mokopuntja*, « citrouille de chien », mot qui ressemble beaucoup au nom même de Mosélantja.

Fényafényané. Tout en roulant elle disait : « Pi-ti-ki, pi-ti-ki, nous man-ge-rons la bouil-lie de la gras-se ac-cou-chée, la fem-me de Ma-si-lo. » Quant elle fut arrivée vers Fényafényané, la citrouille lui dit : « Dépose à mes côtés l'enfant de mon mari. » Fényafényané posa l'enfant à terre ; alors la citrouille s'élança avec furie contre Fényafényané et la battit, la battit longtemps. Quand elle eut fini de la battre, la citrouille retourna à l'endroit d'où elle était venue et se replaça sur sa tige.

Fényafényané ne dit rien à personne de ce qui lui était arrivé. Le lendemain, comme tout le monde était aux champs, la citrouille se mit de nouveau à rouler du côté de la hutte de Fényafényané; tout en roulant, elle disait : « Pi-ti-ki, pi-ti-ki, nous man-ge-rons la bouil-lie de la gras-se ac-cou-chée, la fem-me de Ma-si-lo. » Elle dit à Fényafényané : « Dépose à mes côtés l'enfant de mon mari. » Puis elle se jeta sur Fényafényané et la battit longtemps ; quand elle eut fini de la battre elle s'en alla comme la veille. La citrouille persécuta ainsi Fényafényané tous les jours, sans lui laisser de repos.

Enfin, un jour, Masilo demanda à sa femme : « Qu'as-tu qui te fasse tant maigrir? » Fényafényané lui répondit : « Il y a là-bas une citrouille sauvage, qui, lorsque vous êtes aux champs, vient vers moi en me disant : « Pi-ti-ki, pi-ti-ki, nous man-ge-rons « la bouil-lie de la gras-se ac-cou-chée, la « fem-me de Ma-si-lo. » Puis elle me dit : « Dépose à mes côtés l'enfant de mon mari. » Alors elle se jette sur moi et me bat avec furie. »

Le lendemain, Masilo n'alla pas aux champs ; mais quand tout le monde fut parti, il dit à sa femme de le cacher dans les nattes de son enfant. La citrouille vint comme d'habitude, en disant : « Pi-ti-ki, pi-ti-ki, nous man-ge-rons la bouil-lie de la gras-se ac-cou-chée, la fem-me de Ma-si-lo. » Puis, quand Fényafényané eut déposé son enfant à terre, la citrouille se précipita sur elle et se mit à la frapper avec rage. Alors Masilo s'élança de sa cachette, armé d'une hache et d'une assagaie. Il transperça cette citrouille d'un coup d'assagaie, un flot de sang en sortit. Puis il la prit, la porta devant la hutte et la coupa en une masse de menus

morceaux, qu'il brûla ensuite aussi soigneusement que possible.

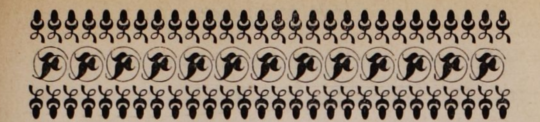
Une plante de chardon crût à l'endroit où la citrouille avait été brûlée [1]. Le chardon grandit, sans que personne y prît garde, et finit par monter en graine. Ces graines faisaient mal à l'enfant; chaque fois qu'il courait dehors elles lui piquaient les pieds. On avait beau leur faire la chasse, il en restait toujours une qu'on ne pouvait attraper. Enfin, Masilo se mit en embuscade et réussit à la prendre, il la pila et la jeta au feu; mais elle devint graine de citrouille. Quand l'enfant dormait elle se jetait sur lui et le mordait, puis retournait se cacher dans le roseau de la hutte. Enfin Masilo réussit à

1. Dans une autre variante ce sont trois des pépins de la citrouille qui se cachent dans différents coins de la hutte et font du mal à l'enfant de Fényafényané jusqu'à ce que Masilo réussisse à les découvrir et à les brûler. Le mot que je traduis par chardon n'indique pas le chardon proprement dit, mais une autre plante, inconnue en Europe, dont la piqûre est encore plus désagréable.

6

s'emparer de cette graine de citrouille ; il la moulut soigneusement sur une pierre de meule, la réduisit en poudre menue et la jeta au feu. C'est ainsi que finit Mosélantja.





NYOPAKATALA [1]

Il y avait une fois une femme nommée Nyopakatala qui n'avait pas d'enfants;

1. Le nom même de *Nyopakatala* indique la stérilité; dans une autre version cette femme s'appelle *Manyopé*, ce qui signifie également stérile. Une version zoulou de ce conte, presque identique à celle-ci, se trouve dans le livre de Callaway (*Nursery tales of the Zulus*, p. 105-130), où l'héroïne se nomme Ukcombekcantsini. L'épisode des colombes se retrouve également p. 66 et p. 72 et 73 du même recueil. La version que je donne ici a été recueillie pour moi par mon collègue, M. Dieterlen. J'en ai recueilli moi-même deux autres versions, dont je noterai les variantes importantes.

quant aux autres femmes de son mari, d'un rang plus élévé que le sien, elles mettaient au monde des corneilles. Ces corneilles-là prenaient plaisir à souiller de cendres et d'immondices la hutte de Nyopakatala; elles croassaient et criaient : « Hoa! hoa! quand donc est-ce que Nyopakatala aura des enfants? » La pauvre femme ne faisait que pleurer, car chaque jour les corneilles la tourmentaient ainsi. Un jour que Nyopakatala avait été bêcher son champ et était occupée à semer du sorgho, une troupe de colombes survint et se mit à picorer les grains de sorgho, tant et si bien qu'il n'en resta plus. Alors Nyopakatala se prit à pleurer et s'écria : « Hélas! malheureuse que je suis, même les oiseaux des champs se mettent à me persécuter! »

Mais deux colombes s'approchèrent d'elle et lui dirent : « Va bien vite chez toi et apporte-nous deux ventouses [1], deux lancettes

1. Il s'agit ici non pas de ventouses, comme celles dont on sert en Europe, mais d'une petite corne au moyen de laquelle les médecins indi-

et deux petites calebasses; dans une de ces gourdes dépose un grain de sorgho blanc, dans l'autre un grain de sorgho rouge. » Nyopakatala se hâta de faire ainsi et revint bientôt avec les deux ventouses, les deux lancettes et les deux petites calebasses. Alors la colombe femelle lui fit une incision au sein gauche et en tira un peu de sang au moyen d'une des ventouses; le mâle, lui aussi, lui fit une incision au sein droit et en tira un peu de sang; puis la femelle versa le sang dans la calebasse qui contenait un grain de sorgho blanc, et le mâle lui aussi versa le sang dans celle qui contenait un grain de sorgho rouge. Quand elles eurent fini, les colombes lui dirent : « Maintenant, ne te désole plus; prends tes deux petites calebasses, dépose-les au fond d'un grand vase d'argile et recouvre le vase d'une corbeille; seulement prends bien garde de ne jamais découvrir le vase pour regarder ce qu'il contient, un jour tu le sauras. »

La femme retourna chez elle et déposa

gènes parviennent à tirer un peu de sang, en suçant fortement.

ses deux petites calebasses dans un grand vase d'argile, qu'elle recouvrit soigneusement d'une corbeille, puis elle s'endormit le cœur plus léger qu'à l'ordinaire. Mais le lendemain les corneilles étaient de nouveau là à la tourmenter, en croassant : « Hoa! hoa! quand donc est-ce que Nyopakatala aura des enfants? » Cela dura longtemps, bien longtemps; un jour, enfin, comme Nyopakatala était assise dans sa hutte, toute seule, à la tombée de la nuit, elle entendit une voix qui sortait du vase où elle avait déposé les deux petites gourdes. La voix disait : « Soyané, fais-moi donc place. » Une autre voix répondait : « Solé, qu'as-tu donc à me pousser ainsi? Je vais dire à notre mère combien tu me tourmentes toujours. » Nyopakatala s'écria : « Ah! les colombes ont tenu leur promesse. » Puis elle se hâta de découvrir le vase et y aperçut deux enfants remarquablement beaux, nommés Solé et Soyané. Au comble de la joie, elle les fit sortir de leur cachette, les couvrit de baisers, leur donna à manger et les fit coucher tout près d'elle. Le lendemain, à son réveil, elle prépara leur nourriture, la leur donna, et, au

moment de partir pour les champs, elle leur dit : « Mes enfants, je dois aller aux champs ; restez ici tranquillement, surtout ne mettez pas le pied hors de la hutte ; que je vous retrouve ici quand je reviendrai. » Ce jour-là Solé et Soyané obéirent à leur mère et ne sortirent pas de la hutte. Le lendemain matin, elle leur dit encore, comme la veille : « Mes enfants, pendant que je suis absente, restez bien tranquillement ici et ne sortez de la hutte sous aucun prétexte. »

Lorsque leur mère fut partie, Solé dit à sa sœur : « Soyané, prends ton seau et allons à la source puiser de l'eau » (les deux petites calebasses dans lesquelles ils avaient vu le jour s'étaient changées en deux seaux de fer). Sa sœur lui répondit : « Non ! Solé, notre mère nous punirait. » Solé répliqua : « Non pas, pourquoi veut-elle toujours nous tenir enfermés dans cette hutte ; viens, ma sœur, allons ensemble puiser de l'eau. » Alors Solé et Soyané prirent leurs deux seaux de fer et se rendirent ensemble à la source pour y puiser de l'eau. Leur mère, là-bas, dans les champs, sut aussitôt (par une sorte de pressentiment) ce qui se

passait et s'écria : « Hélas! mes pauvres enfants sont sortis de ma hutte! Que puis-je faire pour qu'il ne leur arrive pas malheur? »

Ce jour-là même il se trouvait que Masilo s'était mis en route pour se chercher une femme et était arrivé avec ses compagnons près du village de Nyopakatala. Les deux enfants les rencontrèrent auprès de la fontaine ; ces gens leur dirent : « Donnez-nous à boire? » Le jeune garçon prit son seau, descendit à la source, y puisa de l'eau et la leur offrit; ils la versèrent à terre sans y toucher. Il redescendit une seconde fois à la source, puisa de l'eau et la leur offrit; cette fois encore ils la versèrent à terre sans y toucher. Alors Solé dit à sa sœur : « Soyané, essaie à ton tour; peut-être qu'ils consentiront à boire l'eau que tu puiseras. » Soyané descendit à la source, puisa de l'eau et la leur offrit; cette fois ils l'acceptèrent et la burent jusqu'à la dernière goutte. Elle en puisa une seconde et une troisième fois; toujours ils la buvaient sans en rien laisser. Alors elle troubla l'eau, la salit, la mélangea de boue, puis elle leur offrit cette eau

toute vaseuse; cette fois encore ils la burent jusqu'à la dernière goutte. Alors elle cracha dans l'eau, s'y moucha, puis leur offrit cette eau; cette fois encore ils la burent sans en rien laisser.

Solé dit alors à sa sœur : « Soyané, il est temps de rentrer chez nous, le soleil est déjà couché. » Ils remplirent leurs seaux et remontèrent au village. Les gens de Masilo les suivirent pour reconnaître la hutte où ils entreraient; ils les virent entrer dans une méchante hutte, toute couverte de cendres. Masilo s'écria : « Hélas! c'est donc dans une méchante hutte pareille que demeurent ces deux enfants si remarquablement beaux! »

Puis il alla avec ses gens au *Khotla* du père des corneilles; ils le saluèrent en disant : « Salut, chef! » On leur répondit : « Soyez les bienvenus. » Masilo ajouta : « Je suis venu demander ta fille en mariage. » Le chef répondit : « Ma fille? mais je n'ai pas d'enfants, mes femmes n'ont donné le jour qu'à des corneilles. » Masilo lui répondit : « Et cependant je viens de voir deux enfants entrer là-bas dans cette hutte cou-

verte de cendres. » Le chef dit : « La femme qui y demeure n'a jamais eu d'enfants ; elle est stérile; son nom est Nyopakatala. » Masilo répliqua : « Et cependant je viens de voir deux enfants remarquablement beaux entrer dans cette hutte! » Le chef reprit : « La femme qui y demeure n'a pas d'enfants; elle est stérile. »

Pendant ce temps, les mères des corneilles étaient occupées à revêtir leurs enfants de leurs plus beaux habits et à les parer, les faisant belles pour que Masilo les épousât.

Quand il fut nuit, le chef se rendit en rampant vers la hutte de Nyopakatala; c'était une hutte qui n'avait pas même de porte; pour la fermer on devait entasser des pierres devant l'ouverture de la porte. Le mari s'arrêta à l'entrée de la hutte et entendit Nyopakatala causer avec ses enfants; ils riaient et se réjouissaient ensemble. Alors il avança sa tête pour mieux voir et dit en lui-même : « Quels beaux enfants! où donc Nyopakatala a-t-elle pu les trouver? Masilo m'a bien dit que deux enfants merveilleusement beaux sont entrés dans une hutte toute couverte de cendres; les

voilà, ce sont eux! » Puis il se mit à abattre les pierres qui fermaient l'entrée de la hutte. Nyopakatala s'écria : « Qui est là ? » Le mari répondit : « C'est moi, ma femme. » Il entra, mais les enfants avaient déjà eu le temps de se bien cacher. Nyopakatala fondit en larmes et dit : « Tu te ris de moi ; je vois bien que tu es venu pour te moquer de moi. » Le mari répondit : « Non ! je suis venu voir tes deux enfants. — Mes enfants ? depuis quand en ai-je ? où les aurais-je trouvés ? » Mais il insista, il insista et la supplia toute la nuit, enfin le cœur de Nyopakatala s'attendrit, elle lui présenta ses deux enfants et lui dit : « Ces deux enfants si beaux ne t'appartiennent pas ; ils ne sont qu'à moi ; ce sont des colombes qui me les ont donnés [1]. »

1. D'après les idées des Bassoutos et de tous les peuples Bantou, ces enfants appartiennent véritablement au mari de Nyopakatala ; nulle part plus qu'ici on ne reconnaît la valeur du principe de droit : *pater is est quem nuptiæ demonstrant*. Quand un homme a épousé une femme, avec son bétail, tous les enfants que

Le lendemain matin, le chef ordonna aux jeunes gens de bâtir une belle hutte pour Nyopakatala. Ils la bâtirent rapidement, l'arrangèrent aussi bien que possible et y ajoutèrent un grand *lapa*. Alors le chef prit un gros gourdin et se mit à assommer toutes les corneilles qui voletaient de tous côtés et cherchaient à s'enfuir, en criant : « Hoa! hoa! hoa! » Ils les assomma toutes avec son gourdin et jeta leurs cadavres sur un tas de fumier; puis il alla s'établir avec Nyopakatala dans la hutte qu'il venait de lui faire bâtir. Quant à Masilo il retourna chez lui pour chercher le bétail avec lequel il devait épouser Soyané [1]. Il ne tarda pas à

celle-ci mettra au monde appartiendront au mari, quand bien même il serait séparé de sa femme depuis des années. Il n'y a aucune honte pour un mari à reconnaître comme siens et à élever les enfants que sa femme aurait eus par l'adultère.

1. Chez les Bassoutos et les Bantous le mariage est au fond un véritable achat; le fiancé doit payer au père de sa fiancée un certain nombre de têtes de bétail (actuellement, dans le Basutoland, la moyenne est de vingt à trente).

revenir avec son bétail. On tua quelques têtes de bétail, on acheva les cérémonies de mariage et Masilo s'en retourna chez lui laissant sa femme chez ses beaux-parents [1]. Un jour il dit aux jeunes gens avec lesquels il avait été à la recherche de son épouse : « Partez aujourd'hui même et allez me chercher ma femme. » Les jeunes gens se mirent en route ; quand ils furent arrivés chez le père de Soyané, ils lui dirent : « Masilo nous a envoyés chercher Soyané. »

On se mit à moudre des quantités de sorgho, on tua beaucoup de têtes de bétail, on choisit des bœufs de somme pour porter

C'est alors seulement qu'il est marié légitimement. Cette coutume barbare, qui fut celle de la plupart des peuples de l'antiquité, donne lieu à beaucoup d'abus et est la source de nombreuses difficultés et de débats interminables. C'est un des plus grands obstacles à la civilisation des tribus africaines.

1. La coutume indigène veut qu'une jeune fille reste chez ses parents un certain temps après la cérémonie nuptiale. Ce n'est qu'au bout de quelques semaines ou même de quelques mois qu'elle se rend chez son mari.

les provisions de farine et de viande. Quand tout fut prêt, Nyopakatala appela les jeunes gens qui devaient accompagner Soyané et leur dit : « Si vous faites le moindre mal à ma fille, je le saurai aussitôt, car je verrai se briser les vases où elle avait coutume de manger et se déchirer les couvertures où elle couchait. Ne vous laissez pas détourner de votre chemin par une gazelle qui boite; quand même vous en verriez une qui boite et peut à peine se traîner, ne vous détournez pas de votre chemin pour lui donner la chasse [1]. » Alors les jeunes gens partirent avec Soyané, chassant devant eux les bœufs de somme [2] chargés de farine et de viandes.

Ils marchèrent, ils marchèrent, ils marchèrent longtemps ; un troupeau de gazelles

1. D'après une variante, ce sont les corneilles tuées par le père de Soyané qui deviennent l'instrument du malheur de la jeune fille, en se métamorphosant en un animal boiteux.

2. Avant l'arrivée des Européens vers 1833, les Bassoutos ne connaissaient pas le cheval et ne se servaient que de bœufs comme bêtes de somme; ils les montaient même comme des chevaux.

passa devant eux; l'une d'elle boitait fort bas et pouvait à peine se traîner : ils continuèrent leur route, sans s'en inquiéter. Des antilopes passèrent à leur tour; ils continuèrent leur route sans s'en inquiéter. Un peu plus loin, un nouveau troupeau de gazelles passa tout près d'eux; l'une d'elles boitait fort bas et se traînait avec peine sur ses genoux. Les jeunes gens dirent alors à Soyané : « Reste un instant ici, notre mère; nous allons vite tuer cette gazelle qui boite, et nous t'en ferons une couverture [1] dans laquelle nous pourrons te porter aisément sur notre dos. » Elle s'assit par terre et resta toute seule; en un instant ils avaient tous disparu à la poursuite des gazelles. Ils allèrent loin, bien loin; quand ils revinrent ils n'étaient plus des hommes comme auparavant, mais étaient devenus des *Mahéléthoumas* [2]. Ils se jetèrent sur les provisions

1. En sessouto *thari*. C'est une peau bien assouplie dans laquelle les femmes enveloppent leurs enfants pour les porter sur leur dos.

2. Les *Mahéléthoumas* sont une sorte de loups-garous; dans quelques autres contes ils jouent

de farine et de viande et les avalèrent en un instant; puis ce fut le tour des bœufs de somme qu'ils dévorèrent en un clin d'œil. Ils se jettèrent ensuite sur Soyané, en criant : « Héléthouma! nous allons te manger. » Aussitôt dit aussitôt fait; ils se saisirent d'elle et la dévorèrent. Mais son cœur s'échappa [1] et s'envola vers une troupe d'oiseaux qui passaient.

A ce moment même, sa mère, Nyopakatala, vit se briser les vases où Soyané avait coutume de prendre sa nourriture, et se déchirer les couvertures dans lesquelles elle dormait. Elle s'écria, en fondant en pleurs :

le même rôle qu'ici. Dans une autre version, ainsi que dans le conte zoulou de M. Callaway, ce ne sont pas des *Mahéléthoumas* qui causent le malheur de Soyané, mais un gros lézard vert, animal à demi légendaire, que les Bassoutos nomme *Mosélantja* (queue de chien). Voir le conte de *Mosélantja*, que nous donnons plus haut.

1. Cf. le conte de *Masilo et Masilonyané* donné plus haut, et celui du *Moshanyana Senkatana* (*Revue des traditions populaires,* 1888, p. 489).

« Hélas ! l'enfant que les colombes m'avaient donnée n'est plus ! »

Après avoir dévoré Soyané, les *Mahéléthoumas* redevinrent des hommes et continuèrent leur route. Quand ils furent arrivés au village de Masilo, ils lui dirent : « Hélas ! cher, ta femme a été dévorée par des *Mahéléthoumas*, pendant que nous étions à chasser une gazelle pour lui en préparer la peau. » Masilo pleura amèrement ; dans sa douleur il parcourait les vallées et les collines, cherchant partout la femme qu'il avait perdue.

A cette époque-là, la sœur de Masilo [1] se trouvait dans le village de son père, où elle était venue pour ses couches. C'était le temps des travaux des champs ; tout le monde était occupé aux champs, le village restait désert. Alors les oiseaux avec lesquels s'était envolé le cœur de Soyané dirent à Soyané : « Viens avec nous visiter le village de Masilo. » Elle consentit. Ils lui dirent encore : « Rassemblons du bois et portons-

1. D'une autre version la sœur de Masilo s'appelle *Pétchakanska* (la boiteuse) ; Soyané la guérit de sa claudication.

en à l'accouchée. » Ils rassemblèrent une grande quantité de bois ; mais Soyané, elle, n'y toucha pas. Ainsi chargés ils prirent leur vol et arrivèrent bien vite au village de Masilo ; ils s'abattirent devant la hutte de Masilo, en faisant : *ha ta ta ta ta ta ta*. Puis ils reprirent leur vol et entrèrent dans le *lapa*, ayant toujours Soyané avec eux ; ils dirent à la sœur de Masilo : « Apporte-nous ton enfant, nous aimerions le voir. » Ils le prirent et le regardèrent ; Soyané aussi le prit à son tour. La sœur de Masilo leur jeta des grains de sorgho, qu'ils mangèrent avidement, mais Soyané n'y toucha pas [1]. L'accouchée examinait Soyané avec une grande attention et se disait : « Que cet oiseau est beau ! ne serait-ce pas la femme de Masilo ? » Vers le soir, les oiseaux dirent : « Partons et retournons chez nous. » Alors ils s'envolèrent et retournèrent dans leurs nids.

Le lendemain, les oiseaux se dirent : « Au-

1. Une nouvelle mariée n'a pas le droit de rien manger chez son mari, avant qu'on ait tué pour elle le mouton ou la chèvre dit *ea kuai* (du tabac).

jourd'hui, faisons en sorte que Soyané reste chez Mamasilo [1]. Soyané leur dit : « Partons ! » Ils répondirent : « Rassemblons du bois. » Ils en rassemblèrent une grande quantité, mais Soyané n'y toucha pas. Puis, chargés de leurs bottes de branchages, ils prirent leur vol et se posèrent devant la hutte de Mamasilo, en faisant : *ha ta ta ta ta ta ta*. Ils y déposèrent leur charge et entrèrent dans le *lapa ;* ils dirent à la sœur de Masilo : « Apporte-nous ton enfant, nous aimerions le voir. » L'accouchée leur apporta son enfant ; ils le prirent un moment et le regardèrent. Soyané le prit, elle aussi, à son tour. Puis les oiseaux dirent : « Il nous faut aujourd'hui moudre du sorgho pour l'ac-

1. Mamasilo, c'est-à-dire « la mère de Masilo ». Quand une femme a eu un enfant, elle prend ordinairement le nom de cet enfant, précédé de la syllabe *Ma* (« mère de »). Le père prend également le nom de son enfant, précédé de la syllabe *Ra* (« père de »). Ainsi le père de Masilo s'appellera Ramasilo. C'est un usage auquel je me suis conformé dans la traduction de ces contes.

couchée ; qu'elle nous en donne et nous le lui moudrons. » Elle leur en apporta, ils l'eurent bien vite moulu ; pendant ce temps, d'autres balayaient devant la hutte et dans le *lapa*. Soyané continuait à tenir l'enfant. Quand les oiseaux eurent fini de moudre et de balayer, ils dirent : « Allons à la fontaine puiser de l'eau pour l'accouchée. » Ils y allèrent. Vers le soir, ils dirent : « Maintenant, il est temps de repartir et de retourner chez nous. » Ils s'envolèrent tous ensemble avec Soyané.

Un instant après Mamasilo revint des champs ; elle demanda à sa fille : « Qui a balayé devant la hutte ? — C'est moi. — Qui a moulu du sorgho et brassé du *yoala* ? — C'est moi », répondit encore sa fille. Quant à Masilo, c'est à peine s'il paraissait chez lui ; il était toujours à parcourir les collines et les vallées à la recherche de sa femme ; il était extrêmement maigre et dans sa douleur avait laissé croître démesurément ses cheveux [1].

1. Quand ils sont dans le deuil, les Bassou-

Le lendemain, les oiseaux se dirent les uns aux autres : « Aujourd'hui, il faut absolument que la femme de Masilo reste chez son mari ; nous sommes fatigués de tant travailler. » Alors ils dirent à Soyané : « Partons ; allons chez Mamasilo porter du bois à l'accouchée. » Ce jour-là la sœur de Masilo avait dit à son frère : « Reste aujourd'hui à la maison ; tu verras quelque chose de remarquable. Quand tout le monde aura quitté le village et sera occupé dans les champs, tu verras arriver une troupe d'oiseaux, parmi lesquels il y en a un merveilleusement beau. Moi, j'ai l'idée que c'est là ta femme. » Alors elle cacha Masilo dans sa hutte. Les oiseaux arrivèrent et se posèrent à terre devant la hutte, en faisant : *ha ta ta ta ta ta ta* ; puis ils entrèrent dans le *lapa* ; mais Soyané resta devant la porte et refusa d'entrer. La sœur de Masilo lui demanda : « Pourquoi restes-tu dehors ? » Soyané

tos se rasent les cheveux, puis ils les laissent croître sans plus se les couper, jusqu'à ce que leur deuil ait pris fin.

répondit : « Je n'entrerai pas ; aujourd'hui il y a quelqu'un de caché dans ta hutte. — Mais il n'y a personne. — Il y a quelqu'un ; j'en suis sûr. » Pendant ce temps les oiseaux avaient dit en secret à Masilo : « Il faut aujourd'hui t'emparer de ta femme ; nous sommes fatigués de venir chaque jour ici. » La sœur de Masilo répéta encore une fois : « Entre-donc ; il n'y a personne auprès de moi ; tu peux venir sans crainte, comme d'habitude. » Les oiseaux, eux aussi, la pressèrent d'entrer disant : « De quoi as-tu peur ? tu vois qu'il ne nous est jamais rien arrivé. » Soyané se laissa persuader et entra dans le *lapa ;* c'est là, dans un coin, que la sœur de Masilo avait caché son frère sous les nattes de son enfant.

Alors la sœur de Masilo prit de la viande et en donna à Soyané. Soyané la prit et fit semblant de la manger, mais en secret elle la recrachait [1]. La sœur de Masilo se dit : « Certainement que c'est bien là la femme de mon frère. » Les oiseaux restèrent long-

1. Voir note de la page 114.

temps auprès de l'accouchée, puis ils dirent : « Aujourd'hui, nous sommes venus pour la dernière fois ; apporte ton enfant que nous le saluions, puisque c'est aujourd'hui que nous allons vous quitter. » Soyané ajouta : « Dépêche-toi de l'apporter ; ne vois-tu pas que mes compagnes partent et vont me laisser en arrière. » La sœur de Masilo apporta l'enfant, et Soyané le prit et le regarda ; puis les oiseaux dirent : « Apporte-nous le pot de graisse de ton enfant, pour que nous nous graissions le corps [1]. » La sœur de Masilo leur apporta le petit pot de graisse de son enfant, et les oiseaux se graissèrent le corps. Puis ils dirent : « Maintenant partons ; il est temps de retourner chez nous. » Soyané s'écria : « Reprends ton enfant, que moi aussi je puisse partir ; dépêche-toi, ne vois-tu pas que mes compagnes vont me laisser en arrière. »

1. C'est la coutume des femmes du pays de se graisser tout le corps ; c'est le complément indispensable de toute toilette convenable. Le plus souvent on mélange à la graisse de l'ocre rouge calcinée.

Aussitôt Masilo s'élança hors de sa cachette et saisit l'oiseau par ses ailes ; ses plumes s'envolèrent de tous côtés et à la place de cet oiseau apparut Soyané, toujours fort belle, aussi belle qu'elle l'avait jamais été. Elle dit à Masilo : « Laisse-moi partir ; c'est toi qui as été cause de ma perte ; tes serviteurs se sont transformés en *Mahéléthoumas* et m'ont dévorée ; mais mon cœur s'est envolé vers les oiseaux. Laisse-moi retourner chez mes parents. » Mais Masilo répondit : « Non ! je ne veux pas te laisser partir. » Alors il rassembla les plumes qui jonchaient le sol et les jeta dans le feu où elles se consumèrent. En ce moment même, Nyopakatala, là-bas dans son village, vit les vases brisés redevenir comme neufs, et les couvertures déchirées redevenir comme neuves. Joyeuse, elle s'écria : « Aujourd'hui, mon enfant est de nouveau vivante. »

Le soir, quand Mamasilo revint des champs, elle fut tout étonnée de voir une belle jeune femme qu'elle ne connaissait pas. Elle demanda : « D'où vient cette jeune fille ? qui est-elle ? » Masilo lui répondit : « C'est ma femme, c'est Soyané. » Le len-

demain, il fit bâtir une hutte neuve et y cacha Soyané, sans que personne se fût aperçu de sa présence. Puis il ordonna de préparer une grande fête ; on abattit nombre de bœufs et l'on tua beaucoup de moutons ; chacun se demandait ce que cela signifiait.

Quand tout fut prêt, Masilo donna l'ordre d'étendre à terre des nattes de la hutte de sa mère jusqu'à celle qu'il avait fait bâtir. Quand les nattes eurent été étendues à terre, ainsi qu'il l'avait commandé, Masilo cria à haute voix : « Soyané, montre-toi. » Quand Soyané sortit de sa hutte et mit le pied sur les nattes ,le soleil s'obscurcit ; Masilo prit un grand collier de cuivre et le jeta à terre, aussitôt le soleil recommença de briller.

Les jeunes gens que Masilo avait envoyés chercher sa femme étaient pleins de frayeur et se demandaient : « D'où vient-elle donc ? Comment est-elle ici ? » Ce fut une grande fête, il y eut de grandes réjouissances ; les cœurs de tous étaient joyeux. On festoya jusque bien avant dans la nuit. Le lendemain, Masilo envoya des messagers dans tous les villages, avec ordre de dire à toute la

tribu : « Le chef vous convoque tous. » Les messagers partirent et convoquèrent toute la tribu ; ce fut une immense assemblée. Alors Masilo raconta tout ce qui s'était passé et interrogea les coupables ; ceux-ci durent bien avouer leur crime : « Il est vrai, chef, nous nous sommes transformés en *Mahéléthoumas* et nous avons dévoré ton épouse. » Masilo les fit tous mettre à mort. Ensuite, il vécut tranquillement avec Soyané jusqu'à la naissance de leur premier enfant ; puis ils allèrent visiter ensemble les parents de Soyané, et après y avoir passé quelque temps avec eux revinrent dans leur village.





L'OISEAU QUI FAIT DU LAIT [1].

Une femme, nommée Mamasilo, avait été bêcher son champ avec d'autres person-

1. En sessouto : *Sényamafi*. Je donne ici la version très complète que m'a fournie le vieux Moshé Mosétsé ; il y en a d'autres plus courtes et moins intéressantes. M. Callaway en donne dans ses *Nursery tales* (p. 99-104) une version zoulou, intitulée : *l'Homme et l'Oiseau ;* M. Theal en donne également deux autres versions, une cafre et une séchuana, qui diffèrent passablement de celle-ci (*Kaffir Folklore,* p. 29-38, 46-49). L'épisode de l'oiseau qui sauve les enfants se retrouve également dans un autre séchuana publié par Miss Meeuwsen dans le *Folk Lore Journal of South Africa* (1879, p. 12-15).

nes de son village [1]. Le soir, quand elle fut retournée à la maison, un petit oiseau vint se poser sur une motte au milieu de champ, et se mit à chanter : « Tsuidi! tsuidi! petit champ bêché par. Mamasilo; retourne en friche. » Alors le champ retourna en friche, comme si on ne l'avait jamais bêché. Le lendemain, quand Mamasilo revint vers son champ, elle ne put même reconnaître l'endroit où elle avait bêché la veille; tout était en friche. Elle recommença à bêcher avec ses compagnes; le soir, quand elle fut retournée à la maison, le petit oiseau revint et se mit à chanter : « Tsuidi! tsuidi! petit champ de Mamasilo, retourne en friche. » Les choses se passèrent exactement comme la veille.

Le lendemain, Mamasilo se dit : « Ce soir

1. Chez les Bassoutos les hommes s'occupent aujourd'hui des travaux des champs au moins autant que leurs femmes; mais jadis c'était surtout à ces dernières que revenait la plus grande partie de la tâche. Il en est actuellement encore ainsi chez les Cafres et chez un grand nombre de peuplades séchuanas,

il faut que je me cache pour découvrir la cause de tout cela. » Vers le soir, elle se coucha au milieu des mottes; ses compagnes la recouvrirent de terre, ne laissant à découvert qu'une de ses mains. L'oiseau arriva et se posa sur la main de Mamasilo, qu'il prenait sans doute pour une petite branche; il se mit à chanter : « Tsuidi! tsuidi! petit champ de Mamasilo, retourne en friche. » Alors la femme ferma sa main et se saisit de l'oiseau.

Puis elle se mit en route tenant l'oiseau bien ferme dans sa main. Tout en cheminant elle lui dit : « Je vais te piquer, je vais te piquer le petit derrière. » L'oiseau lui répondit : « Ne me pique pas, ne me pique pas le petit derrière; je veux te faire, je veux te faire du lait caillé [1]. » Alors l'oiseau lui fit du lait caillé dans la main; elle le mangea avec avidité. Arrivée chez elle, elle prit une tige de paille et se remit à dire à l'oiseau : « Je vais te piquer, je vais te piquer le petit

1. Les Bassoutos n'aiment pas le lait frais; ils le font presque toujours cailler avant de le manger.

derrière. » L'oiseau lui répondit : « Ne me pique pas, ne me pique pas le petit derrière; je veux te faire, je veux te faire du lait caillé, tu t'en rassasieras toi, ton mari et tes enfants. » Elle prit un vase d'argile, il le remplit de lait caillé, puis un second, un troisième, un quatrième; il remplit de lait caillé tous les vases qu'elle lui présenta. La femme s'en rassasia, avec toute sa famille.

Le lendemain, elle retourna à son champ; sa petite fille entra dans la hutte, prit l'oiseau et lui dit : « Je vais te piquer, je vais te piquer le petit derrière. » Le petit oiseau lui répondit : « Ne me pique pas, ne me pique pas le petit derrière; je veux te faire, je veux te faire du lait caillé; tu en mangeras avec tes petites amies. » La petite fille lui apporta plusieurs vases d'argile; il les remplit tous de lait caillé, elle en mangea à satiété avec les fillettes du village. Le soir, quand la mère revint au logis, elle demanda : « Qui est-ce qui a ouvert la porte de la hutte ? » La petite fille répondit : « C'est moi, j'ai été chercher de la nourriture pour mon petit frère. » Mais elle se garda bien de dire ce qu'elle avait fait de l'oiseau. Sa mère lui dit alors : « Il ne te

faut plus entrer dans la hutte; je mettrai la nourriture de ton petit frère dans un vase que je placerai dans le *lapa.* »

Le lendemain, elle se rendit, comme d'habitude, à son champ. La petite fille entra dans la hutte, prit l'oiseau et dit : « Je vais te piquer, je vais te piquer le petit derrière. » L'oiseau lui répondit : « Ne me pique pas, ne me pique pas le petit derrière ; je veux te faire, je veux te faire du lait caillé; tu en mangeras avec tes petites amies. » Mais cette fois la petite fille prit l'oiseau et le porta dans le *lapa,* pour le faire voir aux autres fillettes. Celles-ci se pressèrent pour le voir; elle lui dit de nouveau : « Je vais te piquer, je vais te piquer le petit derrière. — Ne me pique pas, ne me pique pas le petit derrière ; je veux te faire, je veux te faire du lait caillé ; tu en mangeras avec tes petites amies. » Comme toujours, l'oiseau remplit de lait caillé les vases qu'on lui présentait. Puis il fut pris du désir de revoir son pays et dit : « Je veux chanter un chant de chez nous. » Il se mit à chanter au milieu du *lapa*, disant : « Quand je suis chez moi, je saute, je saute ainsi. » Il sautait et lissait son plumage en

disant : « Quand je suis chez moi, c'est ainsi que je fais. »

Tout à coup, une des petites filles s'écria : « Voyez, c'est maintenant qu'on revient des champs. » Vite elles reportèrent l'oiseau dans la hutte et le replacèrent dans sa cachette. Mamasilo demanda à la petite fille : « Qu'était-ce donc que tout ce bruit ? » Elle répondit : « Je jouais avec mes amies. » Le lendemain, lorsque la mère fut aux champs, la petite fille entra de nouveau dans la hutte et se saisit de l'oiseau. Celui-ci lui dit : « Hier, la poussière nous a étouffés dans le *lapa;* allons au grand air aujourd'hui. » La petite fille le porta dehors et fit apporter les vases d'argile, puis elle lui dit : « Je vais te piquer, je vais te piquer le petit derrière. — Ne me pique pas, ne me pique pas le petit derrière ; je veux te faire, je veux te faire du lait caillé ; tu en mangeras avec tes petites amies. » Il remplit tous les vases qu'on lui avait apportés ; les enfants mangèrent jusqu'à ce qu'ils furent rassasiés. Puis on chanta, on chanta beaucoup. Le soir, la mère interrogea encore la petite fille ; mais celle-ci continuait de lui cacher ce qu'elle faisait de son oiseau.

Le lendemain, lorsque tout le monde fut aux champs, la petite fille prit encore l'oiseau dans la hutte; celui-ci lui dit : « Hier il y avait beaucoup de poussière devant le *lapa;* allons aujourd'hui en dehors du village. » Il se fit porter loin, bien loin des huttes, tout près d'un fourré d'arbres. Il chanta, il chanta longtemps, tout à coup le ciel se couvrit de nuages noirs effrayants. Alors l'oiseau s'envola et se réfugia dans le fourré au milieu des autres oiseaux. Les enfants prirent des pierres et les lançèrent contre l'oiseau ; mais tout fut inutile, il ne voulait pas revenir à eux.

Pendant qu'ils étaient ainsi occupés, il survint un terrible ouragan; les enfants ne savaient où se mettre pour y échapper. Alors apparut un immense oiseau, nommé *Tlatlasollé* [1] ; il se posa au-dessus des enfants et les couvrit de ses ailes comme une poule ses poussins. Une violente grêle se mit à tomber, si forte qu'elle brisait même les arbres ; mais, protégés par le grand oiseau, les enfants n'en reçurent aucun mal. Quand

1. L'oiseau *Tlatlasollé* est purement fabuleux.

l'orage eut passé, l'oiseau s'envola, les emportant sur ses ailes ; il alla bien loin et les déposa dans son nid pour les élever.

Pendant ce temps, dans leur village, on ne savait ce qu'ils étaient devenus ; on les cherchait partout de village en village ; partout on recevait même réponse : « Nous ne les avons pas vus. » Quelqu'un cependant ajouta : « Pour moi, je les ai vus là-bas qui chantaient. » On courut à l'endroit indiqué, mais on n'y trouva plus personne. Parmi les enfants disparus il y en avait de tous les âges ; les uns encore à la mamelle, que leurs sœurs portaient sur leur dos, d'autres qui marchaient déjà, d'autres plus grands encore. Des années se passèrent sans qu'on entendit plus parler d'eux. L'oiseau prenait toujours soin d'eux ; quand il en fut temps il les fit tous successivement passer par les rites de la circoncision [1].

1. A un certain âge (aujourd'hui de treize à seize ans) les garçons sont circoncis et ont à passer par une longue initiation de trois à cinq mois. Pendant ce temps ils vivent ensemble dans une hutte écartée, nommée *mopato*, sous la surveillance de

Lorsque tous eurent été circoncis et furent arrivés à nubilité, l'oiseau les prit et les plaça de nouveau sur ses ailes, puis il s'envola avec eux bien haut dans l'espace. Tout en volant il disait : « Ces enfants d'où sont-ils ? Les uns sont de chez Pédipédi, d'autres de chez Sénokonoko, d'autres de chez Pédipédi-oa-khoutou, les autres de chez Sénokonoko-sea-bina-sea-le-theta. » C'était l'heure où le bétail paissait dans les champs ; les bergers se demandaient : « Qu'est-ce que cela ? quel est cet oiseau ? que dit-il ? » L'oiseau continuait à chanter dans les airs, nommant tous les villages dont venaient les enfants qu'il avait enlevés. Les bergers, pris de frayeur, s'enfuirent avec le bétail du côté de leurs

quelques hommes. Quand ils en sortent, ils ont atteint la maturité aux yeux des indigènes et sont dorénavant considérés comme des hommes faits. Les jeunes filles ont également à subir une initiation analogue. Il est bien difficile de savoir au juste ce qui se passe pour les uns et pour les autres, les initiés seuls ayant le droit de pénétrer dans l'enceinte. Tout ce qui s'y fait doit être gardé secret.

villages. Ils s'écrièrent : « Un oiseau a plané au-dessus de nos têtes ; il nous a appelés par nos noms et nommé nos différents *diboko* [1]. » Ils avaient à peine fini de parler que quelqu'un se mit à crier : « Écoutez donc, le voilà qui parle. » Ils le virent arriver en chantant ses *thoko* [2] et disant : « C'est moi qui suis *Tlatlasollé*. » De tous les villages environnants on accourait en foule pour le voir. Alors l'oiseau descendit près du village du chef et se posa à quelque distance. En apercevant les enfants les gens se demandaient : « Ces enfants, de qui sont-ils ? » Les

1. Le *seboko* (au pl. *diboko*) est le nom du clan auquel appartient un certain individu ; généralement c'est un nom d'animal, ainsi : *Mokuéna* (de *kuéna,* crocodile), *Motaung* (de *tau,* lion), etc. A rapprocher du *totem* de l'Amérique du Nord.

2. Le *thoko* est le chant de louanges qu'un guerrier compose lui-même pour célébrer ses exploits; parfois on le compose pour lui, surtout quand c'est un chef. Le nom cité plus haut : Sénokonoko-sea-bina-sea-le-theta est, en réalité, un *thoko ;* la phrase qui suit le nom de Sénokonoko est le commencement de son chant de louanges

uns disaient : « Ce sont ceux de chez Sénokonoko, ou ceux de chez Sébilo. » D'autres disaient : « Non pas! ce sont ceux de chez nous. »

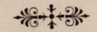
Alors l'oiseau dit : « Étendez à terre des nattes de joncs, que toute la place au centre du village en soit couverte. » On se hâta d'étendre des nattes à terre, la place du village en fut bientôt toute couverte. L'oiseau se remit à voler en disant : « Ces enfants d'où sont-ils ? N'y a-t-il personne ici qui les réclame ? » Puis il alla se poser sur le pieu qui est à l'entrée du parc des bestiaux, au-dessus des nattes de paille qu'on avait étendues à terre. Alors il secoua ses ailes et fit tomber à terre sur les nattes un grand nombre des fillettes qu'il avait enlevées; c'était aujourd'hui des jeunes filles nubiles. Il secoua ses ailes une seconde fois et fit encore tomber à terre un grand nombre de jeunes filles; il secoua ses ailes une troisième fois; cette fois toutes les fillettes perdues étaient là, grandies et arrivées à nubilité. Les plus grandes reconnaissaient encore leurs pères et leurs mères, mais toutes, effrayées, se mettaient à pleurer.

Alors l'oiseau reprit son vol et alla se poser un peu plus loin ; il secoua ses ailes et en fit tomber toute une troupe de jeunes gens; il secoua ses ailes une seconde fois encore et une troisième fois ; tous les jeunes garçons disparus étaient là, il n'en manquait aucun; la place du village était toute remplie des enfants amenés par l'oiseau *Tlatlasollé.*

Leurs parents se demandaient : « Comment ferons-nous, puisque nous ne pouvons reconnaître quels sont nos enfants et que ceux-ci ne peuvent pas non plus nous reconnaître ? » Alors l'oiseau mit ensemble tous les enfants d'une même famille. Comme l'aîné pouvait reconnaître ses parents, il leur amenait ses frères et sœurs en disant : « Mon père, voilà mes frères et sœurs; voici un tel, voici un tel, etc. » L'oiseau les rendit ainsi tous à leurs parents; chacun retrouva son père et sa mère, et sa maison. Ce fut une joie générale.

Le lendemain, Sénokonoko convoqua une assemblée de toute sa tribu. Quand la tribu fut assemblée, il demanda : « Comment faut-il récompenser cet oiseau ? » Alors les

chefs, les sous-chefs et les conseillers, tous les pères et mères des enfants perdus, répondirent tous : « Il faut lui donner du bétail. » Le chef demanda : « Comment fera-t-il pour l'emporter chez lui puisqu'il vole dans les airs ? » Les gens répondirent : C'est nous qui conduirons son bétail chez lui. » Ainsi fut fait ; l'oiseau volait en avant pour montrer la route et les hommes du village conduisaient son bétail. Le bétail arriva ainsi dans la demeure où demeurait l'oiseau ; le grand parc à bestiaux en fut rempli, tant était grande la quantité de bœufs et de vaches qu'on lui avait donnés. Alors les hommes qui avaient conduit le bétail retournèrent chez eux. A partir de ce moment l'oiseau *Tlatlasollé* devint leur ami ; il allait souvent leur faire visite dans leur village et eux à leur tour venaient le visiter dans la forêt où il demeurait.





MODISA-OA-DIPODI [1].

Il y avait une fois une jeune fille nommée Modisa-oa-dipodi ; toute sa famille lui voulait du mal. Ses sœurs se marièrent les unes après les autres ; elle resta seule à la maison. Un jour, sa mère lui dit : « Prends du sorgho, mouds-le et cuis du pain. » Elle prit du sorgho, le moulut [2] et se mit à cuire ;

1. Ce conte, un des plus jolis de ma collection, m'a été fourni par M. Dieterlen, qui l'a recueilli de la bouche d'une chrétienne indigène nommée Francina. *Modisa-oa-dipodi* signifie : « gardeuse de chèvres ».

2. Les femmes Bassoutos se servent pour moudre d'une grande pierre plate fort dure, sur

quand le pot commença à bouillir, elle y jeta sa farine et la remua longtemps avec un bâton, puis elle sortit le pain du pot [1]. Quand elle eut fini elle prit le bâton avec lequel elle avait remué la farine, enleva avec ses doigts la pâte qui y restait et se mit à la manger. Alors sa mère lui arracha le bâton des mains et l'en frappa violemment sur la tête, en lui disant : « Ce n'est pas à une petite fille à manger le bétail que nos enfants nous ont procuré [2]. »

laquelle elles écrasent leur grain au moyen d'une autre pierre ronde plus petite. C'est un travail très fatigant, qu'elles ont à recommencer jour après jour. Avant l'arrivée des Européens, les Bassoutos ne connaissaient que le sorgho ; aujourd'hui, ils se nourrissent en grande partie de maïs et de froment.

1. Ce n'est pas du pain comme le nôtre, mais une sorte de bouillie épaisse et lourde, plus consistante que la *polenta* italienne.

2. La mère en veut à sa fille de ce qu'elle ne soit pas mariée. Quand une fille se marie les parents reçoivent comme prix d'achat un certain nombre de têtes de bétail. Modisa-oa-dipodi profite de la richesse qu'ont procurée à ses pa-

Modisa-oa-dipodi resta là, à pleurer amèrement ; sa grand'mère l'appela et lui donna à manger. Un autre jour, la femme de son frère l'appela et lui dit : « Modisa-oa-dipodi, prends du sorgho, mouds-le et cuis du pain. » Elle prit du sorgho, le moulut, le mit sur le feu et remua avec son bâton. Quand le pain fut cuit, elle prit avec ses doigts la pâte qui restait attachée au bâton, et allait la porter à sa bouche, quand sa belle-sœur lui arracha le bâton des mains et l'en frappa violemment sur la tête, en lui disant : « Ce n'est pas à une petite fille à manger le bétail que nos enfants nous ont procuré. » Alors, sa grand'mère l'appela : « Modisa-oa-dipodi, viens ici. » La jeune fille y alla, mangea la nourriture que lui donna sa grand'mère et dormit dans la hutte. Elle n'avait pas même une couverture dont elle pût se vêtir.

Un autre jour, ses parents formèrent un plan pour la faire mourir. Sa mère l'appela

rents celles de ses sœurs qui se sont mariées, tandis que n'étant pas mariée elle n'a pas encore procuré à ses parents une seule tête de bétail.

et lui dit : « Modisa-oa-dipodi, prends du sorgho, mouds-le et cuis du pain. » Modisa-oa-dipodi moulut le sorgho et fit du pain; quand il fut cuit elle prit la pâte qui restait attachée au bâton et elle allait la porter à la bouche, quand sa mère là frappa violemment, en disant comme auparavant : « Ce n'est pas à une petite fille à manger le bétail que nos enfants nous ont procuré. » Comme Modisa-oa-dipodi sortait de la hutte en pleurant, ses parents la poursuivirent jusque bien loin hors du village, la frappant à coups de bâton et lui jetant des pierres; ils la firent même poursuivre par leurs chiens.

Alors elle se mit à marcher droit devant elle; elle marcha tout le jour, tout le jour, tout le jour. Quand elle fut fatiguée elle s'assit à terre pour se reposer; elle vit de la nourriture qui paraissait là devant elle. Elle se dit : « Non; je ne toucherai pas à ces mets; ceux à qui ils appartiennent pourraient me tuer. » Elle se releva et continua sa route, sans y avoir touché; elle marcha longtemps, longtemps. Quand elle se sentit fatiguée elle s'assit pour se reposer; les mets

qu'elle avait vus reparurent devant elle. Elle se releva et partit sans y toucher, en se disant : « Ceux à qui ces mets appartiennent pourraient bien me tuer à leur arrivée, si je me permettais d'y toucher. » Elle continua de marcher longtemps encore. Quand le soleil fut près de se coucher elle se sentit fatiguée et s'assit à terre ; les mets reparurent encore devant elle. Cette fois elle se dit : « Tant pis ! cette fois j'en mangerai de ces mets-là, quand même ceux auxquels ils appartiennent viendraient me tuer. » Elle prit de l'eau et se lava les mains, puis se mit à manger. Quand elle eut fini de manger, elle se releva et continua de marcher longtemps encore, jusque bien après le coucher du soleil ; alors elle se coucha à terre et s'endormit au milieu de la steppe [1].

1. Le mot *steppe* me semble mieux qu'un autre convenir aux vastes plaines non boisées, qui s'étendent au nord des Drakensberg. Le Basutoland proprement dit est très montueux et coupé de ravins et de collines ; mais plus au nord ce n'est qu'une vaste plaine. Nulle part il n'y a d'arbres ou de forêts.

Le lendemain, à son réveil, il y avait de nouveau de la nourriture et de l'eau là devant elle. Elle prit l'eau et se lava, prit les mets et les mangea. Quand elle eut fini elle partit et marcha longtemps, bien longtemps. Quand elle fut fatiguée, elle s'assit à terre; les mets reparurent devant elle comme toutes les autres fois; elle se lava les mains et les mangea. Quand elle eut fini de manger, elle partit et se remit à marcher; elle marcha longtemps, longtemps, longtemps; enfin elle arriva auprès d'un marécage où croissaient des herbes flexibles, elle en cueillit et s'en tressa une robe, elle en cueillit encore et s'en tressa une couverture [1]. Quand elle eut finit elle s'assit; les mets et l'eau reparurent devant elle comme

1. Le vêtement des femmes païennes se compose encore, comme jadis, d'une robe assez courte de peau de bœuf et d'un manteau ou couverture également en peau. Quand on fait toilette on enduit ces peaux d'une couche épaisse de graisse mélangée d'ocre rouge. Certaines de ces robes sont très joliment ornées de brillants boutons de métal ou de perles multicolores.

auparavant. Elle en mangea comme toujours et se remit en marche; elle marcha de nouveau longtemps, longtemps, longtemps.

Enfin, elle arriva au sommet d'une petite colline et vit une hutte bien loin au milieu de la plaine. Elle dit : « Enfin, voilà une hutte. » Elle se remit en marche et finit par arriver auprès de cette hutte ; elle approcha et vit que c'était une hutte fort grande et très belle en dedans et en dehors; mais elle n'y vit personne. Toute étonnée, elle se dit : « Qu'est-ce que cela signifie qu'il n'y ait personne dans cette hutte et qu'elle soit ainsi tout isolée? » Elle en fit encore une fois le tour, toujours sans voir personne, et se demandant à qui la hutte pouvait bien appartenir. Elle s'assit à terre devant la hutte, en se disant : « Tant pis ! je puis aussi bien rester ainsi dehors » Elle vit un petit feu qui venait de paraître devant elle, et elle resta assise jusqu'au coucher du soleil en se chauffant au feu. Les mets reparurent devant elle comme d'habitude, et elle en mangea comme toujours.

Alors elle se sentit prise d'un fort sommeil et s'endormit là, devant la hutte. Pendant

son sommeil quelqu'un la prit, sans qu'elle s'en aperçût, et la porta dans la hutte, où il la coucha sur de magnifiques fourrures. C'était le maître de la hutte qui la portait ainsi. Elle dormit toute la nuit. Quand il fit jour, elle s'étonna de se trouver là et se demanda : « Qui donc a pu m'apporter ici? Que dira le maître de ces fourrures, s'il m'en voit revêtue? » Alors elle sortit de la hutte et alla chercher sa couverture d'herbes tressées et sa robe d'herbes tressées, dont elle se revêtit. Elle demeura là tout le jour en attendant le retour du maître de la hutte et du possesseur de ces belles fourrures; mais elle ne vit rien. Le matin et l'après-midi, les mets reparurent devant elle comme d'habitude. Le soir, elle s'assit de nouveau devant la hutte comme le jour précédent; le feu reparut de nouveau, ainsi que les vivres accoutumés; elle en mangea et puis se sentit prise d'un fort sommeil et s'endormit là, devant la hutte. Alors quelqu'un la prit, sans qu'elle s'en aperçût, la porta dans la hutte et la coucha sur les belles fourrures. Mais cette fois le maître de la hutte eut bien soin de brûler sa robe et sa couver-

ture d'herbes tressées. Elle dormit toute la nuit.

Le lendemain, à son réveil, elle s'écria : « Comment ! qui donc a pu m'apporter ici? Que va dire le maître de ces belles fourrures? » Alors elle se hâta de sortir pour chercher sa robe et sa couverture d'herbes tressées; mais cette fois elle ne les trouva plus. Alors elle se dit : « Tant pis ! cela ne fait rien. » Puis elle rentra dans la hutte, prit une robe de peau et s'en revêtit, et une couverture de fourrure dont elle se couvrit. Elle demeura ainsi dans cette hutte, jusqu'à ce qu'un jour elle s'aperçut qu'elle était enceinte, sans savoir comment cela s'était fait. Elle se dit alors : « Comment est-il possible que je sois enceinte, alors qu'aucun homme ne vit avec moi dans cette hutte? D'où me vient ma grossesse? » Cependant cela ne l'effrayait pas ni ne l'inquiétait plus ; elle vécut ainsi heureuse dans sa hutte jusqu'au jour de ses couches. Le jour où elle devait accoucher, à son réveil, elle s'aperçut qu'elle avait pendant son sommeil mis au monde un petit garçon, dont tout le côté droit, du haut jusqu'en bas, était de fer brillant.

Elle vécut longtemps dans cette hutte, sans jamais voir son mari, seule avec son enfant; l'enfant, par contre, connaissait et voyait journellement son père, sa grand'mère, toute sa parenté, sans que Modisa-oa-dipodi les vît jamais [1].

Quand l'enfant eut un peu grandi, Modisa-oa-dipodi dit un jour : « Je suis bien seule; si seulement je pouvais retourner chez moi, pour demander à ma grand'mère de me donner une petite fille pour me tenir compagnie. » Le mari de Modisa-oa-dipodi entendit ce que disait sa femme; le jour suivant, à son réveil, elle s'aperçut que tout était préparé pour son voyage; rien ne manquait de ce qui lui serait nécessaire en route : le petit pot de graisse de son enfant, la natte qui devait la protéger des rayons du soleil [2], le bâton dont elle se ser-

1. On trouve une situation identique dans le conte de *Boulané et Senképeng* qui, d'ailleurs, a beaucoup de ressemblances avec celui-ci.

2. Quand elles voyagent avec leurs petits enfants les femmes Bassoutos se servent volontiers d'une natte de joncs en guise de parasol.

virait pour marcher, tout s'y trouvait. Elle comprit, en voyant tout cela, qu'elle pouvait aller; elle mangea, puis elle prit le pot de graisse de l'enfant, ainsi que la natte et son bâton de voyage; quant à la nourriture elle n'en prit pas avec elle. Alors elle se mit en route; mais cette fois le chemin fut beaucoup plus court que lorsqu'elle était venue; elle ne mit qu'un jour pour arriver jusque chez ses parents. Quand ceux-ci l'aperçurent ils se réjouirent de la revoir et se dirent : « Modisa-oa-dipodi doit être devenue la femme d'un chef, puisque elle est si magnifiquement vêtue. » Son père, sa mère, ses frères vinrent la saluer avec empressement, mais elle se détourna d'eux et se rendit tout droit chez sa grand'mère.

Sa mère la supplia longtemps de venir chez elle; mais Modisa-oa-dipodi refusa même de la saluer, se souvenant de ce qui s'était passé. Elle dit à sa grand'mère : « Grand'mère, je suis venue te demander de me donner une fillette pour me tenir compagnie, car je vis toute seule. » Sa grand'mère lui répondit : « Tu n'as qu'à la prendre; elle ira avec toi. » Modisa-oa-dipodi resta

quelques jours chez sa grand'mère, puis elle partit pour retourner chez son mari avec la fillette que lui avait donnée sa grand'mère. Elles marchèrent, elles marchèrent tout le jour; quand elles s'assirent pour se reposer des mets parurent devant elles. La petite fille s'écria : « Ces mets d'où sortent-ils donc? » Modisa-sa-dipodi la gronda et lui dit : « Tais-toi, tu ne sais rien; mange seulement, chérie. » Elles en mangèrent ensemble.

Elles se remirent en route et marchèrent encore longtemps, bien longtemps. Modisa-oa-dipodi dit : « Reposons-nous un peu; nous ne tarderons pas à arriver chez nous. » Elles s'assirent à terre, et les mets parurent de nouveau devant elles. La petite fille demanda de nouveau comme la première fois : « Modisa-oa-dipodi, d'où viennent ces mets-là? qui te les envoie? » Modisa-oa-dipodi la gronda et lui dit : « Tais-toi et ne m'interroge plus à ce sujet. » Elles mangèrent et, quand elles furent rassasiées, se remirent en route; elles marchèrent longtemps, longtemps encore, et finirent par arriver en vue de la hutte solitaire. Modisa-oa-dipodi dit à

la petite fille : « Vois-tu cette hutte là-bas, au milieu de la plaine? C'est là que nous allons; c'est là chez moi. » Elles continuèrent à marcher et arrivèrent bientôt à la hutte. Elles trouvèrent que tout était déjà préparé pour les recevoir; elles entrèrent dans la hutte et s'y assirent. Quant à l'enfant de Modisa-oa-dipodi il sortit pour aller saluer son père et sa grand'mère. La petite fille demanda : « Modisa-oa-dipodi, où donc est allé ton enfant? » Modisa-oa-dipodi lui répondit : « Il est allé vers son père et sa grand'mère pour les saluer. » Puis elles se couchèrent et s'endormirent.

Le lendemain Modisa-oa-dipodi dit : « Puisque nous sommes maintenant deux, il ferait bon avoir un petit champ pour y cultiver du maïs. » Ayant ainsi parlé elle sortit, et, regardant du côté de la montagne, elle vit qu'un petit champ y était apparu, au bas de la pente. Elle dit à la petite fille : « Vois donc, ma chérie! il y a là-bas, un petit champ au bas de la montagne. Si nous y allions maintenant! Mais comment ferons-nous pour le cultiver, puisque nous n'avons point de houe et que nous n'avons non plus pas de

semence? » A peine avait-elle parlé qu'elle vit une houe dressée contre la hutte, et devant la houe un petit sac plein de semence de maïs. Alors elle dit à la petite fille : « Prends le petit sur ton dos, et allons bêcher notre champ. » La fillette prit l'enfant sur son dos, et elles partirent ensemble. Modisa-oa-dipodi piocha son champ et l'ensemença; vers le soir elle avait déjà fini; alors elle dit à la petite fille : « Retournons à la maison! charge-toi de l'enfant et partons. » Quand elles arrivèrent elles trouvèrent que leur nourriture était déjà toute préparée, elles n'avaient qu'à se mettre à manger.

Le lendemain Modisa-oa--dipodi dit à la petite fille : « Qu'allons-nous faire aujourd'hui, puisque hier nous avons déjà fini notre champ? Si seulement nos pouvions en trouver un plus grand! » Elle sortit et regarda du côté où elles avaient travaillé la veille et y aperçut un champ passablement plus grand; elle appela la petite fille et lui dit : « Il y a maintenant un assez grand champ à l'endroit où nous avons bêché hier. Mais si nous avons un houe, où trouverons-nous la semence nécessaire? » A peine avait-

elle parlé qu'un sac plein de semence apparut devant elle. Elle dit à la petite fille : « Prends l'enfant sur ton dos, ma chérie, et allons à notre champ. » Elles y arrivèrent et Modisa-oa-dipodi dit à la petite : « Vas à la maison et dis à haute voix : Il n'y a plus de semence. »

La petite fille se mit à courir du côté de la hutte ; lorsqu'elle arriva à un endroit d'où elle pouvait l'apercevoir, elle vit des grands troupeaux de bœufs et de moutons, une foule d'hommes et de femmes, tout un grand village. La petite fille fut si effrayée qu'elle en tomba par terre ; les gens des villages accoururent vite à son secours, en s'écriant : « Hélas ! la sœur de notre mère est tombée par terre ! » Ils la relevèrent et la conduisirent au village. Elle entra chez Modisa-oa-dipodi ; elle vit que le *lapa* était plein de monde et qu'on y cuisait des masses de viande. Puis on lui dit d'entrer dans la hutte. Elle y trouva le mari de sa sœur ; c'était un bel homme, couvert de beaux vêtements comme ceux d'un chef, et qui avait un côté de son corps tout en fer brillant [1]. Le chef lui dit :

1. Il est assez difficile de savoir si le conteur

« Retourne aux champs; prends-y mon enfant et charge-toi aussi de la houe de ta sœur. » Il lui donna des gens pour l'accompagner et lui défendit de rien dire à sa sœur de ce qu'elle avait vu; elle n'avait à dire que ceci : « Il n'y a plus de semence; retournons à la maison. »

Alors la petite fille partit en courant de toutes ses forces et fut bien vite arrivée vers sa sœur; elle lui dit : « On m'a dit qu'il n'y a plus de semence; donne-moi ton enfant et retournons à la maison. » Puis elle ajouta : « Donne-moi ta houe; c'est moi qui la porterai. » Sa sœur lui répondit : « Tu t'es déjà chargée de l'enfant; laisse-moi porter la houe. » Mais la petite fille insista et prit aussi la houe; elles partirent ainsi pour retourner chez elles. Quand elles arrivèrent en vue du grand village, Modisa-oa-dipodi

entend qu'un côté du corps du chef était vraiment en fer, ou plutôt qu'un côté de son corps avait la couleur ou l'apparence brillante du fer. Le sessouto permet d'entendre l'un aussi bien que l'autre. La première explication me semble la meilleure.

s'écria : « Qu'est-ce que cela ? », et tomba à terre de saisissement. Les gens du village accoururent en criant : « Hélas ! notre mère est tombée ; elle s'est fait du mal. » Ils la relevèrent et la conduisirent chez elle ; quand elle entra dans son *lapa*, elle vit un homme fort beau qui y était assis. Elle s'écria : « Ah ! quel bel homme », puis elle ordonna à sa sœur de déposer son enfant à terre ; l'enfant se hâta de courir vers son père, auquel il ressemblait tout à fait. Le chef demanda à Modisa-oa-dipodi : « Modisa-oa-dipodi qui est ton mari ? » Elle répondit : « Je ne le connais pas. » Le chef lui dit : « C'est moi qui suis ton mari. » Ils vécurent alors ensemble dans la joie.

Un jour le mari de Modisa-oa-dipodi lui dit : « Consens-tu à ce que j'envoie la famine sur le village de tes parents ? » Elle répondit : « Oui, certainement, j'y consens. » Son mari donna alors à tous ses gens l'ordre de rassembler de grandes quantités de sorgho ; puis il fit régner une grande sécheresse sur tout le pays [1]. Il y eut une grande famine

1. Comparez le pouvoir tout semblable qu'a

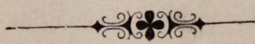
dans le village des parents de Modisa-oa-dipodi; ceux-ci apprirent qu'il y avait beaucoup de grain dans le village de Modisa-oa-dipodi. Alors ses frères vinrent la visiter; elle les reçut fort bien et les nourrit fort bien aussi; à leur retour ils dirent : « Il y a une grande quantité de grain chez Modisa-oa-dipodi; il faut que nous y allions tous acheter du sorgho. »

Les gens du village préparèrent leurs bœufs de somme et partirent ensemble; on les reçut fort bien et on leur donna beaucoup à manger. Mais le mari de Modisa-oa-dipodi dit à ses serviteurs : « Vous remplirez tous leurs sacs de fiente séchée; mais vous rem-

Boulané dans le comte de *Boulané et Senképeng.* Le surnaturel de ce conte est à remarquer : si le mari de Modisa-oa-dipodi sort de dessous la terre, et que tout ce qu'il lui donne vient du même lieu. C'est que pour les Bassoutos la divinité n'habite pas le ciel, mais demeure sous terre. Leurs dieux ne sont, en effet, que les mânes de leurs ancêtres. Dans le conte zoulou de *Utombi-Yapansi* (Callaway, pp. 307 sqq.), on remarquera un trait tout pareil, ainsi que dans d'autres de ce recueil.

plirez de beau sorgho le sac de la grand'mère de Modisa-oa-dipodi, surtout n'y mettez pas de fiente. » Les serviteurs firent ainsi ; ils remplirent tous les sacs de fiente séchée et, tout en haut des sacs, ils versèrent un peu de sorgho. Puis Modisa-oa-dipodi donna aux gens de son village des provisions pour la route, du pain, des *dipabi* [1], etc.; ils partirent tous joyeux. Arrivés chez eux ils ouvrirent leurs sacs et virent qu'ils ne contenaient que de la fiente de vache ; comme ils n'avaient rien à manger, ils ne tardèrent pas à mourir de faim. Seule la grand'mère de Modisa-oa-dipodi ne mourut pas. Quand tous les gens du village furent morts, Modisa-oa-dipodi la fit chercher et la recueillit chez elle.

1. Les *dipabi* sont faits de maïs grillé moulu, très fin et assaisonné de sel. Les Bassoutos s'en nourrissent en voyage ou à la guerre.





ŒUF [1].

Il y avait une fois un chef dont les femmes ne mettaient au monde que des filles; un jour, une d'elles accoucha d'un œuf, gros comme celui d'une autruche. Le père prit l'œuf et le serra. Un jour, longtemps après, il alla à une fête de chant chez un autre chef. Il y vit une fille de ce chef qui lui plut extrêmement; alors il dit au père de la jeune fille : « Ta fille me plaît beaucoup; il faut que je la prenne en mariage pour mon fils. »

1. En sessouto *Léhé*. L'idée mère de ce conte, un œuf devenant homme, se retrouve dans le conte de *Séétételané*. Je ne connais pas de variante de ce conte, qui est au nombre de ceux que je dois à M. et à Mme Dieterlen.

Il alla chez lui chercher le bétail avec lequel il devait épouser cette jeune fille ; puis il l'emmena chez lui. Il lui bâtit une hutte et l'y établit en compagnie de ses filles à lui [1].

Des années s'écoulèrent sans que la jeune fille vît jamais son mari ; elle continuait à vivre seule avec les filles de sa belle-mère. Une année, comme on bêchait les champs et comme on les ensemençait, la semence vint à manquer ; le chef envoya une de ses filles en chercher chez lui. Comme elle entrait dans le *lapa* elle vit que l'œuf était sorti de la hutte et se roulait tout autour du *lapa* en disant : « Ha ! ha ! mon père m'a donné une

1. Il peut sembler étrange que le père prenne une femme pour son fils qui n'existe pas ; chez les Bassoutos la chose n'a rien d'étonnant. Dans certains cas, quand un enfant est mort avant de s'être marié, le père n'en achète pas moins une jeune fille qui sera considérée comme la femme de l'enfant mort ; tous les enfants qu'elle mettra au monde seront considérés comme les enfants de son mari putatif. On appelle cela : « épouser un tombeau ». Les Bassoutos ont sur le mariage des idées totalement différentes de celles des peuples européens.

femme. » Sa sœur le releva et le replaça dans sa cachette, au fond de la hutte; puis elle retourna aux champs avec la semence.

Le lendemain, la semence vint de nouveau à manquer; le père envoya de nouveau sa fille pour en chercher chez lui. Elle trouva cette fois encore l'œuf, qui était sorti de la hutte et qui se roulait tout autour du *lapa*, en disant : « Ha! ha! mon père m'a donné une femme. » Sa sœur le releva et le serra dans la hutte, puis elle retourna aux champs avec la semence. Le lendemain, la semence vint de nouveau à manquer pendant qu'on était aux champs. Le père dit encore à sa fille : « Va chercher de la semence ». Mais sa belle-fille s'écria : « Non, aujourd'hui, c'est moi qui irai! » Elle y alla, et quand elle entra dans le *lapa*, elle trouva l'œuf qui s'y roulait comme toujours, en disant : « Ha! ha! mon père m'a donné une femme! » Elle fut fort étonnée et se dit : « Comment! cette chose ronde-là, ce serait mon mari! » Elle prit l'œuf et, au lieu de le reporter dans la hutte de son beau-père, elle le déposa dans sa hutte, à elle; puis elle retourna aux champs avec la semence.

Elle ne dit rien à personne de ce qu'elle avait fait; son père et sa mère ne s'aperçurent pas que l'œuf n'était plus dans leur hutte. Le soir, elle dit : « Cette nuit, je veux dormir seule dans ma hutte; que personne n'y entre. » Sa belle-mère lui demanda : « Pourquoi veux-tu faire ainsi? » Elle répondit : « Je suis malade, ma tête me fait mal; j'ai peur que mes compagnes ne fassent trop de bruit. » Elle se coucha ainsi seule dans sa hutte; mais, au milieu de la nuit, elle se leva sans bruit et s'enfuit chez ses parents. Elle y arriva avant qu'il fit jour; alors elle dit à son père : « Mon père, tu m'as rejetée. » Son père lui répondit : « Non, mon enfant, je ne t'ai pas rejetée; mais je t'ai donnée en mariage. » Elle répliqua : « Mon mari n'est pas un homme; c'est un œuf d'autruche qui est mon mari. » Puis elle ajouta : « Mon père, il te faut maintenant rendre le bétail avec lequel j'ai été épousée, car je ne retournerai pas chez mon mari [1]. » Le père dit :

1. Quand un homme rend aux parents de sa femme le bétail avec lequel il l'a épousée, cela correspond à un divorce.

« Tu dois y retourner. » Elle répondit : « Jamais! » Alors son père lui dit : « Je te donnerai une médecine, avec laquelle tu métamorphoseras cet œuf en homme. »

Alors son père lui donna une médecine-charme et lui dit : « Prends cette médecine, mon enfant, et retourne chez ton mari. Quand tu seras arrivée chez toi, prends un vieux pot de terre, remplis-le d'eau, allume du feu et fais bouillir ton eau. » La jeune femme s'en retourna chez elle, avant que le jour eût paru. Elle fit tout ce que son père lui avait ordonné; puis elle prit l'œuf et le déposa sur une natte de roseaux; elle prit de l'eau bouillante qu'elle versa sur cet œuf, puis elle l'enduit de graisse et le recouvrit de chaudes couvertures. Alors elle s'étendit à terre et au bout d'un moment entendit une voix qui disait : « Il me pousse une jambe..., il m'en pousse une autre; il me pousse un bras..., il m'en pousse un autre; voici ma tête qui paraît...; voici mon nez..., un œil..., un autre œil...; voici une oreille... une autre oreille! » Puis enfin, la voix dit : « Maintenant, j'ai tous mes membres. » En même temps elle entendit la coquille de l'œuf se

casser et les fragments tomber à terre avec bruit.

Alors la jeune femme se leva et enleva les couvertures; elle découvrit que l'œuf était devenu un homme fort beau, parfaitement conformé, sans rien qui lui manquât. Elle chauffa de l'eau, et y jeta la médecine que lui avait donnée son père, puis elle en frotta son mari de la tête et aux pieds et l'enduisit de graisse. Ensuite, elle ramassa soigneusement tous les fragments de la coquille de l'œuf et les rassembla dans un petit vase en terre. Quand il fit jour, elle sortit de la hutte après y avoir enfermé son mari, et s'assit devant la porte. Sa belle-mère vint et lui demanda : « Comment va ta tête? » Elle répondit : « Elle me fait toujours très mal. » Sa belle-mère lui demanda : « Ne veux-tu pas manger un peu de bouillie. » La jeune femme répondit : « Oui, apportez m'en. » Sa belle-mère lui en apporta, puis ajouta : « Maintenant, nous allons aux champs, reste tranquillement ici, ma fille. »

Quand tout le monde fut aux champs, la jeune femme se leva et se rendit en hâte chez ses parents. Elle dit à son père : « J'ai

fait tout ce que tu m'avais ordonné avec la médecine que tu m'avais donnée, l'œuf est maintenant devenu un homme. » Son père lui dit : « Tu vois bien, ma fille, tu vois bien! Maintenant je veux te donner des vêtements d'homme pour ton mari. » Il lui donna un petit manteau de peau de bœuf et une *tséha* de peau; il lui donna aussi un bouclier avec son panache, une assagaie et un chapeau de joncs tressés [1]. La femme retourna vite chez elle avec ces objets-là, elle les donna à son mari, en lui disant : « Œuf, voilà tes vêtements. » Œuf prit la *tséha* et s'en ceignit, le manteau et s'en revêtit, le chapeau et s'en couvrit.

Le soir, quand on revint des champs, la jeune femme laissa son mari seul dans la hutte et en ferma la porte en disant : « Œuf,

1. Nous avons ici une énumération de tout le costume masculin qui est, on le voit, suffisamment primitif. La *tséha* est une sorte de ceinture ou étroit caleçon de peau, que portent les Bassoutos. C'est le costume indispensable des hommes. Par contre, dans certaines tribus cafres, les hommes vont tout nus.

reste ici; garde-toi bien de te montrer dehors », puis elle sortit et s'assit devant sa hutte. Sa belle-mère vint et lui demanda : « Comment vas-tu maintenant, mon enfant. » « Elle répondit : « Ma tête me fait toujours mal. » La belle-mère lui dit : « Faut-il encore t'apporter de la bouillie? » Elle répondit : « Oui! apportez m'en. » Elle prit la bouillie et ajouta : « Donnez-moi aussi de la fiente pour que je me fasse du feu. » Elle entra dans sa hutte, alluma son feu et mangea avec son mari la bouillie qu'on lui avait apportée.

Le lendemain, au point du jour, elle réveilla son mari : « Œuf, hâte-toi de te lever, sors de la hutte et va t'asseoir au *khotla* sur le siège de ton père. » Œuf s'habilla, se coiffa de son chapeau, prit son bouclier orné de son panache et son assagaie, puis il sortit de la hutte et alla s'asseoir au *khotla* sur le siège de son père; personne n'était encore levé dans tout le village. Quand les bergers sortirent de leurs huttes pour traire leurs vaches, ils se demandèrent les uns aux autres : « Qui est cet homme-là assis sur le siège du chef? Nous ne savons

pas qui il peut être; peut-être est-ce un étranger. C'est un étranger bien osé de s'asseoir ainsi sur le siège du chef. »

Œuf appela l'un d'eux et lui dit : « Apporte-moi ton lait que je le voie. » Le garçon lui en apporta; Œuf lui dit : « C'est bien, porte-le dans le *lapa.* » Alors le garçon se rendit vers le chef et lui dit : « Maître, il y a un étranger qui est assis au *khotla* sur ton siège, il nous a dit de lui apporter le lait pour qu'il le voie. » Le chef demanda : « D'où vient-il? » Le garçon répondit : « Je ne sais pas, maître. » Alors le chef sortit et se rendit vers l'étranger; il lui dit : « Salut! » L'autre répondit : « Salut à toi aussi. — D'où viens-tu? — Je suis ton hôte; je viens te faire visite. » Puis Œuf ajouta : « Ne me connais-tu donc pas? » Le chef répondit : « Je ne te connais pas, dis-moi ton nom. » Alors Œuf lui dit : « C'est moi qui suis Œuf, ton fils. » Alors le chef appela tous ses gens et, leur montrant cet homme, il leur dit : « Voilà mon fils, qui est né sous la forme d'un œuf; aujourd'hui, il est métamorphosé en homme. »

Le chef était au comble de la joie; le vil-

lage tout entier était dans la joie; on abattit des bœufs, on fit une grande fête en l'honneur du fils du chef. Puis le chef demanda à la femme d'Œuf : « Comment t'y es-tu prise pour le métamorphoser? » Elle répondit : « Mon père m'a donné une médecine-charme avec laquelle je l'ai fait sortir de son œuf. » Le chef lui dit : « Je te récompenserai, mon enfant. » Alors il lui donna beaucoup de bétail en signe de reconnaissance. Quant à Œuf ce fut lui qui devint le chef et il régna à la place de son père [1].

Au bout de quelque temps, Œuf prit une seconde femme et s'éloigna de sa première femme; il n'entra plus jamais chez elle, ne fut-ce qu'une seule fois; il lui enleva même ses vêtements et la priva de tout secours. Enfin, un jour, la femme perdit courage et pleura longtemps, longtemps, puis elle alla vers son beau-père et lui dit : « Mon père, pourquoi Œuf m'a-t-il abandonnée de

1. Jadis, chez les Bassoutos, quand le fils d'un chef avait atteint un certain âge, c'est lui qui devenait le vrai chef de la tribu, avant la mort de son père.

la sorte ? » Son beau-père lui répondit : « J'ai fait tout ce que j'ai pu, mais inutilement, Œuf dit que c'est lui qui est maintenant le chef. » Quand le soleil fut couché, Œuf entra, pour y passer la nuit, dans la hutte de la femme qu'il aimait. Alors sa première femme se souvint des fragments de coquille d'œuf qu'elle avait conservés ; elle alla les chercher et les prit dans sa couverture, puis elle s'approcha de la hutte où Œuf était entré. Elle s'accroupit à la porte et lui dit : « Salut, chef. » Ils lui rendirent son salut ; elle ajouta : « Donnez-moi une prise de tabac. » Œuf lui répondit : « Je n'ai plus de tabac. » Elle ajouta : « Donnez-moi à boire, j'ai soif. » La seconde femme d'Œuf lui répondit : « Je n'ai plus d'eau. » Mais Œuf la gronda et lui dit : « Voyons, donne un peu d'eau à cette pauvre femme. » Alors la première femme d'Œuf répandit les coquilles d'œuf près de l'endroit où son mari devait poser sa tête. Puis elle retourna dans sa hutte.

L'autre femme entendit Œuf lui dire : « Tiens-moi, je sens une de mes jambes qui se retire..., je sens l'autre qui se retire ; tiens-moi, voici un de mes bras qui se re-

tire..., voici l'autre qui se retire aussi; tiens-moi, je sens ma tête qui se retire, puis mon dos... » Au bout d'un instant il était redevenu un œuf d'autruche; la femme, en le tâtant avec ses mains, vit que ce n'était plus qu'un œuf. Alors elle sortit de la hutte et s'enfuit épouvantée. Le lendemain, les gens du village attendirent longtemps que leur chef Œuf sortit de sa hutte, mais ils ne le virent pas. Ils demandèrent à son père : « Où donc est Œuf? » Il leur répondit : « Je ne sais pas; il dort encore peut-être. » On avait fini de traire depuis longtemps qu'Œuf ne se montrait pas encore. Sa mère alla à sa hutte et cria : « Œuf! Œuf! » Pas de réponse. Alors elle entra et souleva les couvertures : elle vit que son fils était redevenu œuf comme auparavant. Elle appela son mari, qui lui aussi s'assura qu'il en était bien ainsi. Ils pleurèrent amèrement et ils disaient : « Hélas! notre enfant, quand le reverrons-nous? Comment faut-il faire? »

Alors le chef se rendit chez les parents de sa belle-fille, où celle-ci s'était réfugiée. Il la supplia longtemps d'avoir pitié de lui; mais elle refusait obstinément, en répétant : « Non,

je n'irai pas, ton fils m'a fait trop de mal. » Le père d'Œuf essayait en vain de l'attendrir; elle continuait toujours à refuser de rien faire. Enfin, son père lui dit : « Allons, mon enfant, prends cette médecine et retourne vers ton mari. S'il recommence à te faire du mal, c'est alors que tu pourras le quitter pour tout de bon. »

La jeune femme prit la médecine, retourna chez elle et fit comme la première fois; Œuf sortit de nouveau de sa coquille et redevint un homme. Alors il dit à sa femme : « Aujourd'hui, je me repens de ce que je t'ai fait, ma femme ; je ne recommencerai plus à agir de la sorte. » Il repoussa sa seconde femme et resta uniquement attachée à celle qui l'avait métamorphosé; il lui disait : « Quand je serai mort, seulement alors quelqu'un d'autre pourra t'épouser; si c'est toi qui meurs la première, c'est alors seulement que j'épouserai une autre femme. »



POLO ET KHOAHLA-KHOUBEDOU [1].

Il y avait une fois un chef qui avait deux femmes; l'une d'elles tuait toujours les enfants de l'autre [2]. Enfin, celle-ci alla

1. *Polo* est le nom d'un serpent d'eau, assez commun dans la Natalie et le Zoulouland. *Khoahlakhoubedou* signifie un épi de maïs rouge. Je possède deux versions presque identiques de ce conte; celle que je donne ici m'a été fournie par M. Dieterlen.

2. Dans le conte zoulou de *Umamba* (Callaway, p. 321-331), on trouve également une femme qui met à mort tous les enfants d'une autre femme de son mari; celle-ci a recours au même stratagème que la mère de Polo et cache son enfant dans une peau de serpent.

accoucher chez ses parents et donna le jour à une jeune fille qu'elle appela Polo, parce que, dès sa naissance, on la revêtit de la peau d'un serpent d'eau. Quand Polo fut devenue grande, on la revêtit d'une autre peau un peu plus grande. Alors sa mère retourna chez son mari, laissant sa fille Polo aux soins de ses grands parents; c'est là que Polo grandit et devint une jeune fille; c'est là aussi qu'on la fit passer par les rites de la nubilité. L'autre femme du chef avait aussi une fille qu'on appela Khoahlakhoubedou.

Un jour, Masilo arriva chez le père de Khoahlakhoubedou et lui dit : « Je viens chercher des femmes, je veux me marier. » Le chef ordonna de rassembler toutes ses filles pour que Masilo pût choisir celle qu'il préférait. Le lendemain, Mapolo [1] fit chercher sa fille; Polo vint, suivie de ses compagnes, qui ne formaient qu'une toute petite troupe. Quant il fallut aller chez Masilo, Khoahlakhoubedou et ses compagnes refusèrent de marcher avec Polo et ses compagnes, en disant : « Pour nous, nous ne mar-

1. C'est-à-dire la mère de Polo.

chons pas en compagnie d'un serpent. » Les deux troupes de jeunes filles marchaient ainsi à distance l'une de l'autre. Masilo était monté sur une colline pour les voir arriver. Quand les jeunes filles arrivèrent à une petite rivière elles s'écrièrent : « Descendons à la rivière, déshabillons-nous et nous baignons. » Khoahlakhoubedou et ses compagnes se baignèrent d'un côté; Polo et ses compagnes se baignèrent d'un autre côté. Elles sortirent de l'eau et continuèrent leur route, toujours observées par Masilo. Enfin elles arrivèrent auprès d'un ruisseau, qui coulait précisément au pied de la colline où se tenait Masilo.

Masilo se disait : « Là-bas, au milieu de la plus petite des deux troupes, il y a une jeune fille qui paraît toute noire; je voudrais bien savoir quel est l'étrange vêtement dont elle est revêtue. » Les jeunes filles se dépouillèrent de nouveau de leurs vêtements pour se baigner. Quand Polo se fut dépouillée de sa peau de serpent, Masilo s'écria : « Quelle belle fille! c'est elle qui sera ma femme; je vois combien elle est belle, quand elle a dépouillé sa peau de serpent. » Quand

il vit ses compagnes la recouvrir de sa vilaine peau, il s'écria : « Hélas! combien ma femme devient laide, quand elles la recouvrent de cette vilaine peau! »

Les jeunes filles continuèrent leur route et arrivèrent chez Masilo. On leur dit : « Bonjour, les belles filles! » Les deux troupes de jeunes filles s'assirent chacune à part; d'un côté la troupe de Khoahlakhoubedou, de l'autre celle de Polo. Masilo arriva et les salua toutes; elles lui rendirent son salut. Puis il vint s'asseoir auprès des compagnes de Khoahlakhoubedou [1], et dit à celle-ci : « Khoahlakhoubedou, donne-moi à priser. » La jeune fille prit sa tabatière et versa du tabac dans sa main; Masilo en prit et prisa. Puis il alla vers la troupe des compagnes de Polo. Les compagnes de Khoahlakhoubedou dirent : « Ouais! il va vers la troupe du serpent! Rions! » Elles se mirent à rire. Masilo s'assit et dit : « Polo, donne-moi une prise. »

1. Comme Khoahlakoubedou est la fille de la première femme, et par conséquent la supérieure de Polo, c'est vers elle que Masilo doit se rendre en premier lieu.

Elle lui donna du tabac, et il prisa. Les compagnes de Khoahlakhoubedou s'écrièrent : « Ouais ! il a pris du tabac dans la main du serpent. » Mais Masilo leur dit : « C'est une fille de chef, elle aussi, tout comme Khoahlakoubedou. »

Alors il se leva et alla chez sa mère ; il lui dit : « Prends un grand pot de bouillie et porte-le à la troupe du serpent ; prends-en un plus petit et porte-le à celle de Khoahlakhoubedou. » Sa mère fit ainsi. Masilo sortit, ayant attaché à son habit une petite cuiller de fer. Il s'assit auprès de Khoahlakhoubedou, prit avec ses mains un peu de bouillie et en mangea. Puis il se leva et alla vers la troupe de Polo. Khoahlakhoubedou et ses compagnes s'écrièrent : « Ouais ! il mange avec un serpent ! Rions ! » Elles rirent.

Ensuite Masilo retourna vers sa mère et lui dit : « Prends un pot de *yoala* et porte-le à Khoahlakhoubedou. » Quand ce fut fait il lui dit : « Prends-en un plus grand et porte-le à Polo. » Sa mère fit ainsi. Alors il alla vers ses serviteurs et leur dit : « Prenez un grand mouton bien gras, tuez-le et portez-

le à Polo. » Ils firent ainsi. Les compagnes de Khoahlakhoubedou s'écrièrent : « Oho! on donne au serpent un beau mouton gras! » Masilo leur répondit : « C'est une fille de chef; je lui donne à manger. » Puis il dit à ses serviteurs : « Prenez une brebis, tuez-la et portez-la à Khoahlakhoubedou. C'est Khoahlakhoubedou qui était la fille de la première femme, bien que Masilo ne lui donnât qu'une brebis maigre ; Polo n'était que la servante de Khoahlakhoubedou, et cependant ce fut elle qui reçut un beau mouton gras.

Quand le soleil fut couché, Masilo dit : « Khoahlakhoubedou et ses compagnes passeront la nuit dans la hutte de ma mère; Polo et ses compagnes passeront la nuit dans la mienne. » Il entra dans la hutte où était Khoahlakhoubedou et y resta un petit moment, puis il sortit et alla vers Polo et ses compagnes. Il leur dit : « Dépouillez donc Polo de cette vilaine peau. » Elles répondirent : « Ce n'est pas une peau qu'elle a revêtue; c'est son corps, elle est ainsi. » Il répéta : « Je vous en prie, dépouillez-l'en. » Il continua à les supplier longtemps

de faire ce qu'il demandait. Enfin elles lui dirent : « Essaie, si tu le veux, de l'en dépouiller ; mais c'est inutile, puisque c'est là la peau dans laquelle elle est venue au monde. » Il continua de les supplier ; enfin elles cédèrent à ses instances et enlevèrent la peau de serpent qui recouvrait Polo. Alors il s'écria : « Quelle belle jeune fille ! c'est elle qui sera ma femme; c'est elle que j'épouserai. » Quand les compagnes de Polo voulurent la recouvrir de sa peau de serpent, Masilo prit celle-ci, la déchira et la jeta au feu. Il resta là à causer avec elles, toute la nuit, jusqu'au matin.

Alors il sortit et alla vers sa mère; il lui dit : « Mère, prends des nattes et étends-les sur le sol, de ta hutte jusqu'à la mienne. » Puis il fit abattre des bœufs et préparer une grande fête. Sa mère prit des nattes et les étendit sur tout l'espace qui séparait sa hutte de celle de son fils. Khoahlakhoubedou était bien triste de voir tout cela. Les gens se demandaient : « Qu'allons-nous donc voir paraître? » Masilo commanda alors à tous ses jeunes gens de prendre leurs boucliers et d'y fixer leurs panaches de plumes d'au-

truches [1]. Ensuite il les fit placer sur deux rangs, en face l'un de l'autre, de telle sorte qu'en élevant leurs boucliers au-dessus de leurs têtes ils fissent comme une route couverte, qui allât de la hutte de Masilo à celle de sa mère. Quand tout fut prêt, Masilo cria : « Polo, sors maintenant. » Polo sortit. Au moment où elle mettait le pied hors de la hutte, le soleil s'obscurcit; on jeta à terre un large collier de cuivre, et le soleil se remit à briller. Polo s'avança à l'ombre des boucliers, que les jeunes gens tenaient élevés au-dessus de sa tête pour que le soleil ne lui fît pas de mal; elle arriva ainsi à la hutte de la mère de Masilo. Tout le monde s'écriait : « Venez donc voir la femme de Masilo! Quelle est belle! » Khoahlakhoubedou pleurait de colère et ne cessait de sangloter. Masilo lui dit : « Ne pleure pas ainsi! toi aussi tu seras ma femme. » Jusqu'alors personne n'avait vu combien Polo

1. Dans les grandes occasions les Bassoutos fixent à leurs boucliers de peau de bœuf un grand panache de plumes d'autruches, nommé *mokhèlè*.

était belle; Khoahlakhoubedou n'en avait jamais rien su. On fit une grande fête; on se réjouit, on mangea et on but jusqu'à la nuit.

Le lendemain, Masilo choisit le bétail avec lequel il devait épouser ses deux femmes, et le fit conduire chez Rakhoahlakhoubedou [1]. Puis il se mit en route avec ses deux femmes. Il dit à ses jeunes gens : « Que le soleil ne fasse pas de mal à Polo! faites-lui un abri de vos boucliers. » Les jeunes gens élevèrent, comme la veille, leurs boucliers au-dessus de leurs têtes, et Polo marcha au milieu d'eux, protégée contre les rayons du soleil. Quand ils arrivèrent ainsi nombreux en vue du village de Rakhoahlakhoubedou, la mère de Polo s'écria : « Hélas! mon pauvre serpent, on l'a sans doute tué; je ne le verrai plus, mon pauvre serpent. » Masilo et ses gens entrèrent dans le village et se rendirent au *khotla* auprès de Rakhoahlakhoubedou; Masilo lui présenta le bétail qu'il avait apporté pour épouser Polo et Khoahlakoubedou. C'est alors seulement que les

1. C'est-à-dire le père de Khoahlakoubedou.

gens du village apprirent que Mapolo avait un enfant; jusqu'alors ils n'en avaient rien su. On tua des bœufs et célébra le mariage, puis Masilo retourna chez lui avec ses deux femmes. Polo devint sa femme principale et Khoahlakhoubedou fut la servante de Polo [1].

1. Dans l'autre version l'humiliation de Khoahlakhoubedou est plus grande encore; elle donne le jour à une petite fille laide et infirme, tandis que l'enfant de Polo est bien portant. Masilo finit par céder Khoahlakhoubedou à son frère cadet, Masilonyané.





BOULANÉ ET SENKÉPENG [1].

Il y avait une fois une fille de chef nommée Senképeng; son père avait un serviteur nommé Mapapo. Boulané envoya une grande sécheresse sur tout le pays [2]; il n'y pleuvait plus jamais, toutes les sources tarirent; partout on ne trouvait plus une goutte d'eau. Les gens essayèrent de tuer des bœufs et de presser l'herbe contenue dans leur estomac pour en tirer un peu d'eau ; mais même là

1. Je possède de ce conte une autre version, dans laquelle la jeune fille porte le nom de *Motsésa* (celle dont on rit). La version que je donne ci-dessus m'a été fournie par M. Dieterlen.

2. Dans le conte de *Modisa-oa-dipodi* le mari de celle-ci possède le même pouvoir.

ils n'en purent trouver. Un jour Rasenképeng [1] dit à Mapapo : « Va chercher de l'eau ; peut-être en trouveras-tu quelque part. » On prépara une grande expédition ; on chargea sur les bœufs de somme de la farine, toutes sortes de vivres et une grande quantité de calebasses pour puiser de l'eau. Mapapo et ses compagnons voyagèrent fort longtemps sans en rencontrer ; enfin Mapapo monta sur une haute montagne, et loin, bien loin, au fond d'une gorge, il vit briller de l'eau. Alors il redescendit de la montagne et marcha dans la direction de cette eau jusqu'à ce qu'il l'eut trouvée.

Il se pencha pour boire, mais le maître des eaux le frappa sur la bouche et l'empêcha d'en boire; il essaya d'en puiser dans ses mains, cette fois encore le maître des eaux l'empêcha d'en boire. Mapapo se releva tout étonné et dit au maître des eaux [2] qui restait toujours invisible : « Seigneur, pourquoi

1. C'est-à-dire le père de Senképeng.

2. Dans l'autre version c'est un serpent jaune qui se tient dans la source et qui empêche Mapapo de boire.

m'empêches-tu de boire ? » Le maître des eaux dit : « Je te permettrai d'en boire, Mapapo, si tu me promets de persuader Rasenképeng de me donner Senképeng en mariage. S'il refuse de me l'accorder, toute sa tribu mourra de soif avec tout le bétail. » Mapapo lui répondit : « Je le lui dirai ; mais permets-moi maintenant de puiser de cette eau. » Le maître des eaux le lui permit. Alors Mapapo se mit à en boire ; il but, il but jusqu'à ce que sa soif fût assouvie. Il remplit ensuite d'eau toutes les calebasses qu'il avait apportées, puis il vida le tabac qu'il avait dans sa tabatière et y versa de l'eau. Puis il chargea les calebasses sur son dos et marcha toute la nuit pour retourner chez son maître.

Il y arriva avant le jour. Dès qu'il fut arrivé il se présenta chez Rasenképeng et lui dit : « Voici de l'eau, chef. » Il ajouta : « Le maître des eaux te fait dire qu'il veut épouser Senképeng. Si tu refuses de la lui accorder, ton peuple tout entier périra avec tout ton bétail ; il ne restera pas une âme vivante. » Alors on fit appeler Senképeng ; son père lui dit : « C'est à cause de toi que

nous manquons d'eau; c'est à cause de toi que tout mon peuple périt. Mapapo me dit que le maître des eaux veut t'épouser; si on refuse de t'envoyer chez lui, mon peuple tout entier périra par ta faute. » Senképeng répondit : « Non, le peuple ne périra pas par ma faute; vous pouvez me conduire vers le maître des eaux. »

Le lendemain, dès qu'il commença à faire jour, Rasenképeng fit appeler son peuple tout entier et lui raconta tout ce que Mapapo lui avait rapporté. Le peuple consentit à tout; puis on rassembla des bœufs de somme, on moulut des masses de farine, on tua du bétail en quantité; on chargea la viande et la farine sur des bœufs de somme et l'on choisit des jeunes gens et des jeunes filles pour accompagner Senképeng. Tout ce monde se mit en route conduit par Mapapo; c'était lui qu'on avait chargé de mener Senképeng à son mari. Quand ils furent arrivés à l'endroit fixé, ils déchargèrent leurs bœufs et déposèrent à terre les vivres qu'ils avaient apportés; il n'y avait rien en cet endroit, pas même une seule petite hutte. Les compagnons de Senképeng

restèrent longtemps avec elle sans voir personne. Vers le soir ils lui dirent enfin : « Il nous faut maintenant partir et retourner chez nous. » Senképeng leur répondit : « C'est bien, vous pouvez aller. »

Ils partirent; elle resta seule. Alors elle demanda à haute voix : « Où coucherai-je? » Une voix répondit : « Ici même. » Senképeng demanda : « Ici même? Où ? » La voix reprit : « Ici même. » Senképeng se tut; elle resta longtemps silencieuse, puis elle demanda de nouveau : « Où coucherai-je? — Ici même. — Ici même? où? — Ici même. » Elle reçut toujours la même réponse, jusqu'au moment où le sommeil la saisit, et où elle s'endormit. Elle dormit profondément. Elle se réveilla et vit qu'il allait pleuvoir. Elle demanda : « Il pleut; où coucherai-je? » La voix répondit : « Ici même. — Ici même? Où? — Ici même. » Elle s'endormit de nouveau et dormit jusqu'au matin. A son réveil elle vit qu'elle était couchée dans une hutte; elle avait des couvertures, de la nourriture, il ne lui manquait rien. Mais le maître de la hutte restait invisible, Boulané-a-boula-ntlo-é-

ditholé [1] ; elle ne voyait personne, la seule chose qu'elle pouvait voir c'était la hutte où elle était et les effets qui s'y trouvaient.

Elle vécut longtemps dans cette hutte, sans voir personne, y demeurant tout à fait seule. Enfin elle devint enceinte, sans avoir cependant jamais vu un homme auprès d'elle [2]. Le mois qu'elle devait accoucher, sa belle-mère Maboulané vint vers elle pour l'assister. Alors Senképeng mit au monde un petit garçon. Lorsque l'enfant eut un peu grandi, Maboulané retourna chez elle, laissant sa belle-fille seule comme auparavant. Un jour Senképeng dit : « Peut-être puis-je aller chez moi faire visite à mes parents ; j'ai un vif désir de les revoir. » La voix répondit : « Tu peux y aller. » Le lendemain elle partit et alla chez ses parents. Dès qu'elle arriva, on cria de tous côtés : « Voici Senképeng; c'est bien elle qui arrive, et même

1. Ce sont les premiers mots des *thoses* ou chant de louanges de Boulané ; littéralement : « Boulanéqui ouvre une hutte pleine de poussière. »

2. Cf. le conte de *Modisa-oa-dipodi* où nous trouvons une situation toute semblable.

elle a maintenaut un petit garçon. » Elle resta quelques jours à la maison ; quand elle partit, sa petite sœur, Senképényana, lui dit : « Je veux aller avec toi. » Senképeng lui répondit : « C'est bien ; partons ensemble ; en effet, je suis bien seule. » Elles arrivèrent à la hutte de Senképeng et y passèrent la nuit. Le lendemain la sœur aînée dit à la cadette de garder son enfant pendant qu'elle irait aux champs.

L'enfant pleura ; Senképényana le battit et lui dit : « Enfant dont personne n'a vu le père ! personne ne peut même dire où il est. » Le père de l'enfant entendit tout ce que disait Senképényana. Un jour encore Senképeng dit à sa sœur : « Reste avec l'enfant, pendant que je vais à la fontaine. » L'enfant pleura ; Senképényana le battit et lui dit : « Enfant dont personne n'a vu le père ! personne ne peut même dire où il est. » Elle gronda l'enfant à plusieurs reprises de la même manière. Quand elle voulut entrer dans la hutte et en ouvrit la porte, elle vit un homme qui se tenait assis tout au fond de la hutte. Cet homme lui dit : « Apporte-moi mon enfant ; pourquoi le

grondes-tu toujours, disant que personne ne sait qui est son père ? C'est moi qui suis son père. » Senképényana vit que Boulané était vêtu d'une couverture de fer qui brillait tant qu'elle l'aveuglait [1] ; elle voulut sortir et se heurta contre la paroi de la hutte, puis quand elle fut un peu remise, elle sortit et s'enfuit au plus vite.

Senképeng arriva, déposa son pot d'eau, prit un balai et se mit à balayer le *lapa*. Boulané l'appela : « Senképeng, Senképeng. » Quand elle entra dans la hutte, elle fut effrayée et s'écria : « D'où vient cet homme tout brillant, vêtu d'une couverture de fer, qui tient mon enfant dans ses bras ? » Elle s'assit à terre. Boulané lui demanda : « Senképeng, qui est ton mari ? » Elle répondit : « Seigneur, je ne le connais pas. » Boulané lui demanda une seconde fois : « Senképeng, qui est ton mari ? » Elle répon-

1. Dans le conte de *Modisa-oa-dipodi* nous voyons un homme dont tout un côté du corps est en fer brillant, tandis qu'ici Boulané est simplement représenté revêtu d'une couverture de fer.

dit : « Seigneur, je ne le connais pas. » Alors il lui dit : « C'est moi qui suis ton mari; c'est moi qui suis Boulané-oa-séhana-basadi-a-boula-ntlo-é-ditholé [1] ; c'est moi qui suis ton mari. Ta sœur, que tu as amenée ici, grondait toujours mon enfant et lui disait que personne n'avait jamais vu son père ; c'est moi qui suis son père. » Ce jour-là pour la première fois Senképeng vit son mari ; Boulané prit une couverture de fer et en revêtit son enfant. A partir de ce jour, Boulané resta auprès de sa femme et ne disparut plus. Le même jour apparut en cet endroit un grand village avec une grande quantité de bœufs, de vaches, de moutons, de grandes corbeilles pleines de sorgho ; tout cela sortit de dessous la terre. Maintenant Senképeng comprit qu'elle était réellement la femme d'un grand chef, et elle régna sur un peuple nombreux.

1. Littéralement : « Boulané celui qui refuse de se marier, qui ouvre une hutte pleine de poussière. »



KOUMONGOÉ [1].

Il y avait un jeune garçon nommé Hlabakoané; sa sœur se nommait Ṭhakané. Pendant que le père et la mère étaient aux champs, Thakané restait seule à la maison; quant à Hlabakoané c'était lui qui gardait les bestiaux. Un jour, il dit à sa sœur : « Thakané, donne-moi Koumongoé. » Koumongoé était le nom d'un arbre dont mangeaient son père et sa mère; quand on faisait une entaille

1. Ce conte est composé de deux parties assez dissemblables; la seconde partie forme souvent un conte à part, celui de *Dilahloané*. Je dois cette version très curieuse à une vieille femme nommé Mamangana.

avec la hache il en sortait du lait [1]. Les enfants n'avaient pas le droit d'y toucher.

Thakané répondit à son frère : « Ne sais-tu pas que c'est un arbre dont il ne nous est pas permis de manger? Notre père et notre mère seuls peuvent en manger. — S'il en est ainsi je ne mènerai pas le bétail au pâturage aujourd'hui; il restera dans le *kraal* [2] toute la journée. » Thakané ne répondit rien, et son frère resta assis dans le *lapa*. Au bout d'un moment elle lui dit : « Quand mèneras-tu paître le bétail? » Il répondit : « Il ne paîtra pas de tout le jour. »

Alors Thakané prit un petit vase de terre et une hache et en frappa Koumongoé. Il en sortit un peu de lait; elle voulut le donner à son frère, mais celui-ci le refusa disant qu'il n'y en avait pas assez pour satisfaire sa faim. Thakané recommença de frapper avec la hache; cette fois il sortit du lait en abon-

1. A rapprocher de l'arbre qui donne du lait, du pot magique dans lequel on bat le beurre, du conte de *Mosimodi et Mosimotsané*.

2. *Kraal*, l'enclos où l'on parque le bétail pendant la nuit.

dance, c'était comme un ruisseau qui coulait dans la hutte. Alors elle appela à grands cris Hlabakoané, en lui disant : « Viens vite à mon secours ; l'arbre de nos parents se fond complètement, la hutte en est déjà toute pleine. » Ils essayèrent en vain d'arrêter le lait, qui coulait toujours plus abondamment et sortait de la hutte comme un ruisseau, d'où il s'écoulait dans la direction des champs de leurs parents [1].

Rahlabakoané [2] l'aperçut de loin, il dit à sa femme : « Mahlabakoané, voilà Koumongoé qui s'écoule de ce côté ; les enfants ont sans doute fait quelque sottise. » Alors ils jetèrent leurs houes et s'élancèrent à la rencontre de Koumongoé ; le mari puisa le lait avec ses mains et se mit à le boire, la femme en puisa aussi et se mit également à en boire. Alors Koumongoé se replia sur lui-même jusqu'à ce qu'il fut rentré dans la hutte.

1. Les villages des Bassoutos sont généralement situés sur la hauteur ; les champs se trouvent plus bas, dans la plaine ou le long des rivières.

2. Rahlabakoané, c'est-à-dire le père de Hlabakoané ; Mahlabakoané, la mère de Hlabakoané.

Quand ils furent arrivés, les parents demandèrent à leur fille : « Thakané, qu'as-tu fait? Pourquoi l'arbre dont nous seuls avons le droit de manger s'écoulait-il ainsi du côté des champs? » Elle répondit : « Ce n'est pas ma faute, c'est celle de Hlabakoané; il refusait de faire sortir le bétail du *kraal* et de le mener au pâturage, disant qu'il voulait absolument du lait de Koumongoé; alors je lui en ai donné. » Alors son père ordonna qu'on fît revenir les moutons; il en choisit deux, les égorgea et les fit cuire; la femme se mit à moudre du sorgho et en pétrit la farine. Puis le mari prit les deux peaux de mouton et les enduisit de graisse et d'ocre rouge; ensuite il fit venir un forgeron pour forger des anneaux de fer. Le forgeron ferra ces anneaux aux bras de Thakané, à ses jambes et à son cou. Alors le père prit les peaux qu'il avait préparées et l'en revêtit; il la revêtit aussi d'une robe de peaux à franges.

Quand tout fut prêt, il appela ses gens et leur dit : « Je veux me défaire de Thakané. — Comment peux-tu parler ainsi et faire une chose pareille, quand c'est là ta fille

unique ? » Il leur répondit : « C'est parce qu'elle a mangé de l'arbre dont elle ne devait pas manger. » Alors il partit avec elle pour la conduire vers des cannibales afin qu'ils la dévorassent. Quand il passa près des champs cultivés, il en sortit un lapin qui lui demanda : « Rahlabakoané, où donc mènes-tu cette enfant si belle, si belle ? » Il lui répondit : « Tu peux l'interroger elle-même ; elle est assez grande pour te répondre. » Alors Thakané se mit à chanter :

J'ai donné à Hlabakoané Koumongoé,
Au berger de notre bétail Koumongoé,
Pour que notre bétail ne restât pas tout le jour [dans le *kraal*, Koumongoé,
Qu'il ne pourrît pas dans le *kraal*, Koumongoé,
C'est alors que je lui ai donné Koumongoé de [mon père.

Alors le lapin s'écria : « Que ce soit toi qui sois dévoré par les cannibales, Rahlabakoané, et non pas cette enfant ! »

Un peu plus loin, ils rencontrèrent des élans, qui demandèrent à Rahlabakoané : « Où donc mènes-tu cette enfant si belle, si

belle ? » Il leur répondit : « Demandez-le lui, elle est assez grande pour vous répondre. » Alors la jeune fille se mit à chanter :

J'ai donné à Hlabakoané Koumongoé,
Au berger de notre bétail Koumongoé,
Pour que le bétail ne restât pas tout le jour dans [le *kraal*, Koumongoé,
Qu'il ne pourrît pas dans le *kraal*, Koumongoé,
C'est alors que je lui ai donné Koumongoé de [mon père.

Alors les élans s'écrièrent : « Que ce soit toi qui périsses, et non pas elle, Rahlabakoané ! »

Le lendemain, Rahlabakoané et sa fille rencontrèrent des gazelles ; elles lui demandèrent : Où donc mènes-tu cette enfant si belle, si belle ? » Il leur répondit : « Demandez-le lui, elle est assez grande pour vous répondre. » Alors sa fille se mit à chanter :

J'ai donné à Hlabakoané Koumongoé,
Au berger de notre bétail Koumongoé,
Pour que le bétail ne restât pas tout le jour dans [le *kraal*, Koumongoé,
Qu'il ne pourrît pas dans le *kraal*, Koumongoé,
C'est alors que je lui ai donné Koumongoé de [mon père.

Alors les gazelles s'écrièrent : « Que ce soit toi, et non pas elle, qui sois dévoré par les cannibales, Rahlabakoané ! »

Enfin, ils arrivèrent au village des cannibales; le *khotla* de Masilo, le fils du chef, était plein de monde. C'était son père seul qui était cannibale; quant à Masilo il ne mangeait pas de chair humaine. On fit entrer Rahlabakoané et sa fille dans le *khotla;* on apporta pour Thakané une peau de bœuf tannée sur laquelle elle s'assit; le père, lui, dut s'asseoir par terre. Alors Masilo demanda à Rahlabakoané : « Où donc mènes-tu cette enfant si belle, si belle ? » Rahlabakoané lui répondit : « Tu peux le lui demander, elle est assez grande pour te répondre. » Alors sa fille se mit à chanter :

J'ai donné à Hlabakoané Koumongoé,
Au berger de notre bétail Koumongoé,
Pour que notre bétail ne restât pas tout le jour [dans le *kraal*, Koumongoé,
Qu'il ne pourrît pas dans le *kraal,* Koumongoé,
C'est alors que je lui ai donné Koumongoé de [mon père.

C'est ainsi qu'elle avoua publiquement sa faute.

Alors Masilo, le fils du chef de ces cannibales, appela un de ses serviteurs et lui dit : « Conduis cet homme et cette jeune fille chez ma mère; dis-lui de garder la jeune fille dans son *lapa* et d'envoyer cet homme saluer mon père. » La mère de Masilo ordonna au serviteur de conduire Rahlabakoané vers son mari ; le serviteur y alla et dit au chef des cannibales : « Masilo m'a dit de t'amener cet homme-ci, pour qu'il te présente ses salutations. » Le chef des cannibales se saisit de Rahlabakoané, et, ayant placé sur le feu un vieux pot de terre, il l'y précipita tout vivant; quand Rahlabakoané fut cuit à point, le cannibale se reput de sa chair. Quand tout fut fini le serviteur de Masilo s'en alla et retourna vers son maître.

Quant à la jeune fille Masilo la prit pour femme; jusqu'alors il n'avait jamais voulu se marier et avait refusé toutes les jeunes filles qu'on lui proposait. Thakané était la seule jeune fille qui lui eût jamais plu. Au bout de quelque temps Thakané devint enceinte et donna le jour à une petite fille. Sa belle-mère s'écria : « Hélas ! ma fille, c'est en vain que tu as subi les douleurs de

l'enfantement. » En effet, dans ce village, lorsqu'il naissait une petite fille, on la menait au cannibale, qui la dévorait. On alla dire à Masilo : « Ta femme a mis au monde une petite fille. » Il répondit : « C'est bien, menez-la à mon père pour qu'il en prenne soin. » Mais Thakané s'écria : « Non, non; chez nous on ne mange pas les enfants; quands ils meurent on les enterre; je ne veux pas qu'on me prenne mon enfant. » Sa belle-mère lui répondit : « Ici, il ne faut pas avoir des filles; on ne doit mettre au monde que des garçons. » Masilo alla vers sa femme et lui dit : « Allons, Thakané, permets que mon père prenne soin de ton enfant. » Mais sa femme refusa de se laisser persuader; elle répondit : « Je puis l'enterrer moi-même, je ne veux pas que ton cannibale de père, qui a dévoré mon père, mange aussi mon enfant. »

Alors elle prit son enfant dans ses bras et descendit vers la rivière; elle arriva à un endroit où la rivière formait un étang profond tout entouré de hauts roseaux. Elle s'assit à terre et resta longtemps à pleurer, ne pouvant se décider à enterrer son enfant. Tout à coup une vieille

femme [1] sortit de l'eau et apparut au milieu des roseaux ; la vieille femme lui demanda : « Pourquoi pleures-tu, mon enfant ? » Thakané répondit : « Je pleure sur mon enfant que je dois noyer dans la rivière. » Alors la vieille lui dit : « C'est vrai ; dans ton village il ne doit pas naître de filles, on ne doit mettre au monde que des garçons ; donne-moi ton enfant, c'est moi qui en prendrai soin. Dis-moi seulement l'époque où tu désires venir la voir ici, dans cet étang. »

Thakané lui confia son enfant et retourna chez elle. Au jour fixé, elle retourna à l'étang pour la revoir. Quand elle fut arrivée au bord de l'eau, elle se mit à chanter :

Apporte-moi Dilahloané [2] que je la voie,
Dilahloané qu'a rejetée son père Masilo.

Alors la vieille parut avec l'enfant qui était déjà bien grandie. La mère en fut toute

1. D'après une variante, c'est un crocodile, comme dans le conte de *Mosimodi et Mosimotsané.*
2. *Dilahloané* signifie « la rejetée ».

réjouie, et elle resta longtemps assise au bord de l'eau avec son enfant. Vers le soir, la vieille la reprit et disparut avec elle au fond des eaux. Thakané revenait ainsi voir son enfant à époques fixes ; chaque fois qu'elle venait la vieille lui apportait Dilahloané. L'enfant grandit si vite qu'en une seule année ce fut une jeune fille ; la vieille femme la fit passer au fond des eaux par les rites de la nubilité.

Quand sa mère vint la visiter, elle vit qu'elle était maintenant nubile. Ce jour-là, un homme du village de Masilo était venu couper des branches au bord de la rivière ; il aperçut la jeune fille et s'étonna en voyant combien elle ressemblait à Masilo. Alors il retourna au village, prit à part Masilo et lui dit : « Je viens de découvrir au bord de la rivière ta femme en compagnie de ta fille, celle qu'elle avait déclaré vouloir enterrer. » Masilo lui demanda : « Elle n'est donc pas morte au fond des eaux. » L'homme répondit : « Non, et même c'est déjà une jeune fille qui vient de passer par les rites de la nubilité. » Alors Masilo demanda : « Que faut-il faire ? » L'homme répondit : « Le

jour où ta femme te dira qu'elle va se baigner à la rivière, vas-y en secret avant elle et cache-toi dans les buissons ; quand ta femme arrivera elle ne saura pas que tu es là. »

Au bout de quelques jours Thakané dit à Masilo : « Aujourd'hui, je vais me baigner à la rivière. » Son mari lui dit : « C'est bien, tu peux y aller. » Alors il courut à la rivière et se cacha dans les buissons. Thakané arriva un instant après et, debout sur la rive, se mit à chanter:

Apporte-moi Dilahloané que je la voie,
Dilahloané qu'a rejetée son père Masilo.

Alors la vieille femme sortit de l'eau avec Dilahloané; lorsque Masilo la regarda, il vit que c'était bien son enfant, celle que sa femme avait déclaré vouloir enterrer. Il se prit à pleurer en voyant que sa fille était déjà grande. La vieille femme dit à Thakané : « J'ai peur, comme s'il y avait quelqu'un qui nous épie. » Alors elle reprit Dilahloané et rentra avec elle sous les eaux. Thakané retourna au village; Masilo, lui

aussi, s'y rendit par un autre chemin. Quand il fut arrivé il s'assit dans le *lapa* de sa mère et y resta longtemps à pleurer. Mamasilo lui demanda : « Pourquoi pleures-tu mon enfant ? » Il lui répondit : « C'est parce que j'ai mal à la tête, très mal. » Le soir, il dit à sa femme : « Je viens de voir mon enfant, à l'endroit où tu disais que tu l'enterrerais; tu l'as jetée dans l'étang, et maintenant c'est déjà une jeune fille. » La femme lui répondit. « Je ne sais ce dont tu parles; mon enfant est enterrée dans le sable. » Il supplia longuement sa femme pour qu'elle consentît à tout lui confier et à lui rendre son enfant. Elle lui dit : « Si je te la rends, je suis sûre que tu la mèneras à ton père, pour qu'il la dévore. » Mais il répondit : « Je te promets que je n'en ferai rien, maintenant qu'elle est déjà grande. »

Le lendemain, Thakané se rendit auprès de la vieille femme et lui dit : « Masilo nous a vues hier; il m'envoie aujourd'hui te supplier de lui rendre son enfant. » La vieille lui répondit : « Qu'il me donne alors mille têtes de bétail. » Thakané retourna vers son mari et lui dit : « La vieille demande mille

têtes de bétail. » Masilo répondit : « Si elle ne demande qu'un seul millier, c'est bien peu ; elle en demanderait deux que je les lui donnerais, puisque sans elle mon enfant serait morte. » Le lendemain il envoya des messagers dans tous les villages, ordonnant à son peuple de lui amener tout le bétail qu'il possédait. Quand tout le bétail fut là, il choisit un millier de bœufs et de vaches, qu'il fit conduire auprès de l'étang de la rivière. Quand le bétail fut arrivé sur la rive, Thakané se mit à chanter :

Apporte-moi Dilahloané que je la voie,
Dilahloané qu'a rejetée son père Masilo.

Alors la vieille femme sortit des eaux avec Dilahloané; au moment où elles parurent le soleil s'obscurcit et cessa de briller ; mais dès qu'elles furent debout sur la rive, il recommença à briller. Masilo vit son enfant, le peuple entier vit l'enfant de leur chef, celle que son grand-père avait voulu dévorer et que Thakané avait sauvée de la mort. Alors on précipita dans les eaux le bétail de la vieille ; mais, en réalité, ce n'était

de l'eau qu'en haut, au dessous c'était un vaste pays où vivait un peuple nombreux, gouverné par la vieille femme qui avait sauvé Dilahloané [1].

Quand on fut de retour au village, la mère de Masilo dit à son fils : « Il faut maintenant conduire Thakané chez elle, pour qu'elle visite sa mère et son frère. » On envoya des messagers dans toute la tribu pour ordonner à tous d'apporter le bétail avec lequel le chef devait épouser Thakané [2]. Masilo se mit en route avec tout ce bétail et une foule de jeunes gens. Quand ils arrivèrent à un col étroit, par où Thakané avait passé jadis avec son père, ils s'aperçurent qu'un grand rocher le fermait presque entiè-

1. Cette idée d'un pays situé au fond des eaux se retrouve dans plusieurs contes sessouto ou cafre ; voir entr'autres le conte de *Sémoumou et Sémoumounyané* publié dans la *Revue des Traditions populaires* (1888, pp. 654-662).

2. Quoiqu'il ait vécu longtemps avec elle et la considère comme sa femme, elle ne lui appartient légitimement que lorsqu'il a livré aux parents de sa femme le bétail du mariage.

rement. Thakané demanda à son mari : « Qu'est-ce donc que ce rocher qui nous barre la route ? » Masilo lui dit : « Ne l'as-tu pas vu quand tu as passé ici avec ton père ? » Elle lui répondit : « Non, ce rocher ne s'y trouvait pas ; le défilé était ouvert. » Tout en parlant ils continuaient à marcher avec le bétail qu'ils conduisaient ; Thakané marchait en avant, car elle seule connaissait le chemin qui conduisait chez ses parents.

Quand ils furent arrivés dans le défilé, à quelques pas du rocher, le rocher se mit à chanter :

Rué lé, lé rué, je te dévorerai Thakané, mon [enfant,
Toi qui marches devant, puis je dévorerai tous [ceux qui te suivent.

Ce rocher n'était autre que Rahlabakoané ; son cœur s'était changé en rocher après sa mort. Thakané lui répondit : « Et même les bœufs, tu peux les manger, si tu veux. » Puis elle dit à Masilo : « C'est mon père qui est venu nous attendre sur notre route. » Alors ils prirent un certain nombre de bœufs et les poussèrent vers le rocher, qui

ouvrit sa gueule toute large et les avala d'une seule bouchée. Puis Rahlabakoané recommença à chanter :

Rué lé, lé rué, je te dévorerai, Thakané, mon [enfant.
Toi qui marches devant, puis je dévorerai tous [ceux qui te suivent.

Alors ils poussèrent vers lui tout le reste de leur bétail, qu'il eut avalé en un instant; puis il se remit à chanter :

Rué lé, lé rué, je te dévorerai, Thakané, mon [enfant,
Toi qui marches devant, puis je dévorerais tous [ceux qui te suivent.

Thakané lui dit : « Tu peux maintenant dévorer nos gens, si tu veux. »

Son père mangea quelques-uns de leurs compagnons, et arrêta Thakané et son mari, qui voulaient poursuivre leur route, en chantant comme auparavant :

Rué lé, lé rué, je te dévorerai, Thakané, mon [enfant,
Toi qui marches devant, puis je dévorerai tous [ceux qui te suivent.

Alors Thakané lui livra tout le reste de ses gens, qu'il dévora jusqu'au dernier. Il ne restait plus qu'elle et Masilo avec leurs deux enfants, Dilahloané et son petit frère; comme ils voulaient continuer leur route le rocher les arrêta et se remit à chanter :

Rué lé, lé rué, je te dévorerai, Thakané, mon [enfant,
Toi qui marches devant, puis je dévorerai tous [ceux qui te suivent.

Alors Thakané se laissa saisir et dévorer par son père, elle, son mari et ses deux enfants; le rocher les avala tout vivants d'une seule bouchée et ils arrivèrent ainsi dans son ventre.

A l'intérieur de Rahlabakoané c'était comme une vaste caverne. Un jeune garçon était occupé à couper le ventre de Rahlabakoané avec un couteau pour y faire une ouverture; il finit enfin par y ouvrir une large brèche [1]. C'est alors que Rahlaba-

1. Nous retrouvous ici la donnée fondamentale de la légende du *Moshanyana Senkatana* (*Revue des Traditions populaires,* 1888, pp. 495-500).

koané mourut; le rocher tomba à terre avec fracas. Il en sortit une foule de gens; il ne resta que ceux qui avaient été dévorés depuis longtemps et dont les corps étaient déjà pourris; quant à ceux qui venaient d'être dévorés ils en sortirent tous avec leurs bœufs, qui marchaient aussi bien qu'auparavant.

Masilo et sa femme poursuivirent leur chemin et arrivèrent au village de Rahlabakoané; ce fut comme un miracle pour la mère et le frère de Thakané, car ils la croyaient morte depuis longtemps. On se réjouit et l'on pleura tout à la fois; puis on abattit nombre de têtes de bétail pour recevoir dignement Thakané et son mari.

C'est une légende qui se retrouve un peu partout dans le Folklore sud-africain; voir entr'autres dans Callaway les contes de *Untombinde* (pp. 55-69) et de *Umkxakaza* (pp. 181-217).





SÉILATSATSI-OA-MOHALÉ [1].

On raconte que la femme de Mohalé n'avait pas d'enfants; on se mit en quête d'un médecin, qui lui prépara une médecine. Elle la but et devint enceinte, et mit au jour une petite fille à laquelle on donna le nom de Séilatsatsi [2]. On la nomma ainsi parce que le médecin avait défendu qu'elle sortît jamais

1. C'est-à-dire « fille de Mohalé ». Il est intéressant de comparer ce conte à celui de *Tangalimlibo* que M. Theal a traduit du cafre (*Kaffir-Folklore*, pp. 54-63).

2. *Séilatsatsi* signifie : « celle qui craint le soleil. »

de sa hutte pour paraître à la lumière du soleil. La petite fille grandit toujours ainsi enfermée et devint une belle jeune fille; elle ne sortait que de nuit, accompagnée de sa mère.

Dans un autre village il y avait un jeune homme nommé Masilo, fils d'un chef. Il refusait obstinément de se marier, bien que dans ce village il y eût une foule de belles jeunes filles. Un jour on lui dit : « Il y a là-bas une jeune fille extrêmement belle nommée Séilatsatsi, mais personne ne peut l'épouser, car elle ne sort que de nuit. » Il demanda : « Où est-elle donc? » On lui répondit : « Dans le village de Mohalé, c'est la fille de Mohalé. » Il y alla et vit qu'en effet elle était fort belle; son corps tout entier reluisait. Il revint chez lui et dit à son père : « Mon père, j'ai vu une fille fort belle que je veux épouser. » Son père lui demanda : « Où l'as-tu vue? » Il répondit : « Chez Mohalé. » Le père reprit : « Est-ce que tu parlerais de Séilatsatsi? — Oui, c'est elle que je veux épouser. » Alors son père lui dit : « Oh! oh! tu ne peux épouser Séilatsatsi; elle ne sort jamais de sa hutte pendant le

jour; elle ne peut en sortir que de nuit. » Masilo répondit : « Cela ne fait rien, je veux l'épouser. » Son père refusa de l'écouter; tous les gens du village essayèrent de l'en dissuader; mais il resta ferme et supplia tant qu'on finit par lui permettre d'épouser Séilatsatsi.

Alors le père de Masilo se rendit chez Mohalé et lui dit : « Mon fils veut épouser ta fille Séilatsatsi? » Mais Mohalé lui répondit : « Non! cela n'est pas possible, qu'en ferait-il? J'ai d'autres filles que ton fils peut épouser; appelle ton fils qu'il vienne lui-même choisir celle qui lui plaira. » Le père de Masilo fit venir son fils pour qu'il vît les filles de Mohalé, qui toutes étaient fort belles. Masilo dit : « Elles sont belles, il est vrai; mais celle que je veux, c'est Séilatsatsi. » On lui demanda : « Qu'en feras-tu? » Il répondit : « J'en prendrai bien soin. » C'est ainsi que Séilatsatsi devint la femme de Masilo.

On la conduisit de nuit chez son mari ; on y avait préparé une belle hutte pour la recevoir. C'est là que les jeunes gens et les jeunes filles entrèrent avec elle et passèrent

la nuit [1]. Quand il fit jour, Masilo dit : « J'ai soif. » Une des jeunes filles sortit et lui apporta de l'eau, mais il la versa sans la boire. Il dit de nouveau : « J'ai soif. » Une autre jeune fille sortit et revint avec de l'eau ; Masilo la versa de nouveau sans en boire, disant qu'il ne voulait boire que celle que sa femme aurait été chercher. Les compagnes lui dirent : « Tu te conduis bien mal, Masilo. » Puis ils sortirent et appelèrent Ramasilo et Mamasilo. Ceux-ci s'écrièrent : « Nous lui avions bien dit de ne pas épouser cette fille. » Mamasilo vint elle-même avec de l'eau et la donna à son fils ; il la versa sans en boire une goutte. Alors son père vint et lui dit : « Masilo, ne t'avais-je pas suffisamment averti ? Pourquoi veux-tu donc que la fille de Mohalé aille te puiser de l'eau ainsi en plein jour ? » Masilo se mit à pleurer et à dire qu'il mourait de soif, sa femme aussi pleurait, parce que son mari voulait la forcer à aller

1. Lorsqu'une jeune femme est conduite chez son mari, la coutume veut que les jeunes gens et les jeunes filles du village passent ensemble la nuit dans une hutte à causer et à se divertir.

lui chercher de l'eau en plein jour. Enfin, quand le père et la mère furent partis, elle finit par se décider à y aller; à peine était-elle sortie de la hutte que le soleil s'obscurcit et qu'elle fut changée en une termitière. Les compagnons de Masilo s'écrièrent : « Tu vois bien ». Ils entendirent comme un sanglot qui sortait de la termitière. Masilo sanglotait lui aussi. Partout on criait : « Venez voir ce qu'a fait Masilo, la fille de Mohalé est changée en termitière ». Masilo continuait de sangloter et disait : « Hélas! que faut-il faire? que faut-il faire? » Les gens lui répondaient : « C'est donc ainsi que tu as pris soin de ta femme [1] ! »

Alors on appela un chien et on lui dit : « Va avertir les parents de Séilatsatsi. » Le chien répondit : « C'est bien, j'y vais. — — Que diras-tu lorsque tu seras arrivé?

1. Dans la version cafre, ce n'est pas le mari de la jeune femme, mais son beau-père qui la force à sortir au grand jour. La catastrophe est aussi différente; Tangalimlibo n'est pas changée en termitière comme Séilatsatsi, mais est entraînée au fond du fleuve.

— Je dirai : *Ou! ou! ou!* — Oh! oh! tu ne sais rien, nous ne voulons pas de toi. » On appela une poule et on lui dit : « C'est toi que nous enverrons. » La poule répondit : « J'y vais. — Que diras-tu lorsque tu seras arrivée? — Je dirai : *Kokolokoloko!* votre fille est devenue une termitière dans le village de son mari. » Elle répéta : « Je dirai : Séilatsatsi est devenue une termitière dans le village de son mari. » Les gens lui dirent : « C'est bien! tu peux aller. » Puis on lui mit deux anneaux à chaque jambe et on lui dit de partir.

La poule partit en courant, faisant sonner les anneaux de ses pieds. Quand elle arriva au village de Mohalé, elle vit que tout le monde était rassemblé dans une hutte à boire du *yoala*. Alors elle prit son vol et se posa sur le sommet de la hutte, où elle se mit à crier : « *Kokolokoloko!* Séilatsatsi de Mohalé est devenue une termitière dans le village de son mari. » Les gens l'entendirent et s'écrièrent : « Hélas! il est arrivé le malheur que nous attendions. » Sa mère alla au fond de sa hutte et vit qu'en effet le petit vase, où sa fille avait coutume de manger, venait de se

briser [1]. Elle s'écria : « Hélas! mon enfant est morte! » Alors on alla chercher le médecin qui avait donné jadis à la femme de Mohalé la médecine qui avait produit la naissance de Séilatsatsi.

Le médecin se rendit au village de Ramasilo ; il s'approcha de la termitière, y fit des incisions et y introduisit une médecine. Puis il dit : « Apportez-moi un mouton. » On lui en apporta un. Il dit : « Égorgez-le. » On l'égorgea, puis on enleva la peau. Il dit : « Donnez-moi vite cette peau. » Il prit la peau, y fit des incisions et y introduisit des médecines, puis il en recouvrit la termitière. Alors il alla prendre les cornes qui contenaient ses médecines [2], les déposa devant la termitière et s'y assit. Il attendit longtemps, puis la peau commença à se remuer. Bientôt Séilatsatsi en sortit toute vivante. Il lui dit : « Retourne bien vite dans ta hutte ». Elle y rentra; elle

1. Le même trait se trouve dans le conte de *Nyopakatala*.

2. Les médecins Bassoutos conservent leurs drogues dans de petites cornes.

était de nouveau aussi belle et brillante qu'auparavant.

Le médecin entra dans la hutte et appela le père et la mère de Masilo; puis il fit des incisions à Séilatsatsi et y mit de la médecine. Alors il lui dit : « Maintenant, prends un vase et va à la fontaine. » Mais Masilo se leva bien vite, alla se mettre devant la porte et dit : « Je ne veux pas que ma femme sorte d'ici. » Le médecin eut beau insister, Masilo refusait toujours de laisser sortir Séilatsatsi; enfin le médecin le jeta de force de côté. Alors Séilatsatsi prit un vase et sortit pour aller à la fontaine, et quoiqu'il fît grand jour il ne lui arriva rien.





MONYOHÉ [1].

Il y avait une fois une jeune fille nommée Senképeng, sœur du chef Masilo ; elle refusait de se marier. Un certain jour elle se rendit avec son frère et les gens de son village à une fête de chant chez Morakapoula. On chanta du matin jusqu'au soir. Vers le soir Morakapoula commanda à la pluie de tomber parce que Senképeng refusait de

1. La première partie de ce conte, jusqu'au moment où Senképeng essaie vainement de traverser la rivière, se retrouve presque textuellement dans une variante du conte de *Masilo et Thakané*.

danser avec lui [1]. La pluie tomba toute la nuit. Morakapoula donna à tous ses gens l'ordre de refuser à Senképeng l'entrée de leurs huttes. Senképeng alla vers une vieille femme et lui dit : « Laisse-moi entrer dans ta hutte, grand'mère. » La vieille lui répondit : « Ma hutte est pleine, il n'y a plus de place. » Senképeng lui dit : « Laisse-moi entrer, ou je te tuerai. » Alors la vieille lui répondit : « Tu peux entrer. » Senképeng dormit ainsi dans la hutte de cette vieille femme. Le lendemain Masilo dit : « Maintenant, nous allons partir pour retourner chez nous. » Morakapoula lui dit : « Toutes les rivières et les ruisseaux sont débordés. » Mais Masilo lui répondit : « Cela ne fait rien ; nous saurons bien les traverser. »

Alors Masilo partit avec sa sœur et tous

1. Dans le conte de *Modisa-oa-dipodi* il est aussi question d'un homme qui a le même pouvoir sur les éléments. Le nom même de Morakapoula indique que celui-ci a pouvoir sur la pluie. En refusant de danser avec lui la danse particulière dont il est question dans le texte Senképeng montrait qu'elle ne voulait pas de lui pour amant ou pour mari.

ses gens. Ils trouvèrent que la petite rivière qu'ils devaient passer était pleine jusqu'aux bords. Ils essayèrent de la traverser en prenant Senképeng au milieu d'eux, mais l'eau la ramena vers le bord qu'elle venait de quitter. Ils revinrent en arrière pour la chercher, la saisirent fortement par les bras et entrèrent avec elle dans la rivière ; mais l'eau la ramena encore une fois en arrière. Quand Masilo arriva il lui dit : « Senképeng, pourquoi ne passes-tu pas ? » Elle lui répondit : « Je ne puis traverser la rivière; quand on veut me faire passer, l'eau me ramène en arrière. » Masilo lui dit : » Viens ici, c'est moi qui vais te faire passer. » Il la saisit par les bras et entra avec elle dans la rivière, mais l'eau la ramena en arrière ; il revint sur ses pas et essaya de nouveau de la faire passer, mais cette fois encore l'eau la ramena en arrière. Alors il l'abandonna et continua son chemin avec ses compagnons.

Senképeng, restée seule, se mit à chanter :

Masilo de ma mère, ho éa nna ea lela [1],
Masilo de ma mère, ho éa nna ea lela,

1. Ces derniers mots n'ont aucun sens.

Tu diras à ma mère là-bas, ho éa nna ea lela,
Que tous les ruisseaux son débordés, ho éa nna [ea lela,
Et même le ruisseau de Motikoé, ho éa nna ea lela,
Parce que j'ai refusé d'épouser le fils de Moraka-[poula, ho éa nna ea lela. »

Masilo lui répondit :

Senképeng, fille de Kadi, fils de Tsoloé, ho éa nna [ea lela,
Senképeng, fille de Kadi, fils de Tsoloé, ho éa nna [ea lela,
Descends le long du ruisseau de Motikoé, ho éa [nna ea lela,
Tous les ruisseaux sont débordés, ho éa nna ea [lela,
Et même le ruisseau de Motikoé, ho éa nna ea lela.

Ils se séparèrent ainsi, et Masilo retourna chez lui. Sa sœur Senképeng se mit à descendre le long des bords du ruisseau de Motikoé, ayant son *thomo* [1] à la main. Elle

1. Le *thomo* est un instrument de musique des Bassoutos; il est fait d'un bambou légèrement recourbé, le long duquel est tendue une cordelette assez semblable à la chanterelle d'un violon; à ce bambou est attachée une gourde percée.

arriva à un endroit où croissaient de hautes herbes marécageuses; elle les écarta et y entra pour s'y cacher, mais la tige de son *thomo* dépassait les herbes. Cet endroit était tout près d'une source.

Le lendemain Mamonyohé vint puiser à la source, et elle aperçut la tige du *thomo* qui s'élevait au-dessus des hautes herbes. Elle se demanda : « Qu'est-ce que cet objet-là au milieu de ces herbes? » Elle s'approcha, écarta les touffes d'herbes et s'écria : « Ah! ah! quelle belle jeune fille! voilà une femme pour mon fils! Viens, mon enfant, allons chez nous. » Senképeng sortit de sa cachette et la suivit, toujours chargée de son *thomo*. Elle arriva ainsi à la hutte de Mamonyohé. On venait d'y tuer des bœufs et des moutons, on y avait cuit du pain, préparé du *yoala*, le tout en grande quantité; c'était là la nourriture qu'on préparait chaque jour pour Monyohé. Monyohé se tenait caché sous le toit de sa hutte; personne ne l'avait jamais vu, si ce n'est sa mère.

Mamonyohé dit à Senképeng : « Prends tous ces vivres et porte-les à ton mari; cette

hutte là-bas, c'est la hutte de ton mari. » Elle prit une corbeille remplie de viande et la porta dans la hutte de Monyohé ; elle revint et prit un pot de *yoala* et l'y porta aussi ; elle revint prendre du pain et l'y porta ; elle revint prendre un grand vase plein de lait caillé et l'y porta également. Puis elle sortit et revint vers Mamonyohé. Celle-ci lui dit : « Va maintenant reprendre les vases et les corbeilles dans lesquels tu as porté la nourriture de ton mari. » Senképeng y retourna et vit que tout était déjà dévoré, il ne restait plus que les os. Elle se demandait tout étonnée : « Quel est donc l'être invisible qui a dévoré toute cette nourriture en un moment ? »

Elle revint vers sa belle-mère, celle-ci lui dit : « Prends du sorgho, ma chère, et mouds-le. » Elle prit du sorgho, le moulut et fit du pain ; puis elle rôtit de la viande et versa le lait caillé dans de grands vases d'argile. Puis elle porta tout cela dans la hutte de Monyohé. Un instant après, sa belle-mère l'envoya chercher les vases vides ; elle vit que tout était mangé, qu'il ne restait rien. Le soir, quand il fut temps d'aller

se coucher, on dit à Senképeng : « Va coucher dans la hutte de ton mari. » Elle y alla et se coucha à terre sans voir personne. Au petit jour elle sentit Monyohé qui la frappait à grands coups de queue, en disant : « Je prise, j'éternue. » Alors elle se leva, sortit et alla à la fontaine pour puiser de l'eau. Mamonyohé était déjà levée et avait déjà allumé le feu ; des bœufs venaient d'être abattus et la viande était déjà dans les pots. Dès qu'elle vit Senképeng, Mamonyohé lui dit : « Prends du sorgho, mouds-le et fais du pain pour ton mari. » Elle prit du sorgho, le moulut et fit du pain et le porta à Monyohé, avec de la viande et du lait caillé ; un instant après, elle retourna chercher les vases déjà vides. Dans ce village on ne se reposait jamais ; du matin au soir il fallait moudre, cuire et travailler ferme. Le soir, quand il était temps de dormir, Senképeng entrait dans la hutte de Monyohé pour y dormir ; au petit jour Monyohé venait la frapper de grands coups de queue en lui disant : « Je prise, j'éternue. » Senképeng en devenait maigre, maigre.

Les gens du village lui dirent : « Pourquoi restes-tu ici, pauvre enfant ? Pourquoi ne retournes-tu pas chez tes parents ? Tu vois combien notre tribu est nombreuse, eh bien ! toutes les jeunes filles ont passé par où tu passes et n'y ont pu tenir. » Senképeng leur répondit : « Je ne connais pas le chemin qui mène chez mes parents. » Cependant, un certain jour, elle sortit de sa hutte avec son vase, alla à la fontaine, le déposa là et s'enfuit du côté de la maison paternelle. Elle marcha, elle marcha longtemps ; le soleil se levait à peine qu'elle était déjà bien loin. Alors Monyohé s'agita dans sa hutte et en sortit avec un bruit semblable à celui d'un ouragan. Les gens du village disaient : « Avez-vous vu l'animal effrayant qui vient de sortir de la hutte de Monyohé ? » Monyohé planait dans les airs à la poursuite de Senképeng. Senképeng, se retournant, vit son mari qui la poursuivait ; elle s'écria : « Hélas ! aujourd'hui je vais mourir. » Le serpent l'avait déjà presque atteinte ; alors Senképeng se mit à chanter :

Enfant de ma sœur, chante mokata, que je [voie[1]!
Enfant de ma sœur, chante mokata, que je te [voie !

Alors le serpent s'arrêta et se mit à rouler et à dérouler ses anneaux. Senképeng se remit à courir, elle courut longtemps, longtemps. En se retournant, elle vit Mamonyohé qui s'était mise à la poursuite de Monyohé, tenant à la main une peau de bœuf non tannée. Un instant après, elle aperçut une colonne de poussière qui montait vers le ciel; c'était Monyohé qui recommençait à la poursuivre. Comme il planait déjà au-dessus de sa tête elle se mit à chanter :

Enfant de ma sœur, chante mokata, que je te [voie!
Enfant de ma sœur, chante mokata, que je te [voie !

Alors Monyohé s'arrêta et se mit à chanter

1. Le chant de Senképeng est une incantation qui doit arrêter Monyohé dans sa poursuite ; il est absolument impossible de le traduire en français.

lui aussi tout en roulant et en déroulant ses anneaux.

Senképeng reprit sa course précipitée et finit par arriver là où paissait le bétail de ses parents. Les petits bergers s'écrièrent : « C'est toi Senképeng! d'où viens-tu ? » Elle leur répondit : « Voyez-vous là-bas cette colonne de poussière ? » Ils répondirent : « Oui ! » Alors elle leur dit : « C'est un grand serpent qui me poursuit ; courez bien vite et allez avertir les gens de notre village. » Les petits bergers arrivèrent bien vite au village et dirent : « Senképeng arrive, elle est poursuivie par un immense serpent. » Les gens du village s'élancèrent à sa rencontre armés de lancettes, de couteaux et de baguettes pointues. Ils les fixèrent en terre sur le chemin qui mène au village, par où passe le bétail quand il va au pâturage.

Quand le serpent arriva de nouveau tout près de Senképeng, elle se remit à chanter :

Enfant de ma sœur, chante mokata, que je te [voie !
Enfant de ma sœur, chante mokata, que je te [voie !

Pendant que le serpent recommençait à chanter lui aussi, elle continua de courir et arriva au village, où elle tomba épuisée de sa course.

Le serpent arriva lui aussi tout près du village, mais si fatigué qu'il ne pouvait plus planer dans les airs et se traînait à peine sur son ventre. Percé par les lancettes, coupé par les couteaux plantés en terre, il fut bien vite mort. Mamonyohé arrivait en courant; elle s'écria : « Hélas! mon fils ! hélas! mon fils est mort sans moi. Comment le rendrai-je à la vie ? » Alors elle dit aux gens du village : « Donnez-moi un bœuf noir. » On le lui apporta. Elle reprit : « Abattez-le. » On l'abattit. Alors elle prit les membres déchirés de son fils, les enveloppa soigneusement dans la peau du bœuf; puis elle brûla le tout et il ne resta plus qu'une masse noire carbonisée. Alors elle prit la peau non tannée qu'elle avait apportée et y rassembla soigneusement les restes carbonisés de son fils. Elle la chargea sur sa tête et alla la jeter dans l'étang; tous les gens du village la regardaient faire. Ensuite elle fit trois fois le tour de l'étang sans prononcer une

parole. Alors son fils sortit de l'étang, mais ce n'était plus un serpent, c'était maintenant un homme entièrement beau. Senképeng s'écria : « Ah! comme mon mari est beau! » Ils retournèrent ensemble au village; c'est alors que Monyohé épousa Senképeng ; puis il la prit chez lui et envoya au père de Senképeng le bétail avec lequel il devait l'épouser. C'est ainsi que Senképeng devint pour de bon la femme de Monyohé [1].

1. D'autres versions racontent d'une manière un peu différente la fin de l'histoire de Monyohé. La variante la plus intéressante est celle-ci : quand Monyohé a été brûlé, sa mère prend ses cendres et les dépose dans un vase d'argile soigneusement couvert qu'elle confie à la garde de Senképeng. Au bout de quelques mois Senképeng découvre le vase et en voit sortir un jeune homme extrêmement beau : c'est Monyohé revenu à sa forme naturelle.





KHOÉDI-SÉFOUBENG [1].

Il y avait une fois un chef nommé Boulané qui avait dix femmes; sa favorite se nommait Morongoé. Boulané avait sur la poitrine l'image d'une lune en son plein; c'est

1. Outre la version que je donne ici, j'en ai recueilli une autre plus longue et fort intéressante, mais si mélangée d'éléments empruntés aux contes européens, qu'il est impossible de discerner ce qui est primitif de ce qui ne l'est pas. Du reste, le conte lui-même diffère tant des autres contes des Bassoutos, qu'il est fort possible qu'il soit d'importation étrangère; son origine sessouto est cependant probable.

pourquoi on l'avait surnommé Khoédi-Séfoubeng [1]. Une certaine année le chef dit à toutes ses femmes [2] : « La reine donnera le jour à un enfant qui me ressemblera, portant l'image d'une lune en son plein; les autres auront des enfants avec l'image de quartiers de lune ou simplement d'étoiles. Le fils de Morongoé se nommera comme moi Khoédi-Séfoubeng. »

Le jour où les femmes de Khoédi-Séfoubeng devaient accoucher, la seconde femme dit à la vieille qui devait accoucher Morongoé : « Si tu t'aperçois que l'enfant de Morongoé porte sur sa poitrine l'image d'une

1. *Khoédi-Séfoubeng* signifie, littéralement traduit : lune sur la poitrine.

2. La reine, c'est-à-dire la première femme; les autres sont considérées comme étant ses servantes. La première femme a un rang plus élevé que toutes les autres, ce qui semblerait prouver que les peuples bantous ont commencé par être monogames. Dans les familles de chefs, seuls les fils de la première femme peuvent succéder à leur père; si la première femme n'a pas de fils, c'est à ceux de la seconde que reviendra l'héritage paternel.

lune en son plein, tue-le et mets un petit chien à sa place. » Lorsque l'enfant de Morongoé naquit, la vieille femme le prit sans que sa mère s'en aperçût et le jeta au fond de la hutte, au milieu des pots. Des souris le prirent et le nourrirent.

Le chef s'informa des enfants qui lui étaient nés de ses différentes femmes. On lui répondit : « L'une a donné le jour à un quartier de lune, les autres à des étoiles [1] ; quant à Morongoé, elle a mis au monde un petit chien. » Alors le chef se détacha de sa première femme et s'attacha à la seconde. Morongoé devint sa servante.

Un jour que la seconde femme passait devant la hutte de Morongoé, elle y vit un fort bel enfant, qui avait sur sa poitrine l'image très bien formée d'une lune en son plein ; des souris jouaient avec lui. Le soir elle dit à son mari : « Je suis malade ; les osselets [2] disent que pour me guérir il faut

1. C'est-à-dire des enfants ayant à la poitrine l'image de quartiers de lune ou simplement d'étoiles.

2. Les osselets divinatoires ou *ditaola* jouent un grand rôle dans la vie des Bassoutos. On

brûler la hutte de Morongoé, celle qui vient de mettre au monde un petit chien, afin que toutes les souris qui s'y trouvent y périssent. » Le chef lui dit : « C'est bien ! on la brûlera demain. »

Alors les souris menèrent l'enfant vers Thamaha [1], le grand bœuf du chef; elles lui dirent : « Prends bien soin de cet enfant, parce que demain on va nous faire mourir. » Thamaha consentit à se charger de l'enfant de Morongoé. Le lendemain la hutte de Morongoé fut brûlée et toutes les souris y périrent. Un jour que la femme du chef venait prendre dans le parc à bestiaux de la fiente fraîche [2], elle vit l'enfant qui jouait avec Thamaha. Elle vint vers son mari et lui dit : « Je suis malade, mais les osselets disent que je guérirai, si tu fais tuer Tha-

y a recours pour toutes les circonstances; aucun médecin indigène ne donnera de médecines sans les avoir consultés.

1. *Thamaha :* un bœuf roux rayé de blanc.

2. Les femmes bassoutos se servent de fiente fraîche qu'elles mêlent à de la boue, pour plâtrer les murs de leurs huttes et en arranger le parquet.

maha. » Le chef lui répondit : « On le tuera demain matin. »

Alors Thamaha alla vers les crabes et leur dit : « Prenez soin de cet enfant, car demain on va me tuer. » Les crabes en prirent soin et le nourrirent longtemps. Un jour la femme du chef dit aux autres femmes : « Allons cueillir des joncs pour en tresser des nattes. » Alors elle aperçut dans l'étang le petit garçon déjà grandi qui jouait avec les crabes; l'image d'une lune en son plein se voyait toujours sur sa poitrine. Elle dit aux autres femmes : « Je suis malade, retournons chez nous. » Lorsqu'elle fut de retour chez elle, elle dit à son mari : « Je suis malade, mais les osselets disent que je guérirai, si tu fais dessécher l'étang, pour que tous les crabes périssent et que tu fasses couper tous les joncs. » Le chef lui répondit : « On fera demain ce que tu désires. »

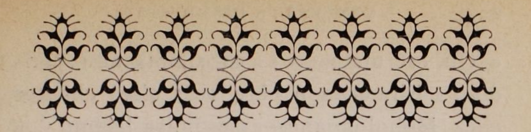
Alors les crabes le conduisirent vers des marchands, en disant : « Prenez-en soin, car demain on nous fera mourir. » Le lendemain le chef fit dessécher l'étang et couper tous les papyrus. L'enfant grandit dans la hutte des marchands. Un jour, des gens de

chez Boulané vinrent faire des échanges dans cette hutte-là. L'un d'eux remarqua que ce jeune garçon avait sur la poitrine quelque chose qui brillait; il retourna vers Boulané et lui dit : « J'ai vu un fort beau jeune homme, qui porte sur sa poitrine l'image d'une pleine lune. » Boulané se hâta de l'aller voir. Il lui demanda : « De qui es-tu fils ? Qui t'a amené ici ? »

Alors le jeune garçon lui raconta tout ce qui lui était arrivé; il lui dit : « Quand ma mère m'eut mis au jour, la seconde femme de mon père m'a fait jeter au fond de la hutte au milieu des pots. Des souris m'ont recueilli et ont pris soin de moi; quant à la seconde femme de mon père, elle a mis un petit chien à ma place et a prétendu que c'était l'enfant de ma mère. » Quand Boulané entendit cela, il regarda le jeune homme fort attentivement et se rappela que sa seconde femme lui avait dit que la première avait donné le jour à un petit chien. Alors le jeune homme continua à lui raconter tout ce qui lui était arrivé, comment les souris avaient pris soin de lui, puis Thamaha, puis les crabes, jusqu'au jour où il s'était réfugié chez les marchands.

Alors son père découvrit la poitrine du jeune homme et vit qu'elle portait, en effet, l'image d'une pleine lune; il comprit alors que c'était bien là son fils. Il le prit avec lui et l'amena dans son village, où il le cacha dans sa hutte. Puis il convoqua en assemblée publique toute sa tribu. On prépara une grande fête, on abattit des bœufs, on fit beaucoup de *yoala*. Alors Boulané fit étendre à terre des nattes de paille devant la hutte où il avait caché son fils Khoédi-Sefoubeng. Quand tout le monde fut rassemblé, il fit sortir son fils et le présenta à tout son peuple, puis il expliqua comment sa seconde femme l'avait longtemps trompé. On rétablit la mère de Khoédi-Sefoubeng dans tous ses droits, on lui fit quitter les haillons qu'elle portait et on la revêtit de beaux habits neufs. Khoédi-Sefoubeng devint chef à la place de son père. Quant à la femme qui l'avait persécuté et avait voulu le faire mourir, on la chassa avec tous ses enfants et elle dut aller se réfugier dans un pays éloigné,





MOSIMODI & MOSIMOTSANÉ [1].

THOULARÉ c'est le nom d'un grand pot; Thoulatsané est le nom d'un petit. Les enfants du propriétaire de ces pots s'appelaient Mosimodi et Mosimotsané. Un jour Mosimodi partit de chez elle pour faire visite à ses parents; elle ne trouva à la maison ni son père ni sa mère, mais seulement sa sœur Mosimotsané. Elle lui demanda :

1. Pour la seconde partie de ce conte, comparez celui que donne M. Casalis sous ce titre : *la Métamorphose d'une jeune fille* (*Les Bassoutos*, pp. 360-362). Je dois cette jolie version à l'obligeance de M. Dieterlen, qui l'a recueillie pour moi.

« Où est ma mère ? » Mosimotsané répondit : « Elle et mon père sont allés chanter chez Moholokoané-oa-se-omisa-lélémé [1]. » L'aînée demanda : « N'y a-t-il rien à manger ici, Mosimotsané ? » Celle-ci répondit : « Non, il n'y a rien à manger. » Mosimodi demanda encore : « Est-ce que ma mère n'a pas battu le beurre dans Thoularé ? — Non ! — Et dans Thoulatsané ? — Pas davantage. » Alors Mosimodi prit de l'eau et se lava les mains ; puis elle fit rouler Thoularé jusqu'au milieu de la hutte ; alors elle battit le beurre dans Thoularé [2]. Quand elle eut fini, elle prit le beurre et le mit de côté. Puis elle prit de la fiente sèche [3] et fit du feu, sur lequel elle fit fondre son beurre. Quant au petit lait elle le mélangea avec

1. C'est non pas un nom, mais les premiers mots du *thoko* ou chant de louanges de cet individu, litt. : « Moholokoané de ce qui dessèche la langue. »

2. A rapprocher de l'arbre qui donne du lait dans le conte de *Koumongoé*.

3. Vu le manque de bois les Bassoutos font souvent du feu avec de la fiente de vache desséchée, et qui rappelle un peu la tourbe.

de la farine de sorgho et s'en fit de la bouillie. Quand la graisse fut fondue, elle en remplit des vases de terre ; puis elle prit le dépôt qui restait au fond du pot et l'ajouta à la bouillie. Alors elle dit : « Mosimotsané, viens manger avec moi. » Quand elles eurent fini de manger, Mosimodi recouvrit soigneusement les vases de beurre fondu, prit de l'eau et en lava Thoularé, qu'elle remit à sa place au fond de la hutte. Puis elle dit : « Mosimotsané, maintenant, je retourne chez moi. » Alors elle partit et retourna chez elle.

Son père et sa mère arrivèrent, la mère demanda : « Mosimotsané, qui a battu le beurre dans Thoularé ? » Elle répondit : « C'est Mosimodi. » La mère gronda toute la nuit; le lendemain, elle prit le sorgho qui fermentait dans un pot et le porta devant la hutte, toujours grondant; puis elle prit sa houe et creusa un trou profond, toujours grondant. Alors elle dit : « Mosimotsané, va appeler Mosimodi ; dis-lui que c'est moi qui l'appelle. » Mosimotsané y alla et dit à sa sœur : « Mosimodi, ma mère t'appelle. » Mosimodi lui demanda : « Dis-

moi si elle n'a pas grondé. » Sa sœur cadette lui répondit : « Non, elle n'a rien dit. » Mosimodi lui demanda une seconde fois : « Dis-moi la vérité, je t'en prie; est-ce que réellement ma mère n'a pas grondé? » Mosimotsané lui répondit . « Non, certainement, elle n'a rien dit. » Elles partirent ensemble; en route Mosimodi demanda encore : « Est-ce que ma mère n'a pas grondé? » Cette fois encore la cadette répondit : « Non, elle n'a rien dit. » Quand elles arrivèrent à la maison, la mère dit : « Mosimodi, prends mon sorgho fermenté et étends-le sur une natte au fond de ce trou. » Mosimodi prit la natte et l'étendit au fond du trou, puis sa mère lui passa le pot plein de sorgho, que Mosimodi s'occupa à étendre sur la natte. Comme elle était ainsi occupée, sa mère la recouvrit subitement de terre, prit une pierre à moudre et en écrasa le corps de son enfant jusqu'à ce qu'elle l'eut complètement réduit en poudre.

Alors elle prit une corbeille et y rassembla cette poussière; elle chargea la corbeille sur sa tête et alla jeter la poussière de son enfant dans l'étang de la rivière, tout près

de la source du village. Un crocodile prit cette poussière, la pétrit, la façonna si bien que ce fut de nouveau Mosimodi. Un jour, quelques jeunes filles dirent à Mosimotsané : « Allons à la fontaine. » Mosimotsané prit son vase et y alla avec elles ; elles remplirent leurs vases les unes après les autres puis se mirent à jouer. Ensuite elles dirent : « Retournons maintenant à la maison, Mosimotsané ; le soleil est déjà couché. » Mais quand Mosimotsané voulut prendre son vase, elle ne le put, il restait comme fixé au sol. Ses compagnes déposèrent leurs vases à terre et réunirent leurs efforts pour soulever celui de Mosimotsané; il restait toujours comme fixé au sol. Enfin, elles s'écrièrent : « Ah ! les fantômes de sa mère sont là-dedans[1]. » Elles partirent bien vite et la laissèrent seule.

Alors sa sœur Mosimodi apparut, sortant du sein des eaux, appuyée sur une canne de fer. Elle se mit à chanter :

1. Les fantômes sont les esprits des ancêtres, auxquels les Bassoutos attribuent une bonne partie des malheurs et surtout des maladies qui leur surviennent.

C'est la faute de Thoularé, Mosimotsané,
Quand je suis retournée chez moi, Mosimotsané,
Tu m'as dit un mensonge, Mosimotsané,
C'est elle, ta mère, c'est elle, Mosimotsané,
Qui m'a écrasée et réduite en poudre, Mosi-
[motsané,
Avec une pierre à moudre, Mosimotsané,
le crocodile m'a rendu la forme humaine, Mosi-
[motsané [1].

Alors elle agita l'eau de la source avec sa canne de fer, la troubla et la souilla de boue, puis elle en remplit le vase de Mosimotsané. Alors elle dit à sa sœur : « Va maintenant préparer la nourriture de ton père et de ta mère, qu'ils mangent de cette boue ! » Puis elle rentra au sein des eaux, toujours appuyée sur sa canne de fer. Lorsque Motsimotsané arriva à la maison, sa mère lui demanda : « Pourquoi pleures-tu, mon enfant? » Elle répondit : « Non, je

1. Dans la seconde partie du conte de *Koumongoé* on trouve également l'histoire d'une jeune fille qui vit au fond des eaux; seulement là ce n'est pas un crocodile qui la recueille, mais une vieille femme.

ne pleure pas ? — Pourquoi as-tu puisé de l'eau aussi sale et pleine de boue? — Ce sont les veaux qui ont troublé l'eau de la fontaine. » Elle prépara la nourriture de ses parents avec cette eau bourbeuse.

Le lendemain, comme ses parents étaient aux champs, les jeunes filles proposèrent de nouveau à Mosimotsané d'aller avec elles à la fontaine. Elle prit son vase et les suivit. Elles remplirent leurs vases les unes après les autres, les déposèrent à terre et se mirent à jouer. Quand le soleil fut couché, elles prirent leurs vases et les posèrent sur leurs têtes. Mais quand Mosimotsané voulut prendre le sien, elle ne le put, il restait comme fixé au sol. Ses compagnes déposèrent leurs vases à terre et réunirent leurs efforts pour soulever celui de Mosimotsané ; mais tout fut inutile, il restait comme fixé au sol. Elles s'écrièrent : « Allons-nous-en, les fantômes de sa mère sont là-dedans ! » A peine étaient-elles parties que Mosimodi apparut, sortant du sein des eaux, toujours appuyée sur sa canne de fer ; elle chantait :

C'est la faute de Thoularé, Mosimotsané,
Quand je suis retournée chez moi, Mosimotsané,
Tu m'as dit un mensonge, Mosimotsané,
C'est elle, ta mère, c'est elle, Mosimotsané,
Qui m'a écrasée et réduite en poudre, Mosi-
[motsané,
Avec une pierre à moudre, Mosimotsané,
Mais le crocodile m'a rendu la forme humaine,
[Mosimotsané.

Puis elle frappa sa sœur de sa canne de fer, souilla l'eau de la fontaine, en remplit le vase de Mosimotsané et lui dit : « Va maintenant porter cette eau sale à ton père et à ta mère. » Puis elle rentra au sein des eaux.

Mosimotsané retourna chez elle en sanglotant. Sa mère lui demanda : « Mosimotsané, pourquoi pleures-tu ? » La jeune fille ne répondit rien. « Mosimotsané, pourquoi ne me réponds-tu pas ? Que me caches-tu ? Qu'est-ce qui te rend si maigre ? » — C'est que j'ai été battue par Mosimodi. — Comment Mosimodi pourrait-elle te battre ? Je l'ai tuée. » Mosimodi répondit : « Elle est là-bas dans l'étang, près de la fontaine. Quand je vais puiser de l'eau avec mes compagnes, mon vase reste

fixé au sol ; les autres jeunes filles ont beau déposer leurs vases et réunir leurs efforts aux miens pour soulever mon vase, rien ne peut le faire bouger. Elles retournent chez elles et me laissent seule; Mosimodi vient alors appuyée sur sa canne de fer et m'en frappe violemment. » Sa mère lui demanda : « Est-ce vrai, mon enfant ? — Oui, ma mère, c'est bien vrai. » Alors la mère en informa son mari.

Le lendemain, avant le jour, le père se rendit à la fontaine et se tint caché toute la journée au milieu des buissons. Mosimotsané y vint vers le soir avec les autres jeunes filles ; elles remplirent leurs vases les unes après les autres et se mirent à jouer. Puis elles dirent : « Allons-nous-en le soleil est déjà couché. » Elles prirent leurs vases et les posèrent sur leurs têtes. Celui de Mosimotsané restait comme fixé au sol ; elles essayèrent toutes de le soulever, mais elles ne purent pas même l'ébranler. Elles s'écrièrent : « Allons-nous-en, les fantômes de sa mère sont là-dedans ! » Quand elles furent parties, Mosimodi apparut, sortant du sein des eaux, toujours appuyée sur sa canne de fer, et se remit à chanter :

C'est la faute de Thoularé, Mosimotsané,
Quand je suis retournée chez moi, Mosimotsané,
Tu m'as dit un mensonge, Mosimotsané,
C'est elle, ta mère, c'est elle, Mosimotsané,
Qui m'a écrasée et réduite en poudre, Motsi-[motsané,
Avec une pierre à moudre, Mosimotsané,
Mais le crocodile m'a rendu la forme humaine, [Mosimotsané.

Comme elle se mettait à frapper sa sœur de sa canne de fer, son père s'écria : « Oh! ma fille, je t'en prie, ne frappe pas ainsi ta sœur. » Mosimodi répondit : « Et qui donc est ta fille? Toi et ma mère vous m'avez tuée; je suis la fille du crocodile. » Son père la supplia longtemps; elle répondait toujours : « Pourquoi m'avez-vous tuée? Vous m'avez tuée à cause du lait de Thoularé. C'est maintenant le crocodile qui est pour moi mon père et ma mère. » Alors elle rentra dans l'étang et disparut au sein des eaux.

Son père remonta au village; il dit à sa femme : « C'est elle, je l'ai vue; c'est bien elle; elle est tout à fait comme auparavant. » Alors il prit un grand nombre de têtes de

bétail et les conduisit vers l'étang du crocodile ; tout le village s'y rendit avec lui. Alors le crocodile sortit de l'eau et demanda : « Qu'y a-t-il ? » Le père dit : « Seigneur, je suis venu racheter mon enfant. » Le crocodile rentra dans l'étang et alla se concerter avec Mosimodi. Celle-ci consentit à retourner vers son père. Alors le crocodile revint vers le père de Mosimodi et lui dit : « Jetez le bétail dans l'étang ! » Les gens poussèrent le bétail dans l'étang et il s'engouffra au fond des eaux. Alors le crocodile plongea de nouveau et resta très longtemps au fond de l'eau ; puis il revint avec une natte qu'il étendit au bord de l'étang. Il repartit et revint avec tous les effets de Mosimodi, des couvertures, des robes, des colliers, des bracelets ; il déposa tout cela sur la natte qu'il avait apportée. Puis il retourna au fond de l'eau ; enfin il reparut avec Mosimodi, qui sortit de l'eau toujours appuyée sur sa canne de fer. Alors le crocodile dit : « La voilà, votre fille, vous pouvez la tuer de nouveau, si vous le voulez. » Puis il dit à Mosimodi : « S'ils te font du mal, reviens vers moi ; moi, je t'aime, et je te recevrai

bien. » Alors il lui fit cadeau d'un grand nombre de têtes de bétail; il donna aussi un bœuf de somme, sur lequel on plaça tous ses effets. Dès le lendemain Mosimodi se hâta de quitter la maison de ses parents et retourna chez son mari.





NTOTOATSANA.

Il y avait une fois une fille de chef nommée Ntotoatsana ; son père n'avait en fait d'enfants qu'elle et son petit frère. C'était elle qui gardait les bestiaux, elle les menait même à leurs pâturages d'été [1]. Un jour, comme elle gardait le bétail bien loin du village, un tourbillon survint, l'enleva et l'emporta bien loin à travers l'espace. Elle fut amenée

1. C'est quelque chose d'absolument inusité chez les Bassoutos de voir une femme garder les bestiaux ; tous les soins à donner au bétail sont le partage exclusif des hommes.

vers une tribu de Ma-Tébélés [1], qui n'avaient qu'une jambe, qu'un bras, qu'un œil et qu'une oreille [2]. Elle demeura avec eux et devint l'épouse du fils du chef de la tribu.

Son mari prit des cornes d'animaux et les enterra sous le sol de sa hutte; un jour que Ntotoatsana essaya de s'enfuir, les cornes se mirent à crier :

Ou-ou-é-é! voici Ntotoatsana, qu'un tourbil-
[lon a saisie et emportée.
Pendant qu'elle gardait les bestiaux de son père,
[les bestiaux de Sékoaé.

Alors les Ma-Tébélés arrivèrent en courant et la ramenèrent chez son mari.

Elle y demeura longtemps et mit au monde

1. *Ma-Tébélés,* c'est le nom que les Bassoutos donnent à toutes les tribus cafres, Zoulous aussi bien que Cafres, de la colonie du Cap. Généralement, ce nom ne s'applique qu'aux habitants du Matebeleland, qui s'étend au nord du Transvaal, entre le Limpopo et le Zambèze.

2. Dans le conte zoulou d'*Umkxakaza* (Callaway, pp. 181-217), nous trouvons un peuple semblable nommé les *Amadhlungundhlebe.*

deux petites filles jumelles qui lui ressemblaient beaucoup. Les deux enfants grandirent, se développèrent et devinrent de grandes jeunes filles. Un jour qu'elles étaient allées à la fontaine puiser de l'eau, elles découvrirent des hommes cachés dans un fourré de roseaux; c'était leur oncle maternel et ses serviteurs. Il leur demanda : « De qui êtes-vous filles? — De Sélo-sé-maqoma [1]. — Et votre mère, quel est son nom? — Ntotoatsana. — De qui est-elle fille? — Elle nous a raconté qu'elle avait été emportée par un tourbillon, pendant qu'elle paissait les bestiaux de son père. » Alors cet homme s'écria : « Ce sont bien là les enfants de ma sœur. » Alors lui et ses compagnons coupèrent un certain nombre de roseaux et en firent une botte qu'ils remirent aux jeunes

1. Littéralement : « une chose rugueuse, couverte d'écailles », comme la carapace d'un crocodile. Le *q* se prononce avec un claquement. Les Cafres et les Bassoutos ont emprunté aux Bushmen et aux Hottentots ces sons étranges, qu'un Européen a de la peine à reproduire correctement.

filles en leur disant : « Dès que vous serez arrivées chez vous, cachez bien vite ces roseaux sous la peau de bœuf où votre mère a coutume de s'asseoir, mettez-vous à pleurer et dites-lui d'aller vous chercher à manger. »

Les jeunes filles firent en tout comme leur oncle leur avait ordonné; pendant que leur mère était allée leur chercher à manger, vite elles cachèrent leurs roseaux sous la peau de bœuf. Quand leur mère revint et s'assit sur cette peau, les roseaux furent tous écrasés; les deux fillettes fondirent en pleurs. Leur mère essaya de les consoler, leur promettant d'envoyer un jeune homme leur chercher d'autres roseaux, mais elles continuèrent à pleurer, disant qu'il fallait que ce fût leur mère elle-même qui allât leur en chercher.

Ntotoatsana se rendit donc à la fontaine pour y chercher des roseaux; elle y rencontra son frère et le reconnut. Elle pleura de joie. Son frère lui demanda : « Quand reviendras-tu à la maison? Pourquoi rester chez ces Ma-Tébélés, chez Sélo-sé-maqoma? » Elle répondit : « Je ne puis pas m'en aller

d'ici; dès que j'essaie de m'enfuir, les cornes donnent l'alarme. » Il lui demanda : « De quelles cornes parles-tu? comment peuvent-elles parler? » Ntotoatsana repondit : « Ce sont des cornes magiques que mon mari a enterrées sous le sol de ma hutte. » Alors son frère lui dit : « Voici ce qu'il te faut faire; fais chauffer de l'eau, verse-la dans ces cornes, puis bouche bien avec du *moroko* [1]; ensuite, prends de grosses pierres et place-les sur les cornes. Quand tout le monde sera endormi, enfuis-toi avec tes deux enfants et viens nous rejoindre ici ».

Ntotoatsana retourna chez elle et dit à ses deux filles de lui faire chauffer de l'eau; le soir elle prit cette eau chaude et la versa dans les cornes; puis elle prit du *moroko* et en boucha l'ouverture des cornes; ensuite, elle prit de grosses pierres et les plaça sur les cornes. Puis, quand tout le village fut plongé dans le sommeil, elle réveilla ses deux

1. Le *moroko* est ce qui reste de la farine de sorgho fermenté, quand on a préparé la bière indigène. Il a à peu près la consistance de la sciure de bois.

enfants et alla à la fontaine rejoindre son frère et ses deux compagnons. Ils s'enfuirent tous ensemble. Les cornes essayèrent de donner l'alarme, mais elles ne pouvaient que crier : « Ou-ou-ou ! » Les gens du village se dirent : « Ce sont des chiens qui aboient. » Pendant ce temps Ntotoatsana et sa troupe s'éloignaient rapidement ; ils marchèrent sans s'arrêter jusqu'au matin.

Comme ils étaient déjà bien loin, les cornes donnèrent l'alarme en criant :

Ou-ou-ou-é, voici Ntotoatsana, qu'un tourbil-
[lon a saisie et emportée,
Pendant qu'elle gardait les bestiaux de son père,
[les bestiaux de Sékoaé.

Les Ma-Tébélés se mirent à sa poursuite, à grands sauts de leur unique jambe. Comme ils s'approchaient de Ntotoatsana et de ses compagnons et allaient les atteindre, ils s'aperçurent que ceux-ci tenaient en laisse un mouton noir. Alors le mouton se mit à chanter :

Hasé fouhlaélé fou, ha o na téma fou [1] ! »

1. La chanson du mouton savant ne veut pro-

Les Ma-Tébélés s'arrêtèrent émerveillés, pendant que Ntotoatsana et ses compagnons continuaient leur marche. Puis le mouton dressa sa queue et se mit à danser en creusant la terre de ses sabots. Quand il s'aperçut que Ntotoatsana et ses compagnons étaient déjà bien loin, le mouton disparut soudain et alla les rejoindre.

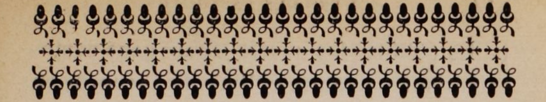
Les Ma-Tébélés se précipitèrent de nouveau à leur poursuite; chacun cherchait à dépasser les autres; la plaine était couverte de Ma-Tébélés qui couraient. Bien vite, ils furent de nouveau en vue de Ntotoatsana. Alors le mouton recommença à chanter et à danser et les Ma-Tébélés de s'arrêter émerveillés à le regarder. Quand Ntotoatsana et ses compagnons eurent pris une grande avance, le mouton disparut soudain et alla les rejoindre. Les Ma-Tébélés reprirent leur poursuite, en disant :

bablement rien dire; j'ai en vain essayé d'en trouver une explication; il vaut mieux la laisser comme elle est que donner une version qui aurait toutes chances d'être fausse.

« Par Maqoma [1], cette fois nous irons droit jusqu'à Ntotoatsana, sans nous laisser arrêter par ce sot petit mouton, quand bien même il se mettrait à danser et à chanter d'une façon merveilleuse. » Quand ils furent près d'atteindre Ntotoatsana, le mouton se remit à chanter et à danser bien mieux encore qu'auparavant; les Ma-Tébélés s'arrêtèrent émerveillés à le regarder. Puis, il disparut à leurs yeux. Alors les Ma-Tébélés perdirent courage; ils retournèrent chez eux tout honteux, en disant : « Cette fois, elle nous a échappé pour de bon, la femme de notre chef. »

Ntotoatsana et son frère arrivèrent chez eux; ils furent reçus avec une grande joie. Pendant son deuil, la mère de Ntotoatsana avait laissé tant croître ses cheveux qu'ils étaient aussi longs que la queue d'un oiseau. Maintenant elle les coupa. Puis elle invita tous ses amis et ses parents et fit une grande fête pour célébrer le retour de Ntotoatsana.

1. C'est la coutume des tribus sud-africaines de jurer par le nom de leurs chefs, morts ou vivants.



LES QUATRE JEUNES GENS ET LA FEMME [1].

On raconte que jadis il y avait quatre jeunes gens ; il y avait aussi une femme. Cette femme demeurait sur le versant d'une

1. Ce récit est une légende plutôt qu'un conte ; il est à tous égards extrêmement intéressant. Je le tiens d'une vieille femme de quatre-vingts ans nommée Mamangana. J'ai lieu de croire qu'elle ne me l'a pas dit exactement comme elle le connaît, ou plutôt qu'elle en a retranché certaines parties qui ne lui paraissaient guère convenables. Malgré toutes les recherches que j'ai faites, je n'ai trouvé personne d'autre qui ait pu m'en donner une version plus complète.

petite colline ; les quatre jeunes gens demeuraient sur une autre colline. Les jeunes gens s'occupaient à chasser des animaux sauvages ; la femme ne savait pas chasser, elle restait assise à ne rien faire, n'ayant rien à manger. Les jeunes gens chassaient les bêtes sauvages et se nourrissaient de leur chair.

Un d'eux dit : « Cet être là-bas qui nous ressemble, qui est-ce qui chasse pour lui, puisqu'il reste assis toute la journée ? » Un autre répondit : « Non, il ne nous ressemble pas ; cet être ne peut, comme nous, chasser les animaux. » Le premier répliqua : « Il a comme nous des mains, des pieds et une tête ; pourquoi ne pourrait-il aller comme nous à la chasse ? » Un autre dit : « Je vais aller vers lui, pour voir quelle espèce de personne c'est. » Il la trouva toujours assise ; il lui demanda : « Comment es-tu, toi ? » Elle répondit : « Je ne mange rien ; je me nourris d'eau. — Vrai ? — Oui. » Il retourna vers ses compagnons et leur dit : « Cet être n'est pas de notre espèce ; il est d'une tout autre espèce ; c'est un être qui ne saurait aller à la chasse. » Ils lui demandèrent : « Comment est-il fait ? — Il a comme nous des mains,

des pieds et une tête; autrement il ne nous ressemble pas. — Et du feu, en fait-t-il? — Non, il vit sans feu. — Que mange-il? — Il boit de l'eau; il ne mange absolument rien ». Les autres jeunes gens furent très étonnés; ils se couchèrent et s'endormirent.

Le lendemain, ils allèrent à la chasse et revinrent avec le gibier qu'ils avaient tué. Alors un des jeunes gens dit : « Camarades, je veux donner un morceau de viande à cette personne là-bas, pour voir si elle le mangera. » Ils y consentirent. Il coupa un morceau de viande, prit du feu, rassembla des crottes sèches et vint vers la femme; il fit du feu et y fit cuire sa viande, puis il lui en donna, en disant : « Prends et mange. » Elle prit la viande et la mangea. Le jeune homme la vit manger et en fut tout étonné. Alors il lui donna un autre morceau de viande, en lui disant : « Prends et fais-le cuire toi-même. » Puis il retourna vers ses camarades et leur dit : « Cette personne a mangé ma viande, elle mange comme nous; mais elle n'est pas de la même espèce que nous, car elle ne peut pas tuer de gibier. »

Cette femme était nue, les jeunes gens

l'étaient aussi ; mais ils se couvraient des peaux des animaux tués par eux quand elles étaient fraîches encore ; ils ne savaient pas les tanner ni les conserver. Ils portaient leurs flèches fixées dans leur chevelùre. Le lendemain, le jeune homme retourna vers la femme et lui porta de la viande. Les autres lui dirent : « Si c'est toujours pour cette personne-là que tu tues du gibier, tu n'auras plus part à notre chasse. » Quand la femme se fut rassasiée de viande, elle eut soif ; alors elle prit de l'argile et en forma un petit vase ; elle le déposa au soleil pour qu'il séchât, ensuite elle alla puiser de l'eau dans ce vase ; mais il se fendit. Elle s'en étonna ; puis elle alla boire comme toujours en se penchant sur l'eau.

Elle recommença à faire un vase d'argile, puis un autre, les fit sécher au soleil, rassembla des crottes sèches et fit un feu pour cuire ses vases ; quand ils furent finis, elle alla puiser de l'eau et vit que cette fois l'eau ne les gâtait plus. Dans l'un elle mit de l'eau et de la viande et plaça le tout sur le feu. Quand la viande fut cuite, elle la sortit du vase et la déposa sur une pierre plate, puis

elle la mangea ; mais elle laissa un morceau dans le vase.

L'homme arriva et lui apporta le gibier qu'il venait de tuer ; elle lui dit : « Mange un peu de ceci, tu verras comme c'est bon. » Il mangea de sa viande, but du bouillon et en fut tout étonné. Puis il retourna vers ses camarades et leur dit : « Camarades, cette personne-là a façonné de l'argile ; dans un de ses vases elle puise de l'eau, dans un autre elle cuit de la viande ; goûtez donc la viande qu'elle fait cuire ; certainement cette personne-là n'est pas de la même espèce que nous. » Ils s'étonnèrent. Un autre alla vers elle, la regarda, mangea de sa viande, but de son bouillon et fut fort étonné de voir les pots d'argile qu'elle avait façonnés. Il retourna vers ses camarades et leur dit : « C'est un être d'une autre espèce que nous. » Alors le jeune homme qui, le premier, s'était occupé d'elle, resta avec cette femme et lui apporta chaque jour le gibier qu'il tuait ; elle, à son tour, le lui préparait le mieux qu'elle pouvait. Les trois autres jeunes gens partirent et laissèrent leur camarade avec

cette femme; ils vécurent ainsi tous les deux ensemble [1].

1. Cette légende pourrait être intitulée : l'origine du mariage. Elle montre admirablement ce que sont, dans l'esprit des peuples primitifs, les différentes sphères d'activité de l'homme et de la femme, et combien ils sont nécessaires l'un à l'autre dans la vie de tous les jours.





SÉÈTÈTÈLANÉ.

Il y avait une fois un homme extrêmement pauvre nommé Séètètèlané. Il n'avait pas même une femme. Il se nourrissait uniquement de souris sauvages; son manteau était fait de peaux de souris sauvages, ainsi que sa *tséha* [1]. Un jour qu'il était allé à la chasse des souris sauvages, il trouva un œuf d'autruche, et dit : « Cet œuf, je le mangerai, lorsque le vent viendra de là-bas. » Il le serra au fond de sa hutte.

Le lendemain, il alla, comme d'habitude,

1. La *tséha* est le caleçon ou ceinture de peau des hommes chez les Bassoutos.

à la chasse des souris sauvages ; à son retour, il trouva du pain qu'on venait de cuire, du *yoala* qu'on venait de préparer. Il en fut ainsi plusieurs jours de suite. Il se disait : « Séètètèlané, est-ce que réellement tu n'aurais pas de femme ? Qui, si ce n'est ta femme, aurait pu te cuire ce pain ou te préparer ce *yoala ?* »

Enfin, un jour, une jeune femme sortit de cet œuf, et lui dit : « Séètètèlané, quand bien même tu serais ivre de *yoala,* ne m'appelle jamais fille d'un œuf d'autruche. » A partir de ce moment, cette femme devint la femme de Séètètèlané. Un jour elle lui dit : « Est-ce que tu aimerais avoir des gens à toi ? » Il répondit : « Oui, je l'aimerais. » Alors sa femme sortit et se mit à frapper avec un bâton l'endroit où l'on jetait les cendres. Le lendemain, à son réveil, Séètètèlané entendit un grand bruit, comme celui d'une foule d'hommes ; il était maintenant devenu un chef et était vêtu de belles fourrures de chacal. Les gens vinrent vers lui avec empressement ; de toutes parts on lui criait : « Salut, notre chef ! salut, notre chef ! » Tout le monde le saluait ainsi avec

respect; même les chiens se mettaient de la partie. Partout on entendait les beuglements des bestiaux; Séètètèlané était chef d'un village immense. Il dédaignait maintenant ses peaux de souris sauvages; il n'était plus vêtu que de fourrures de chacal, et la nuit il dormait sur de belles nattes.

Un jour, comme il était ivre de *yoala*, au point de ne plus pouvoir bouger, il cria à sa femme : « Fille d'un œuf d'autruche. » Sa femme lui demanda : « Est-ce bien toi, Séètètèlané, qui m'appelles fille d'un œuf d'autruche? » Séètètèlané reprit : « Oui, je te le dis, tu es la fille d'un œuf d'autruche. » Le soir il se coucha bien au chaud dans des fourrures de chacal et s'endormit profondément. Au milieu de la nuit il se réveilla, et, tâtonnant à terre avec ses mains, il s'aperçut qu'il était couché sur le sol nu et qu'il était couvert de ses anciennes peaux de souris sauvages qui arrivaient à peine jusqu'à ses genoux; il était affreusement transi. Il s'aperçut aussi que sa femme n'était plus là et que tout son village avait disparu. Les belles fourrures de chacal avaient également disparu. Alors il se rap-

pela tout et s'écria : « Hélas! que vais-je faire? pourquoi ai-je dit à ma femme : Tu es la fille d'un œuf d'autruche? » Il était redevenu un homme extrêmement pauvre, sans femme ni enfants ; il vieillit ainsi, ayant toujours pour seule nourriture la chair des souris sauvages et se vêtant de leurs peaux, jusqu'à sa mort [1].

1. Comparez, dans les *Swahili Tales of Zanzibar* de M. E. Steere, la fin de l'histoire de *Sultan Darai* (pp. 10-137), où l'on retrouve le même dénouement.





SÉKHOLOMI [1].

Il y avait une fois un fils de chef nommé Sékholomi-sa-Molopolotsané; il était muet. Un jour, de magnifiques oiseaux vinrent à passer; un vieillard s'écria : « Si mes compagnons et moi étions encore jeunes, nous leur donnerions la chasse. » Alors Sékholomi et ses compagnons partirent pour les

1. *Sékholomi* veut dire: « le parleur, » sans doute par antiphrase, puisque le personnage qui porte ce nom est muet. Le conte de *Sémoumou et Sémoumounyané* (*Revue des Traditions populaires,* 1888, pp. 654-662) offre dans sa seconde partie une version un peu différente de celle-ci. Dans le *Folklore cafre* (Theal, pp. 74-81) il faut lui comparer le conte de *Sikulume.*

poursuivre. Les oiseaux s'envolèrent loin, bien loin, poursuivis par les jeunes gens, ceux-ci les atteignirent enfin au milieu d'un fourré de hauts roseaux, les tuèrent et s'en firent de belles aigrettes [1]. Le soir, ils entrèrent dans une hutte abandonnée qui se trouvait là et s'y endormirent. Pendant la nuit la propriétaire de la hutte, une vieille femme effrayante [2], y entra et se mit à dire : « Je mangerai celui-ci, je mangerai celui-là ; quant à Sekholomi-sa-Molopolotsané, je le mangerai lorsqu'il pleuvra. » Les jeunes gens dormaient et n'entendirent rien ; Sékholomi seul l'entendit parler ainsi. Le lendemain à leur réveil les jeunes gens s'aperçurent que pendant la nuit quelqu'un était entré dans la hutte et avait mangé tous leurs oiseaux. Ils demandèrent : « Qui a

1. Ce sont des aigrettes que les guerriers portent sur leur tête, soit à la guerre, soit dans leurs fêtes ; on les fait soit de plumes d'oiseaux, soit de queues de différents animaux. En sessouto on les nomme *sekola*.

2. Dans d'autres versions, c'est un grand oiseau nommé *Koupou* ou *Sélomakoupou*.

mangé nos oiseaux? » Personne ne put le leur dire; Sékholomi seul le savait, mais il ne pouvait pas parler.

Ils retournèrent chasser les oiseaux et le soir revinrent coucher dans cette hutte. Mais cette fois il tressèrent une corde d'herbes flexibles, et avant de s'endormir l'attachèrent à leurs orteils. La vieille femme vint, comme la veille, et dit : « Je mangerai celui-ci, je mangerai celui-là, quant à Sékholomi-sa-Molopolotsané, je le mangerai quand il pleuvra. » Sékholomi tira sur la corde et réveilla tous ses compagnons, qui entendirent ce que disait la vieille. Puis la vieille sortit de la hutte et s'éloigna.

Le matin, Sékholomi et ses compagnons sortirent de la hutte et s'éloignèrent en courant; mais Sékholomi oublia sa belle aigrette de plumes dans un coin de la hutte. Il s'en aperçut, lorsqu'ils étaient déjà bien loin, alors il parla pour la première fois de sa vie et s'écria : « Oh! oh! j'ai oublié mon aigrette là-bas. » Ses compagnons s'écrièrent : « Le fils de notre chef parle; c'est un miracle! » Sékholomi appela un de ses compagnons et lui dit : « Va me chercher mon aigrette. »

Celui-ci refusa. Tous refusèrent d'y aller. Ils offrirent à Sékholomi de lui donner leurs aigrettes à la place de la sienne; mais il refusa, en disant : « Aucune des vôtres n'est aussi belle que la mienne. »

Il se décida alors à aller lui-même la chercher; avant de quitter ses compagnons il planta en terre son bâton, et leur dit : « Si vous voyez mon bâton tomber à terre, vous saurez que je suis mort. » Il se mit en route et arriva à la hutte où ils avaient passé la nuit; la vieille femme y était et se battait avec une de ses compagnes. Sékholomi entra rapidement dans la hutte, se saisit de son aigrette et repartit en courant. Les deux vieilles femmes se mirent à sa poursuite; mais il courut plus vite qu'elles et leur échappa. Son bâton ne tomba pas à terre, il ne fut qu'ébranlé. Ses compagnons connurent ainsi qu'il était encore vivant.

Pendant que Sékholomi continuait à s'enfuir, un brouillard épais s'étendit sur tout le pays. Alors Sékholomi tomba dans un étang qu'il n'avait pu voir. Il réussit à en sortir; mais un grand serpent s'était enroulé tout autour de son corps, de sorte qu'il ne

pouvait plus marcher qu'avec peine. Enfin, il rejoignit ses compagnons. Dès que ceux-ci l'aperçurent ils s'enfuirent au plus vite, effrayés à la vue du serpent. Quand Sékholomi fut arrivé à l'endroit où il avait laissé son bâton, il se mit à chanter :

« Boa [1], qui m'enserres, déroule tes anneaux, que [je puisse priser. »

Le serpent déroula ses anneaux et Sékholomi prit une prise; ensuite le serpent enlaça de nouveau le jeune homme de ses anneaux.

Sékholomi continuait sa route; de temps en temps, il chantait : « Boa, qui m'enserres, déroule tes anneaux, que je puisse priser. » Enfin, il arriva au village de son père, tard dans la nuit; il entra dans la hutte du *khotla* et s'y coucha. Le lendemain, à leur réveil, les hommes du village l'aperçurent et s'enfuirent effrayés. Alors, lui aussi se réveilla;

1. Le mot que je traduis par boa désigne une espèce de grand python, inconnu dans le Basutoland, mais assez commun, dit-on, au Transvaal et dans la Natalie.

il se mit à chanter : « Boa, qui m'enserres, déroule tes anneaux que je puisse priser. » Mais cette fois le serpent refusa de bouger ; Sékholomi sortit de la hutte, toujours entouré du serpent.

Sa mère vint et se mit à chanter : « Boa, qui enserres mon fils, déroule tes anneaux, afin qu'il puisse priser. » Mais le serpent refusa de bouger. Le frère de Sékholomi s'approcha et se mit à chanter : « Boa, qui enserres mon frère, déroule tes anneaux, afin qu'il puisse priser. » Le serpent ne bougeait toujours pas. Le père de Sékholomi vint alors et se mit à chanter : « Boa, qui enserres mon enfant, déroule tes anneaux, afin qu'il puisse priser. » Le serpent ne voulait toujours pas s'en aller.

Alors le chef ordonna à tous ses gens de faire du *léting* et de tuer du bétail; on apporta toute cette viande et ce *léting* dans le *kraal* des bestiaux. Sékholomi s'approcha et recommença à chanter : « Boa, qui m'enserres, déroule tes anneaux que je puisse priser. » Quand le serpent aperçut les vivres déposés à terre, il déroula ses anneaux, rampa sur le sol, et se mit à boire un pot de

léting, puis un autre, jusqu'à ce qu'il les eût tous finis. Puis il avala la viande et ne cessa de manger que lorsqu'il ne resta plus rien. Alors Sékholomi s'enfuit en courant, et les hommes du village s'approchèrent armés de leurs assagaies. Comme le serpent était ivre de la bière qu'il avait bu, et si repu de la viande qu'il avait avalée qu'il ne pouvait plus bouger, on le tua sans peine.

Comme on était en train de le tuer, une femme s'écria : « Ne tuez pas ce serpent; c'est mon fils. » Les gens lui répondirent : « Oui, nous le tuerons, car il a voulu tuer le fils de notre chef. » Puis, quand ils l'eurent achevé, ils l'enveloppèrent dans une peau de bœuf, qu'ils plaçèrent sur la tête de cette femme, en lui disant : « Va-t-en, et emporte chez toi ton enfant; c'est lui qui a voulu tuer le fils de notre chef. » La femme partit, ployant sous sa charge et suivie des jeunes gens du village qui la frappaient tout le long du chemin. Elle leur dit : « Ce serpent est trop lourd; je ne puis le porter. » Ils lui répondirent : « C'est toi qui l'as voulu; tu n'as que ce qui te revient. » Elle arriva dans son village, si accablée qu'elle tomba à terre

et mourut [1]. Les jeunes gens revinrent alors chez eux et retrouvèrent Sékholomi; il savait parler maintenant et devint un grand chef.

1. Cette femme avait fait du *boloï* ou sorcellerie et changé son fils en serpent pour tuer Sékholomi. C'est pour cela qu'elle est punie. La croyance à la sorcellerie est fortement enracinée parmi les Bassoutos, comme du reste parmi tous les peuples bantous; il y en a peu qui parviennent à s'en défaire réellement.





PROVERBES

Le sessouto est très riche en proverbes. J'en possède actuellement une collection de plus d'un millier, recueillie soit par moi, soit par mes collègues, soit par des aides indigènes. On les trouvera à peu près tous (en sessouto seulement) dans le livre d'Azariel Sekese dont parle l'introduction. Quelques-uns sont extrêmement expressifs et pittoresques. Ce sont malheureusement ceux-là même qu'il est presque impossible de traduire en français. Ils ne seraient compréhensibles qu'au prix de longues explications, car ils font allusion à des mœurs ou coutumes du pays ou à d'anciens

faits historiques. Comme spécimen, j'en donne ci-dessous un certain nombre, choisis à dessein parmi ceux qu'il est le plus aisé de comprendre et qui ne réclament qu'une courte explication. Pour le texte sessouto j'ai suivi l'orthographe en usage dans notre mission.

1. *Bohlale ha bo ahe ntlo e le ngue.*

La sagesse n'habite pas dans une seule maison.

2. *Bohlale bo ya mong a bona.*

La ruse mange son maître (tue celui qui en use).

3. *Boliba botala ha bo okameloe.*

On ne se penche pas sur un gouffre aux eaux bleues (profondes).

4. *Ea ratang ho otla ntja ha a hloke thupa.*

Celui qui veut battre son chien trouve toujours un bâton.

5. *Habo mohale ho tla lillo, habo lekuala ha ho lluoe.*

Dans la maison de l'homme courageux il y a des pleurs, dans celle du lâche on ne pleure pas.

6. *Ha ho kokoanyana tsella ngue.*

Il n'y a pas d'insecte qui amasse (de la nourriture) pour un autre.

7. *Ha ho mophato o hlokang leoatla.*

Il n'y a pas de « mopato » où l'on ne trouve un dot [1].

8. *Ha ho ngaka e sa eteng.*

Il n'est pas de médecin qui jamais ne s'absente [2].

9. *Ha ho pelanyana e sa ipoleleng.*

Il n'y a pas de si petit hyrax qui ne sache se vanter [3].

10. *Ho lebala moetsi, moetsuoa ha a lebale.*

Celui qui a fait (du mal) oublie, celui à qui on (en) a fait n'oublie pas.

11. *Hlaahlela le lla ka le leng.*

Un anneau fait du bruit quand il en frappe un autre [4].

1. Le *mopato* est la hutte où sont rassemblés les jeunes gens qu'on a circoncis.

2. C'est-à-dire : on n'est jamais sûr de trouver de l'aide là où on en attend.

3. L'hyrax ou daman est un petit pachyderme sud-africain qui ressemble un peu à la marmotte.

4. *Hlaahlela*, anneau que les femmes indigènes portent au-dessus de la cheville du pied.

12. *Hloahloa ha e neanse.*

La chance (est un don qu'on) ne se passe pas de l'un à l'autre.

13. *Khomo ea lebese ha e itsuale.*

Une vache bonne laitière ne se reproduit pas [1].

14. *Khomo e thibela lerumo.*

Le bœuf arrête l'assagaie [2].

15. *La ho shua ha le yuetse.*

L'accident qui tue ne s'annonce pas.

16. *Lefu le qoleng ea kobo.*

La mort est dans les plis de notre manteau.

17. *Lefu ke ntho e ncha.*

La mort est (toujours) une chose nouvelle.

18. *Leleme ha le na malokeletso.*

La langue n'a pas de liens.

19. *Leleme le fihla le moo ho roksang ntsintsi letata.*

1. C'est-à-dire : son veau ne la vaudra probablement pas.

2. Un don apaise la colère de l'ennemi. En guerre, quand un chef se déclare vaincu, il envoie un bœuf en cadeau à son ennemi ; la paix est alors conclue.

La langue arrive là même où l'on cout un « kaross » de peaux de mouches [1].

20. *Leqosa ha le na molato.*

Un messager n'a pas de faute [2].

21. *Leraba le tsuasa mo-le-chehi.*

Le piège prend celui qui l'a tendu.

22. *Lesholu ke ntja, le lefa ka hloho ea lona.*

Le voleur est un chien ; il paie avec sa tête.

23. *Lesholu ke le tsueroeng.*

Le voleur c'est celui qu'on saisit [3].

24. *Litabana li tsuala litaba.*

Les petites affaires en enfantent de grandes.

25. *Litseho lia rekana.*

Les sourires (politesses) se rendent.

1. *Kaross*, peaux d'animaux cousues ensemble pour former un grand manteau. Cela veut dire que la langue ne recule devant aucun mensonge ou exagération.

2. Proverbe de droit public pour indiquer l'inviolabilité des messagers.

3. On n'a le droit de punir que celui dont la faute est prouvée.

26. *Mabone ha a matle.*

Voir ne sert à rien [1].

27. *Mekoko ha e qhoaelane.*

Deux coqs ne s'entr'aident pas à gratter la terre (pour y chercher de quoi manger).

28. *Metsi a macha a ntsa a khale.*

Les eaux nouvelles emportent les eaux anciennes.

29. *Mofufutso oa ntja o tsuela boéeng.*

La sueur du chien ne fait que mouiller ses poils [2].

30. *Mohale o hlabanela tsueleng.*

L'homme vaillant combat au milieu de sa troupe (ne se risque pas seul).

31. *Molato ha o bole.*

Un crime (ou une dette) ne pourrit pas [3].

32. *Mollo u chesoa ke oo u o orang.*

Le feu qui te brûlera, c'est celui auquel tu te chauffes.

33. *Mo lomo oa mofu ha o tloloe.*

1. L'expérience d'autrui ne nous est pas utile.
2. Ne lui sert de rien.
3. C'est-à-dire : n'est jamais oublié, sera puni un jour ou l'autre.

On ne passe pas sur la bouche (la parole) d'un mort.

34. *Molomo o sa yeng o beela o yang.*

La bouche qui ne mange pas met de côté pour celle qui mange.

35. *Mong a thipa re ya nae, nama re tima 'mesi.*

Le maître du couteau, nous mangeons avec lui ; celui qui a cuit la viande, nous ne lui en donnons pas.

36. *Motho o òa le riti sa hae.*

Un homme tombe avec son ombre [1].

37. *Motse o motle liotloana.*

Un village est beau vu du dehors [2].

38. *Motse ke khetsi éa masêpa.*

Un village (vu du dedans) est un tas d'ordures

39. *Mphe mphe ea lapisa, motho o khonoa ke sa ntlo ea hae.*

1. Quand quelqu'un meurt, sa richesse où sa gloire disparaît avec lui.

2. Les *liotloana* sont les enclos de roseaux qui se trouvent devant les huttes des indigènes. Ces enclos sont toujours propres ; c'est la partie de village qui se voit de plus loin.

Donne-moi ! donne-moi ! cela ne fait qu'affamer ; un homme doit savoir se contenter de ce qu'il a dans sa maison [1].

40. *Ngaka ha e iphekole.*

Un médecin ne se guérit pas lui-même.

41. *Nguana ea sa lleng o shuela tharing.*

Un enfant qui ne pleure pas meurt dans son *thari* [2].

42. *Nguana ea chéleng o tsaba ifo.*

Un enfant brûlé craint le foyer.

43. *Nkue e shua le mabala.*

Un léopard meurt avec ses couleurs (son pelage bigarré) [3].

44. *Ntho tsa mofu ha li loke.*

Les affaires d'un mort ne vont jamais bien [4].

45. *Ntja peli ha li hloloe ke phokoyoe.*

1. La mendicité n'enrichit pas.

2. Le *thari* est la peau assouplie dans laquelle les femmes mettent leurs enfants pour les porter sur leur dos.

3. Comp. la parole de Jésus-Christ : Un More changerait-il sa peau et un léopard ses taches ?

4. On ne respecte pas ses dernières volontés.

Deux chiens viennent à bout d'un chacal.

46. *Ntoa ke khomo ea khameloa meutlueng.*

La guerre est une vache qu'on trait au milieu des épines.

47. *Ntsue la morèna le haheloa lesakana.*

Quand un chef a promis (un bœuf), on peut bâtir un *kraal*[1].

48. *Phokoyoe ea tsala morao e bonoa ke lintja.*

Le chacal qui reste en arrière, c'est celui-là que les chiens aperçoivent.

49. *Phiri e pata sehlotsa.*

L'hyène qui boite ne le montre pas.

50. *Phofu ho hola e bohlale.*

L'élan qui grandit, c'est celui qui est rusé.

51. *Phoofòlo ha e hlayoe ke ea e tsositseng.*

Le gibier n'est pas tué par celui qui l'a fait lever.

52. *Pitsa ho fauoa e belang.*

1. Les chefs indigènes ne méritent malheureusement plus qu'on leur applique ce proverbe.

La farine se met dans le pot qui bout [1].

53. *Sebopi se apeha ka lengeta.*

Le potier cuit (sa nourriture) dans un vieux pot cassé.

54. *Seliba se hole se bolaisa lenyora.*

Une source éloignée laisse mourir de soif.

55. *Serobe se hahuoa phiri e yele.*

On bâtit un abri (pour ses veaux) quand l'hyène (en) a déjà mangé (un).

56. *Seso se monate ha se ngoauoa ke mong.*

Notre abcès ne nous fait pas souffrir quand c'est nous qui le grattons.

57. *Se khata se le bolepo.*

La trappe prend quand elle est déjà couverte de toiles d'araignées [2].

58. *Tau tsa hlaka le le leng lia a tseban.*

Les lions du même taillis se connaissent tous.

59. *Tlotlo ho bokoa le ka mpeng.*

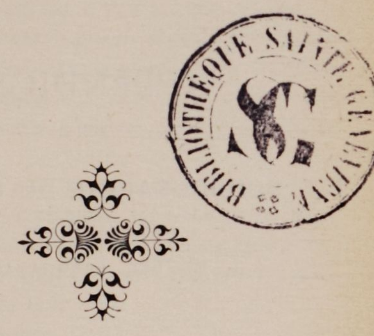
1. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

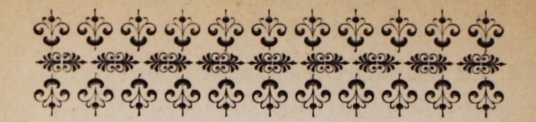
2. Tôt ou tard la vengeance atteint celui qui l'a méritée.

La nourriture pour laquelle on remercie c'est celle qui est (déjà) dans notre ventre.

60. *Tsuene ha e ipone lekopo.*

Le singe ne voit pas la bosse qu'il a sur le front.





APPENDICE

I. — BIBLIOGRAPHIE DU FOLKLORE DES BASSOUTOS ET DES BÉCHUANAS

E. Casalis, *Études sur la langue séchuana*. Paris, 1841.

Du même auteur, *Les Bassoutos*. Paris, 1860.

Dans ces deux ouvrages on trouve un certain nombre de proverbes, de chansons populaires et d'énigmes et quatre contes populaires des Bassoutos, qui sont :

1. *Le meurtre de Maciloniane*. Version un peu différente de celle que nous donnons ici.
2. *La métamorphose d'une jeune fille*. Ver-

sion assez différente du conte intitulé ici : *Mosimodi et Mosimotsané*.

3. *Kammapa et Litaolané*.
4. *Le petit lièvre*. Nous en donnons une version beaucoup plus complète.

Folk Lore journal. Cape Town, 1879 et 1880.

Dans cette intéressante publication, éditée par Miss Lloyd, et qui n'a malheureusement pu être continuée, on trouve (texte séchuana avec traduction anglaise en regard) les contes suivants :

1. *The lion and the ostrich*.
2. *Tsegana-nkokopane*. Ce n'est qu'un fragment, donnant une version un peu différente de la fin du conte intitulé *l'Oiseau qui fait du lait*.
3. *Kgolodikane*.
4. *Masilo and Masilonyane*. Version séchuana du conte que nous donnons nous-même.
5. *Much searching disturbs things that were lying still*.
6. *How the children of the Ba-Furutsi separated from their fathers*.

En outre on y trouve quelques *proverbes séchuanas* et quelques notes intéressant le folklore sur les *Coutumes et Traditions des Béchuanas, la Cérémonie des Dipheku* (purifi-

cation), *les dieux des Bassoutos* (Ba-Pedi), et *quelques superstitions concernant les Ba-Kgalahadi.*

E. Jacottet, *Revue des Traditions populaires,* 1888-1890.

Sept contes populaires des Bassoutos :

1. *Moshanyana Senkatana.* Deux versions différentes du conte donné par M. Casalis sous le titre de *Kammapa et Litaolané.*
2. *Semumu et Semumunyané.*
3. *Pourquoi le daman n'a pas de queue.*
4. *Le garçon-mère.*
5. *Léobu.*
6. *La légende de la tortue.* Reproduite ici-même.
7. *Raseretsana.*

Endemann, *Versuch einer Grammatik des Sotho.* Berlin, 1876.

Quelques proverbes et chants populaires en se-pedi avec traduction allemande.

Endemann, *Zeitschrift für Afrikanische Sprachen,* 1888.

Quelques chants populaires des Ba-Pedi avec traduction allemande.

Theal, *Kaffir Folklore.* Londres, 1882.

Un conte se-rolong (sé-chuana) en traduction

anglaise : *The story of the bird that made milk* (Autre version de l'*oiseau qui fait du lait*).

Azariel Sekese, *Buka ea pokello ea mekhoa ea Ba-Sotho, le macle, le litsomo*. Moria, 1893.

Recueil en sessouto des coutumes, proverbes et contes des Bassoutos.

II. — BIBLIOGRAPHIE DU FOLKLORE

DES PEUPLES BANTOUS

ET DES AUTRES TRIBUS DU SUD DE L'AFRIQUE.

---

1. Folklore des Cafres et des Zoulous.

Callaway, *Nursery Tales and Traditions of the Zulus*. Londres, 1868.

— *The religions system of the Amazulu*. Londres, 1868-1870.

— *Zulu Izaga, that is Proverbs of the Zulus*, by a Zulu missionary. Londres.

Theal, *Kaffir Folklore*. Londres, 1882.

Folk Lore Journal. Cape Town, 1879-1880.

Contient dix-huit contes ou légendes des Cafres et des Zoulous (texte original avec traduction anglaise en regard).

Torrend, *Xosa-Kaffir Grammar*. Grahamstown, 1887.

Un conte cafre (texte avec traduction anglaise en regard).

Torrend, *A Comparative grammar of the South-African Bantu Languages*. Londres, 1891.

Quatre contes en cafre avec traduction anglaise.

2. Folklore des Héréros et Ov-Ambo.

Büttner, *Zeitschrift für afrikanische Sprachen*. Berlin 1888.

Quatre contes en herero avec traduction allemande.

Brincker, *Wörterbuch des Otji-Herero*. Leipzig, 1886.

Quinze contes en herero avec traduction allemande interlinéaire.

Folk Lore Journal. Cape Town 1879 et 1880.

1. Un conte herero et quelques proverbes avec traduction anglaise; en outre de très longues explications des coutumes, des mœurs et de la religion des Hereros.
2. Les sacrifices chez les Ov-Ambo.

3. Folklore de l'Angola.

Héli Châtelain, *Grammatice elementar do Kimbundu*. Genève, 1888-1889.

Soixante et un proverbes, onze énigmes et deux contes en ki-mboundou avec traduction interlinéaire en portugais et en anglais.

4. Folklore du Lounda.

Henrique de Carvalho, *Methodo Pratico para fallar a lingua da Lunda*. Lisbonne, 1890.

Cinq contes en lounda avec traduction portugaise.

5. Folklore des Duallas (Cameroun).

Meinhof, *Zeitschrift für afrikanische Sprachen*. Berlin, 1890.

Un conte en dualla avec traduction allemande.

Meinhof, *Märchen aus dem Kamerun*. Strasbourg, 1889.

Six contes duallas en allemand; c'est une adaptation plutôt qu'une traduction.

6. Folklore de Zanzibar.

Steere, *Swahili Tales of Zanzibar*. Londres, 1889.

Zeitschrift für afrikanische Sprachen. Berlin, 1887-1890.

Chansons populaires en souahéli avec ou sans traduction allemande.

Steere, *Folk Lore Journal*. Cape Town, 1879-1880.

Deux contes en souahéli et en anglais.

7. Folklore des Hottentots.

Bleek, *Reynard the Fox in South Africa*. Londres, 1864.

Hahn, *Tsuni-Goam*. Londres, 1882.

Folk Lore Journal. Cape Town, 1879-1880.

Quelques contes en traduction anglaise.

8. Folklore des Bushmen.

Bleek, *A brief account of Bushman Folk Lore.* Londres 1879.

Miss Lloyd, *A short account of further Bushman material.* Londres, 1889.

Folk Lore Journal. Cape Town, 1879-1880.

Trois contes des Bushmen fournis par Miss Lloyd en traduction anglaise.

Il est probable qu'un certain nombre de contes ou autres contributions au folklore des peuples bantous ou sud-africains ont été publiés ailleurs. Cette bibliographie est loin d'être complète. Je serais heureux que quelqu'un de plus autorisé la complétât dans le *Journal des Traditions populaires*. Nombre de contes manuscrits en quelques-unes de ces langues se trouvent déposés à la *Grey Library* de Cape Town, et peut-être aussi dans d'autres bibliothèques.

III. — OUVRAGES SPÉCIAUX

CONCERNANT LES BASSOUTOS, LEUR LANGUE, LEURS COUTUMES, LEUR HISTOIRE.

E. Casalis, *Les Bassoutos.* Paris, 1860.

Ibid. *Mes souvenirs.* Paris, 1883.

Arbousset et Daumas, *Voyage au Nord-Est de la Colonie du Cap*. Paris, 1842.

Theal, *History of the Boers of South Africa* (1836-1854). Londres, 1887.

Theal, *History of South Africa* (1854-1870). Londres, 1888.

Theal, *Basutoland Records* (3 vol.). Cape Town, 1882-1884 (recueil des pièces officielles ou autres en anglais, hollandais et français pour servir à l'histoire des Bassoutos).

T. Jousse, *La Mission française au Sud de l'Afrique* (2 vol.). Paris, 1889.

Journal des Missions Évangéliques (à partir de 1827). Paris, boulevard Arago, 102.

E. Casalis, *Études sur la langue se-chuana* (se-souto). Paris, 1841.

Endemann, *Versuch einer Grammatik des Sotho* (se-pedi). Berlin 1876.

Crisp, *Notes towards a grammar of the se-coana*. Londres.

Krüger, *Steps to learn the se-suto language*. Moria, Basutoland, 1884.

E. Jacottet, *An elementary sketch of se-suto grammar*. Moria, 1893.

A. Mabille, *Se-suto-English, and English-Se-suto Vocabulary*. Moria, 1893.



TABLE



Le Puy. — Imprimerie R. Marchessou.





